

Alain (Émile Chartier) (1934)

Propos d'économique

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Alain (Émile Chartier) (1934)

Propos d'économique (1934)

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alain (Émile Chartier), *Propos d'économique*. Paris : Éditions Gallimard, 1934. Collection nrf, 251 pp.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 23 décembre 2002 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Avant-propos

I.	Le dimanche est le jour où le laboureur : 16 octobre 1921.
II.	Le Marché couvert est une institution : 22 octobre 1921.
III.	Comme nous considérons une banque : 14 février 1922.
IV.	Imaginons un homme : 19 juin 1923.
V.	L'administration, dit Castor, n'est pas : 29 juin 1923.
VI.	Je ne crains pas les avars : 24 mai 1924.
VII.	Hamp nous propose une idée neuve : 10 janvier 1925.
VIII.	Le train électrique démarra : 5 septembre 1925.
IX.	Il se peut bien, dit Castor : 5 mars 1926.
X.	Observez le plombier chez le marchand : 15 janvier 1927.
XI.	Nous avons un socialisme très élégant : 5 mars 1927.
XII.	La vitesse est une arme de guerre : 10 mars 1927.
XIII.	La commission ronge toutes les affaires : 18 avril 1927.
XIV.	Crier pour avoir, c'est la méthode : 1er mai 1927.
XV.	On dit que si nous étions délivrés : 27 août 1927.
XVI.	Le rapport du maître à l'esclave : 1er avril 1928.
XVII.	L'administration est semblable : 29 septembre 1928.
XVIII.	Le treuil est une machine : 20 octobre 1928.
XIX.	Lorsque notre civilisation : 1er novembre 1928.
XX.	L'administration, dit Castor, excelle : 16 mars 1929.
XXI.	L'ordre est bas : 10 août 1929.
XXII.	Il n'y a que les Marxistes : 21 décembre 1929.
XXIII.	Quelqu'un me disait que l'amour du jeu : 29 mars 1930.
XXIV.	Les chevaux ont une sorte de courage : 1er avril 1930.
XXV.	Ceux qui annoncent maintenant : 19 avril 1930.
XXVI.	J'ai plus de blé dans mon champ : 19 juillet 1930.
XXVII.	Il y a deux ans à peine on allait : 1er août 1930.
XXVIII.	Quand vous avez remonté le poids : 9 août 1930.
XXIX.	Il y a, me dit Castor, un problème : 16 août 1930.
XXX.	La fonction de dépenser sans gagner : 25 octobre 1930.
XXXI.	On vous télégraphie l'image : 15 novembre 1930.
XXXII.	L'épargne reçoit de rudes coups : 13 décembre 1930.
XXXIII.	J'ai souvent souhaité que l'on entendît : 10 janvier 1931.
XXXIV.	J'ai vu naître, dit Castor : 31 janvier 1931.
XXXV.	On dit qu'en certains pays on se sert du blé : 7 février 1931.
XXXVI.	Si nous entrons maintenant dans les années : 21 février 1931.
XXXVII.	L'histoire humaine, vue de haut : 28 février 1931.
XXXVIII.	L'enfant vit dans un monde : 10 mars 1931.
XXXIX.	Le prodigue est une tête creuse : 15 mars 1931.

- XL. [L'esprit bourgeois ne se soutient](#) : 4 avril 1931.
XLI. [L'actionnaire reste pensif](#) : 10 avril 1931.
XLII. [Le Sauvage me dit : « Tout est clair »](#) : 18 avril 1931.
XLIII. [Le syndicalisme ouvrier est radical](#) : 2 mai 1931.
XLIV. [Pour une vitesse double](#) : 9 mai 1931.
XLV. [Il faut savoir ce qu'on veut](#) : 30 mai 1931.
XLVI. [J'ai vu hier qu'un grave journaliste](#) : 20 juin 1931.
XLVII. [Lorsque l'Allemagne lance un paquebot](#) : 10 juillet 1931.
XLVIII. [Je donne un jeton de vingt sous](#) : 15 juillet 1931.
XLIX. [Je pense à ce qu'ils firent](#) : 23 juillet 1931.
- L. [Tous ces pays sont fort émus](#) : 1er août 1931.
LI. [Il n'y a pas longtemps que l'on célébrait](#) : 20 août 1931.
LII. [L'homme fait grand](#) : 1er septembre 1931.
LIII. [Le métier de citoyen est difficile](#) : 10 septembre 1931.
LIV. [Le jeu est d'esprit](#) : 15 septembre 1931.
LV. [Stella est née dans un monde](#) : 1er novembre 1931.
LVI. [La rationalisation vient trop tard](#) : 20 novembre 1931.
LVII. [Il y a trois âges du capitalisme](#) : 12 décembre 1931.
LVIII. [J'essayais de ne pas voir](#) : 26 décembre 1931.
LIX. [Je me souviens du jour où un grand homme](#) : 2 janvier 1932.
- LX. [Voici une autre fable du Savetier](#) : 16 janvier 1932.
LXI. [On n'apercevra jamais la couture](#) : 1er février 1932.
LXII. [Castor parlait sur les machines](#) : 9 avril 1932.
LXIII. [On me demande si je suis](#) : 19 avril 1932.
LXIV. [La vitesse n'est pas un produit](#) : 14 mai 1932.
LXV. [Lénine et Trotsky](#) : 20 mai 1932.
LXVI. [La justice est une idée d'avare](#) : 1er juin 1932.
LXVII. [Je veux bien qu'on dise](#) : 2 juillet 1932.
LXVIII. [Le plan quinquennal semble](#) : 22 octobre 1932.
LXIX. [L'idée de tricher sur le travail](#) : 31 décembre 1932.
- LXX. [Quelqu'un me disait que les ajusteurs](#) : 14 janvier 1933.
LXXI. [Au temps où l'on brûlait follement](#) : 28 janvier 1933.
LXXII. [Un paysan en sabots](#) : 11 février 1933.
LXXIII. [J'ai vu de joyeux athlètes](#) : 15 février 1933.
LXXIV. [L'État périt de centralisation](#) : 18 février 1933.
LXXV. [Tout homme invente et organise](#) : 25 février 1933.
LXXVI. [L'on se fatigue et l'on se casse le nez](#) : 11 mars 1933.
LXXVII. [Comme on parlait d'une élite](#) : 18 mai 1933.
LXXVIII. [Quand une industrie s'étend](#) : 13 mai 1933.
LXXIX. [J'ai connu un homme d'âge](#) : 3 juin 1933.

- LXXX. [Toutes les grandes entreprises](#) : 20 juin 1933.
LXXXI. [Le monde n'est pas un spectacle](#) : 20 juillet 1933.
LXXXII. [Dès qu'il faut un guetteur](#) : 19 août 1933.
LXXXIII. [L'inégalité qui résulte de la loterie](#) : 16 décembre 1933
LXXXIV. [Lauro de Bosis est ce jeune](#) : 1er janvier 1934
LXXXV. [Il faut un peu d'argent frais](#) : 20 janvier 1934.
LXXXVI. [Très évidemment c'est la crédulité](#) : 10 février 1934.
LXXXVII. [Je n'ameute point contre les riches](#) : 17 février 1934.
LXXXVIII. [Ma grande objection à l'argent](#) : 1er mars 1934.
LXXXIX. [Les millions de l'économiste](#) : 2 mars 1934.

XC. [L'Économie moderne ressemble](#) : 3 mars 1934.

ALAIN

PROPOS
D'ÉCONOMIQUE

Paris: Éditions Gallimard., 1934, 251 pp. Collection NRF.

[Retour à la table des matières](#)

Avant-propos

[Retour à la table des matières](#)

Il arrive quelquefois que l'on va chez un illustre marchand de plantes, chez lequel on ne trouve pas même une plante, mais seulement des bureaux et de pâles commis. Si l'on veut entrer un peu dans les secrets, on apprend que la puissante maison n'a jamais tait pousser un chou ni un dahlia, mais qu'elle est seulement en rapport avec ce qu'il y a de mieux comme chou et dahlia. Plus avant, je trouverai le grand maître lui-même, homme bilieux et qui peut-être n'aime pas les fleurs. L'objection que je fais à ce genre de commerce, c'est qu'il est triste. Celui qui gagne des millions ainsi est disposé à les jouer ait casino, sinistre usage, certes, des biens que la nature nous apporte à pleines corbeilles. Toutefois la Maison des signes de bien loin la plus triste, c'est un traité d'Économique. où les raisons des raisons sont dans de profonds tiroirs, pendant que les virements décrivent leurs cercles fermés.

D'humeur contre ces commerces académiques, j'ai voulu pousser ma petite voiture, chargée de fraises ou de melons, contre les reins des curieux serrés comme des poissons, et tous tournés vers une même chose. Car, comme les comptoirs nus m'annoncent la ruine, et d'abord l'ennui, au rebours le tumulte de la rue et le com-

merce qui s'écroule sur le trottoir me représentent la prospérité pour demain et la joie pour aujourd'hui. Espoir et désir s'empoignent ; on se sent pris dans le tissu vital, et l'on entend de l'éloquence vraie. J'ai plus réfléchi sur cette surface de frottement que sur les comptes abstraits. Mon objet, si j'en ai un, est de ramener le lecteur à considérer toujours les travaux et les produits, et la forme humaine telle qu'elle se débat dans le monde, c'est-à-dire toujours à l'état paysan. Quant aux changeurs, escompteurs, peseurs d'or, et diseurs de droit, j'aurais voulu me passer de leurs visages pharmaceutiques, mais on ne le peut pas tout à fait. Le plaisant c'est qu'eux me liront, et les autres non. Car tout changeur rêve de finir à la campagne, et tout paysan envie l'état de notaire.

Les préjugés, rustiques ou non, ne trompent point si l'on s'en sert comme de lunettes. Peut-être y a-t-il des moments où il faut secouer la routine paysanne, ce qui est célébrer le chèque et le coupon. En d'autres temps il faut penser poulets, poireaux et camemberts. En tout temps il faut que l'animal métaphysicien soit secoué de son rêve et rendu à la doctrine contraire. Ce qui ne peut se faire dans les temples, où chacun ne trouve jamais que son idée fixe. Ce qui en revanche se fera très bien dans la cohue même, si chacun pousse sa petite voiture à idées, et invente le cri qui lui convient. C'est ce que j'essaie.

ALAIN.

Le 21 juin 1934.

I

Le dimanche est le jour où le laboureur

16 octobre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Le Dimanche est le jour où le laboureur contemple son œuvre et la juge. Non point d'après le repos qu'elle lui promet, mais plutôt d'après le travail qu'elle lui promet. Je n'ai jamais connu de paysan qui travaillât en vue d'une existence plus douce, avec loisirs et plaisirs ; il ne rêve jamais autre chose que de conquérir une terre qui soit à lui, s'il n'en a point, ou d'agrandir celle qu'il a. Ces acquisitions espérées lui plaisent par une immense suite de travaux pénibles, mais libres, c'est-à-dire selon le plan qu'il forme lui-même, et qui est sa chère pensée. Nous nous faisons une faible idée de la contemplation paysanne. Les couleurs des champs en toute saison rappellent l'ordre des cultures ; il n'est point de bouquet d'arbres ni de touffe d'herbes qui n'ait un sens, une histoire et une destination. L'œil saisit l'effet des dernières pluies et des eaux souterraines. Les chemins montrent leurs ruses, leurs détours, leurs passages difficiles et leurs fondrières ; tout raconte les travaux passés ; tout appelle des travaux. L'hiver même est trop court ; déjà à l'automne le printemps est en vue, avec son cortège d'herbes folles. Le temps manque déjà, le temps manque toujours pour vaincre la nature indisciplinée. Les caprices du ciel viennent troubler ce beau jeu ;

mais la pluie ou la gelée conseillent d'autres travaux. Cette variété tue l'ennui. Voilà le plus beau des jeux.

Celui qui travaille pour un maître pense surtout aux produits et aux profits. Les travaux n'ont plus alors en eux-mêmes leur prix et leur fin. Un fermier règle encore librement ses entreprises, mais il n'est pas assuré de les continuer, ni d'en voir le fruit. Le valet de ferme a une pensée encore plus réduite ; son ambition ne va pas plus loin que le tranchant de l'outil. Ou bien il pense à son jardinet, s'il en a un.

On confond trop souvent l'amour de la propriété avec ce sentiment du travailleur qui revendique une part des produits du travail. Ce qui est aimé d'abord, dans la propriété, c'est la liberté des travaux, plutôt que le libre usage des produits. Aussi nul homme n'aime du même amour le travail sur son propre champ, même aride et ingrat, et le travail d'un valet de chambre, quand il serait bien plus doux et bien mieux payé. De même il y a bien de la différence entre un paysan qui promène ses yeux sur son champ et un avare qui compte son or. Peut-être pourrait-on dire que le paysan établit sa domination sur les choses au lieu que l'avare établit sa domination sur les hommes. La terre travaille pour le paysan pendant qu'il dort ; les hommes travaillent pour l'avare pendant qu'il veille. Ainsi le droit de propriété est équivoque. Il recouvre deux idées antagonistes, l'idée qu'un homme a droit sur son propre travail et sur les produits de son propre travail, et l'idée qu'un homme puisse avoir droit sur le travail d'autrui et sur le produit du travail d'autrui. La seconde idée est une suite de la première, et une négation de la première. La négation suit l'idée comme son ombre. Si le laboureur prend un aide pour moissonner, il le paie le moins possible. Au nom des droits sacrés du travail il viole les droits sacrés du travail. O liberté, que tu as fait d'esclaves ! Et cela fait bien voir que quelques principes abstraits ne suffisent pas à régler notre difficile existence. La guerre est d'abord dans les idées, comme autrefois les querelles entre les dieux.

II

Le Marché couvert est une institution

22 octobre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Le Marché Couvert est une institution raisonnable qui n'a pas réussi. Pierre Hamp, en ses belles études, fait voir comment les échanges et les marchandises s'étendent et se pressent à l'extrême bordure des Halles Centrales. De même nous voyons que les magasins de vente occupent le trottoir autant qu'ils peuvent, de façon à exercer la plus grande force de frottement sur la foule humaine qui passe. Chacun a remarqué de ces échoppes sans profondeur ; il y a un contraste frappant entre ces planches misérables et les riches provisions qui y sont entassées. On voit assez que le commerçant étale plus volontiers les signes de la richesse que les marchandises elles-mêmes ; et ce clinquant attire certainement les acheteurs ; mais je doute que le profit soit jamais en rapport avec la dépense. Si tel célèbre marchand de toutes choses à manger et à boire monnayait sa maison de marbre et d'or en une cinquantaine d'échoppes équivalentes par la masse, mais étirées le long des rues, certainement il y gagnerait.

Il est clair que les petites voitures, échoppes roulantes et battues par le flot, multiplient encore la surface d'échange. Chacun peut remarquer qu'elles s'arrêtent dès

qu'elles peuvent, et l'on retrouve la même marchande au même point, avec sa chaise et sa chaufferette ; mais l'avantage est à celui qui court avec le flot, et qui offre au regard, selon la saison et l'occasion, un chargement de melons, de homards, de petits poussins ou de tortues. Cette masse d'objets tous pareils fait naître aussitôt l'appétit de Gargantua, bien mieux qu'une variété de produits, qui détruit un désir par l'autre. N'oublions pas que l'acheteur est en mouvement et que souvent il se hâte. S'il hésite ou délibère tout en marchant, il est bientôt hors de vue et pense à d'autres choses.

J'ai observé un habile vendeur de journaux. Il courait toujours ; ainsi le temps de l'hésitation était enlevé. Si l'on désire ce qui s'enfuit, le mouvement naturel est de courir, et ce mouvement décide de tout. Peut-être verrons-nous les plus brillants magasins promener leurs coupons, leurs chapeaux et leurs tours de cou sur des petites voitures. Songez à cette loi géométrique d'après laquelle un magasin qui double son volume sans le diviser est bien loin de doubler la surface d'étalage et la surface d'échange ; semblable à un gros homme qui pour un double poids est bien loin d'étaler double surface de peau, comme il faudrait. La grande maison est ainsi animée et vivante par sa bordure ; l'intérieur est sérieux et vide. Bref la commerçant, en son ordre de bataille préféré, dispose devant lui une table vide, et derrière lui ses marchandises ; c'est une stratégie d'école militaire. La logique abstraite voudrait que l'acheteur aille d'abord au marchand afin d'acheter un melon ; mais l'acheteur va d'abord au tas de melons, et cherche ensuite le marchand.

III

Comme nous considérons une banque 14 février 1922.

[Retour à la table des matières](#)

Comme nous considérons une banque toute neuve, qui a remplacé une brillante maison d'alimentation, brillante et éphémère, je chantai la complainte de l'épicier : « Quels changements et que d'espérances ruinées par la fatalité capricieuse ! J'aperçois les dossiers du commerce, dans le même casier où se trouvaient les petits pois au naturel ; et la vérification des titres fait sonner ses timbres sur le marbre même de la poissonnerie ».

« Bien des titres, dit Castor, se corrompent aussi vite que le turbot et la sole ; et je n'attends guère mieux de cette banque que de cette épicerie, qui était très bien conçue elle aussi, et administrée selon les règles. J'y avais mis quelque argent ; il m'arrive encore d'être séduit par les grands projets, parce que je suis un peu contemplateur, comme vous dites. Mais ces aventures m'ont du moins appris ceci, c'est qu'on ne peut point fonder quelque chose de grand. En cela les entreprises ressemblent à des vivants ; il faut qu'elles commencent par l'enfance. Petit poisson deviendra grand, telle serait la devise du commerce et même de l'industrie ; toutefois, le commerce et

l'industrie n'en pensent pas si long. Boucicaut était un petit marchand de parapluies dans cette rue de Sèvres où ce gros poisson dévore maintenant la foule des acheteurs. Faites une copie de ce gros poisson, et embusquez-le à quelque carrefour ce n'est pas difficile ; il n'y faut que de l'argent seulement, vous pouvez être sûr que ce sera de l'argent perdu ».

« Étrange doctrine, lui dis-je, antédiluvienne. Je lisais encore hier, au sujet d'un port de l'Ouest africain, qu'il faut d'abord faire grand, et que ce sont les quais qui attirent les bateaux. N'est-ce pas la méthode américaine » ?

« Les Américains qui ont fait fortune, dit Castor, ressemblent à tous les riches ; ils ont commencé par être pauvres ; et c'est alors qu'ils ont appris la méthode d'Harpagon, qui est la bonne. J'ai admiré autrefois comment l'ancienne compagnie des omnibus avait remplacé les chevaux par le moteur à essence, sans changer la membrure, les glaces et les banquettes ; au lieu que cette Compagnie des Transports, neuve elle-même, et qui fait rouler un matériel neuf et brillant, se ruine et nous ruine. Écoutez encore une autre histoire. Dans la province du Perche, pays perdu comme on dit, il y avait une foire célèbre, en un lieu montagneux et boisé, mais situé géographiquement entre Perche et Beauce ; bref la foire existait et prospérait. Vint l'âge des chemins de fer à voie unique ; on en fit là comme ailleurs, à grands frais ; et messieurs les ingénieurs oublièrent ce lieu d'accès difficile et cette célèbre foire. Alors on vit rouler de rares trains, et presque toujours vides il y eut des gares où poussaient les herbes folles il y eut des cafés de la gare qui bâillaient d'ennui ; les petites villes furent fières d'avoir un chef de gare, mais elles gardèrent leur bonnet de coton. Cependant on voyait la nuit et le jour des troupeaux qui s'en allaient comme autrefois le long des routes vers la célèbre foire ; on voyait les vieux cabriolets, et la diligence mérovingienne, chargée d'hommes, de femmes et de paquets. Cette foire existait ».

« Les ingénieurs, dis-je, ressemblent donc aux philosophes, qui tentent vainement de passer de l'essence à l'existence ».

IV

Imaginons un homme

19 juin 1923.

[Retour à la table des matières](#)

Imaginons un homme comme il s'en est trouvé, qui vit à Paris pour son plaisir et à qui ses intendants font passer l'argent des fermages. Ce régime de propriété n'est point juste ; on en conviendra ; et l'on cherchera quelque réforme des lois par laquelle celui qui cultive une terre de ses propres mains en serait le maître. Mais la solution échappe toujours à l'esprit contemplatif, parce qu'il ne fait rien. Cependant l'oisif se trouve bientôt exproprié. L'intendant prélève sur tout, par son active présence, et par ce jugement qui s'exerce tout près de la chose. Le laboureur, plus près encore, étend plus sûrement son droit. La sobriété et l'épargne tiennent à lui comme sa pauvre veste ; il a les vertus de son état ; cette même main ne sait dissiper, qui sait produire, et le plaisir est attelé avec le travail ; tous deux tirent ensemble. D'où cette passion d'acheter la terre ; d'où ces projets nourris par de constantes perceptions. La terre lui vient par petits lots ; et nécessairement cette terre conquise est bien mieux cultivée que celle qu'il tient à ferme. Ainsi, par mille causes, l'immense propriété de l'oisif perd valeur, à mesure que la force de travail s'en retire. Il faudrait être sur place et savoir tout ; mais cela ne s'improvise point. L'oisif vendra son bien au paysan.

Justice. Et la terre produira davantage, dont tous profiteront, ce qui est encore une sorte de justice. Cependant le paysan n'a point du tout pensé à la justice.

Cette révolution de taupes s'est faite pendant la guerre d'un mouvement accéléré ; elle se faisait déjà vingt ans avant la guerre, et j'en ai vu en ce temps-là d'étonnants exemples. Elle s'est faite toujours et se fera toujours, dès que le paysan sera protégé contre violence et pillage. C'est la volonté réelle qui l'emporte ici ; non pas la volonté juste ; car si le métayer fait passer un peu trop d'engrais sur ses terres à lui et rentre premièrement son propre foin, cela ne fait pas que la justice se réalise moins vite ; tout au contraire. Mais il semble que le travail même, et les vertus individuelles qui y sont attachées, saisisse exactement ce qui lui est dû. La justice serait donc l'effet non point d'une idée juste, mais plutôt de vertus moins abstraites et plus rustiques. Ce qui gagne la partie, c'est le courage, c'est la vigilance, c'est la frugalité, enfin toutes les formes du vouloir toujours surmontant le paresseux désir. La vertu prend ici tout son sens ; elle est d'abord efficace, et juste par surcroît.

Des exemples comme ceux-là, joints à d'autres raisons, me feraient comprendre ce que Platon a voulu nous dire, répétant que nul n'est méchant volontairement. Car je vois bien clairement que les vertus individuelles sont toutes des effets de volonté, et que le courage est au fond de toutes ; au lieu que la lâcheté et la paresse sont au fond de tous les vices. Il n'est pas besoin de vouloir pour fuir, pour céder, pour dormir trop ou pour rester trop longtemps à table ; ces choses vont de soi. Il faut vouloir pour se tenir debout ; mais pour tomber ce n'est pas nécessaire la pesanteur suffit. Ainsi, au regard de l'individu, il ne s'agit pas principalement de vouloir bien ; il s'agit plutôt de vouloir énergiquement, ce qui est tout le bien. Et Platon allait jusqu'à dire que par ces vertus qui sont vouloir, ou ferme gouvernement de soi, la justice sera. Ici les objections pleuvent. Est-ce qu'un brigand n'est pas injuste par volonté ? Non, dit l'autre, mais bien par colère et paresse. Ce débat n'est point vain ; et par ce chemin, on approche de quelque vérité importante, on le sent bien. Je vous propose un cas remarquable où la volonté suivie, et non certes toujours dirigée selon la justice abstraite, non plus sans ruse, non pas même sans une sorte d'oubli des autres et de ce qui leur est dû strictement, arrive pourtant à un état plus juste, et par de tout autres voies que celles de la bonne intention.

V

L'administration, dit Castor, n'est pas 29 juin 1923.

[Retour à la table des matières](#)

L'administration, dit Castor, n'est pas le gouvernement. C'est ce qui se montre dans nos usines ou dans nos maisons de commerce ; car il n'est que trop vrai qu'une mauvaise affaire peut être très bien administrée. Je louerai l'ordre, le travail, la probité ; par cette clarté de tout, je verrai très bien que je me ruine et même pourquoi ; mais n'attendez pas que ce sage administrateur fasse retraite, coupe les ponts, brûle les hangars. L'administrateur administre la maladie ; il ne la guérit point. C'est l'affaire d'Alexandre de trancher, ou bien de César. je pense maintenant à César Birotteau ; les petites affaires ressemblent aux grandes. Ce pauvre homme a fait de grandes sottises, mais ce ne furent pas des sottises d'administrateur. Et il est bien nommé César. Il décide mal, mais il décide. Ce sont des décrets de ce genre, où je vois des préférences, des aversions, des passions, qui sauvent ou perdent. L'administrateur ne sauve ni ne perd ; il fait ce qu'il fait, bon ou mauvais. Donnez-lui une faillite à mener, il dira : « C'est une belle faillite ». Enfin le zèle doit être gouverné. Quoi de mieux administré qu'un beau cheval » ?

« Conquérant, lui dis-je, vous faites ici de la fumée. Laissez-moi suivre les effets d'après les causes. Mais y a-t-il quelque chose de plus secret qu'une bonne affaire ?

Nous avons tous connu de ces hommes qui font ce qu'ils font ; je dis avec une attention, une probité, un scrupule à peser tout, qui emportent l'estime. je leur vois ce trait commun, qui est qu'ils ne font pas de politique et qu'ils n'aiment pas la politique. je comprends qu'ils excellent au second rang ; je sens qu'il est dangereux de les élever au premier ; mais je ne sais point dire pourquoi. On voit dans les Mémoires de Saint-Simon de ces grands commis qui partent pour les Flandres ou pour l'Italie, marquant en chemin les étapes, créant des magasins, laissant provision chez les banquiers ; pensant fourrage, harnachement, bottes, et faisant le chemin d'une armée. Mais il saute aux yeux que de tels hommes, puissants pour exécuter, ne le sont point du tout pour décider si l'on entreprendra ou non. Maintenant je demande pourquoi » ?

Castor était de loisir. J'ai remarqué que, toujours pris en de difficiles affaires, il est souvent de loisir, le dirais même toujours. Il parla, et je vis que cette idée singulière qui me venait lui venait aussi juste à point pour éclairer ce passage de doctrine. « L'administration, dit-il, ne laisse point de temps. Les documents couvrent le manger, le boire et le dormir. Après un problème il en vient un autre ; cela cache tout. Considérez la fatigue, qui est l'état ordinaire de ces hommes étonnants. Aussi cette charge de la mémoire, et ce travail de vaincre le nombre par l'ordre et par le numéro d'ordre. L'homme qui signe une circulaire sur laquelle il inscrit le numéro 22.642 est naturellement content de ce qu'il fait, et il n'a point tort ; il aperçoit une armée de vingt mille circulaires, qui préparent et justifient celle-là. Mais la nécessité est partout ; ainsi cette conscience d'homme absout la force mécanique. Et voilà l'histoire d'une guerre, qui n'est qu'une querelle, malheureusement bien administrée. J'ai observé que dans les délibérations ceux qui savent tout et qui tiennent compte de tout sont rejetés à la nécessité extérieure par cette impartialité de belle apparence. Tout prévoir, mon cher, équivaut à tout subir. L'homme fera toujours l'action qu'il a préparée ; le plan fait preuve. En nos affaires, c'est souvent quelque Auvergnat illettré qui nous sauve, par une vue du gouvernement ».

« Vous êtes, lui dis-je, Auvergnat, mais vous n'êtes pas illettré ». je vis en son petit œil un éclair de redoutable finesse. « Oh, dit-il, ne vous y fiez pas ».

VI

Je ne crains pas les avares

24 mai 1924.

[Retour à la table des matières](#)

Je ne crains pas les avares, dit Castor, et même je m'y fierais tant qu'il s'agit de produire et de transporter. On peut être assuré que les moyens seront choisis aussi économiques qu'il se peut ; et, puisque toute dépense est finalement de travail humain, nous aurons le plus possible de produits par le moindre travail possible. Comme j'ai toujours vu que qui n'est point avare dans l'industrie est promptement ruiné, nos affaires seraient conduites pour le mieux ».

« Mais, lui dis-je, elles ne sont point conduites pour le mieux ; voyez ces étalages et ces folles lumières ».

« C'est, dit-il, que l'art de vendre ne ressemble nullement à l'art de produire, Ou, pour mieux dire, l'art de vendre au marchand n'est autre chose que l'art de produire. Si j'offre le même drap pour deux sous de moins, tout est dit. Au lieu que le consommateur est conduit par l'imagination. Il va aux lumières comme le papillon. Il ne résiste point aux commodités, qui sont politesses ; il paie la peine que l'on se donne pour lui plaire. D'où les dépenses de publicité, qui sont sans fin. Moi qui fabrique, si j'ai un produit avantageux, mon voyageur le montre aux marchands, et ma publicité est faite. Le marchand, lui, ne sait jamais si sa publicité est faite. Il faut répondre à

l'affiche par l'affiche. Tapis, tentures, ascenseurs, glaces, illuminations, ce sont encore des affiches. Toutes ces dépenses inutiles deviennent utiles par la faute de ce public léger, qui suit les signes. Le marchand fera un pont sur le fleuve, ou creusera un tunnel dessous, si on le laisse faire. Il ne se dit point que tout ce travail humain est sans proportion avec l'effet ; il se demande seulement s'il y gagnera quelque chose, autrement dit si les acheteurs paieront encore ces frais-là. Affaire d'entraînement, de prodigalité, de dépenses massives et éclatantes. L'expérience répond par ces palais de la vente, et ces lumières de toutes couleurs ».

« Vous me faites penser, lui dis-je, à ceci, qu'il y a deux espèces de maîtres. Le maître qui produit est un avare qui amasse de l'argent en limitant les travaux au strict nécessaire. Le maître qui vend est un autre genre d'avare, qui amasse de l'argent en multipliant les travaux inutiles. Léviathan, le Mille-Pieds, ne peut perdre en travaillant sous le premier maître ; car il a de produits finalement tout ce que son travail pouvait en donner ; pas une des heures du Mille-Pieds n'est perdue. Les produits existent ; ce sont des biens communs. Au lieu que, sous l'autre maître, Mille-Pieds perd certainement une partie de son travail, en ces palais, en ces lumières, en ces affiches qui ne servent qu'à faire couler l'argent ici ou là, sans augmenter la somme des choses consommables ».

« Il serait donc plus pressé, dit Castor, de coopérer pour vendre et acheter que de coopérer pour produire. Et j'en vois la raison, qui est que la production veut, dans l'intérêt de tous, un maître dur ; et c'est une condition que la coopération ne peut garder. Mais aussi cette sagesse presque surhumaine n'est point nécessaire, puisque l'avarice du maître est finalement avantageuse pour tous. Au contraire l'avarice du maître de vente finit par être ruineuse pour tous. Ainsi ce que l'on perdra faute de la surveillance jalouse, ombrageuse, tyrannique du vendeur avare, on le regagnera par l'économie des dépenses de montre, lesquelles augmentent, bien loin de diminuer, par l'avarice même du maître. Selon mon opinion, un monopole d'État saurait très bien vendre ; et, dans le fait, ce ne sont que des comptes à tenir, ce que l'État sait très bien faire. En revanche c'est comme producteur que l'État risquerait de nous ruiner tous. Inventez donc, mon cher, des chemins de fer de l'État qui vendent, mais ne produisent pas ».

VII

Hamp nous propose une idée neuve

10 janvier 1925.

[Retour à la table des matières](#)

Hamp nous propose une idée neuve et étonnante, c'est que l'art de produire et de fabriquer est bien plus avancé que l'art de vendre. On regarde, dit-il, à une fraction de centime quand il s'agit de construire une bicyclette, mais on donne vingt pour cent de commission à celui qui saura la vendre. Cette idée a d'immenses suites ; mais je veux d'abord rechercher les causes qui font qu'étant des sages quand nous produisons, nous sommes dans la vente ou l'achat, comme des singes imprévoyants, gourmands, légers, oublieux. Le paysan mesure l'effort, ménage l'outil, administre enfin scrupuleusement son propre bien, qui est le nôtre. Le métallurgiste récupère tout ce qu'il peut de la chaleur du foyer, sauve l'étain qui couvre les rognures, filtre les sous-produits ; en même temps il fait la chasse aux paresseux, réduit la mise en train, unifie les modèles, rassemble les efforts, abrège les chemins ; c'est un bon intendant de la commune richesse. Cependant le commerce jette notre richesse au vent, éclaire de mille couleurs le ciel de nos villes, y écrit même, par la fumée des avions, son nom et ses prix. Les intermédiaires pullulent, les agents de publicité courent et crient ; l'idée d'une proportion entre le travail et le profit se perd tout à fait. Il n'est pas rare que l'on laisse

se perdre une partie des biens afin de vendre mieux le reste. Nous sommes sauvages par là.

C'est que l'ordre des choses nous rend sages, au lieu que l'ordre humain nous rend fous. On n'obtient rien des choses par l'éloquence ; il faut piocher, il faut limer. Le terrassier se règle sur le caillou, et le menuisier sur le bois ; d'où cette prudence des métiers. Au contraire le commerce est régi par l'éloquence, parce que l'acheteur est sensible à l'éloquence. La foule va aux lumières, comme les papillons, et comme eux s'y brûle, car c'est nous tous qui payons ces lampes, ces affiches, ces étalages. Mais laissons l'argent, qui toujours nous trompe. Tous vivent du travail de tous ; le travail perdu, c'est-à-dire le travail qui ne laisse pas un produit, appauvrit tout le monde. Si ceux qui font des affiches ou qui montent des lampes de toutes les couleurs, ou qui moulent ces innombrables poupées de cire, si tous ceux-là faisaient des maisons, nous aurions assez de maisons.

Mais pourquoi ces travaux perdus ? C'est que le commerce ne peut être sage ; et il ne le peut point, parce que la folle imagination de l'acheteur n'a point de règles. On peut tout espérer d'une affiche ; on peut tout craindre si l'on renvoie le marchand d'affiches. Quand j'ai à façonner une pièce d'aluminium, je sais ce que j'ai à faire ; l'aluminium tient bon ; il reste ce qu'il est ; il est dur, léger, peu malléable, aisé à fondre ; il reste ce qu'il est ; je puis compter sur lui. L'acheteur est capricieux ; l'humeur le conduit ; il se jette à ce qui n'est pas cher ; mais il se jette aussi à ce qui est cher, par d'autres opinions. Aujourd'hui il cherche l'occasion, demain il s'en détourne. Il sort pour acheter quelque objet qui lui manque ; il en achète un autre dont il n'a que faire. C'est pourquoi le commerçant essaie de tout, étend sa surface miroitante, lancerait des ponts sur les rues, s'il pouvait, creuse des tunnels, fait des avenues de poêles, de balais, de fauteuils, de parasols, selon la saison, et toujours à nos frais ; nous saluons ce luxe que nous payons.

Or c'est cette humaine frivolité qui corrompt le livre de comptes. Comme le marchand ne regarde pas aux tapis ni aux lampes, ainsi il ne regarde pas à l'intermédiaire ; il paie la commission comme il paie le peintre et le décorateur, pourvu seulement que, tous frais payés, il reste un bénéfice.

Pour tout dire en résumé, la production se fait selon la science, et la vente selon la magie. Toute industrie suppose deux hommes, le savant qui fabrique, et le magicien qui vend. Magicien au sens propre du mot, puisque la manière de dire ou d'offrir, ce qui est signe enfin, comme affiche ou étalage, est tout ou presque tout. Mais on aperçoit aussi que le mal est dans l'imagination de chacun et le remède en chacun ; c'est quelque chose d'apercevoir cela.

VIII

Le train électrique démarra

5 septembre 1925.

[Retour à la table des matières](#)

Le train électrique démarra tout d'une pièce, sans secousse, et se trouva bientôt à vitesse de marche ; cela contrastait avec l'effort des locomotives qui grattent le rail et y prennent appui. L'homme qui est ainsi emporté se retrouve au berceau, et dans le monde des enchanteurs. Cependant Castor ne manque jamais de nier l'idée naturelle : « On nous conseille, dit-il, de dépenser moins, et voilà ce qu'on nous offre ». A quoi je répondis : « Bien plutôt on nous l'impose. Assurément aucun de nous deux ne s'ennuierait à faire cette route en charrette. Nos pensées suivraient les pentes et les cahots ; nous serions capables d'inventer quelque chose ; au lieu que ce transport monotone nourrit les lieux communs. Mais on ne trouverait point de charrette à louer. Nous n'avons point le choix ».

« En sorte, dit Castor, que d'un côté nous sommes invités à réduire nos dépenses ; et même les impôts nous y forcent, nous privant ainsi du plaisir de décider et de choisir ; pendant que, d'un autre côté, ces ennuyeuses dépenses de transport se maintiennent et même se développent orgueilleusement. Nous sommes des gueux, mais on nous impose des véhicules magiques dont Louis XIV n'avait même pas

l'idée. Or nous savons bien qu'il n'y a point de magie, et que ce sont toujours des heures de travail qui nous tirent. Ces murs de béton, ces ponts, ces stations électriques, ces quais neufs le diraient assez. Mais il faut remonter jusqu'à l'énorme machine à vapeur qui nous hale comme par un invisible câble ; nous voilà au charbon et au mineur ».

« Il se peut bien, lui dis-je, que cette grosse machine et ce câble si souple fassent économie à côté de la chaudière sur roues, de la même manière qu'une grosse usine dépense moins, pour produire autant, que vingt petites ».

« Soit, dit Castor. Toutefois notre pauvreté étant d'aujourd'hui, et fort pressante, ce n'est pas le moment de redoubler les dépenses en vue d'un profit qu'on apercevra peut-être dans vingt ans. Au reste, je crois que ce profit sera dévoré par le génie inventeur de dépenses qui est propre à ces administrations sans tête. Ici personne ne compte. Considérez ces omnibus automobiles. Ils travaillent à perte. En vain ils élèvent les prix ; ils n'arrivent pas à s'y retrouver. Or ils n'en roulent pas moins. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas dans ces entreprises, un seul ingénieur, un seul directeur qui paye de sa poche. Au fond, comme ces entreprises occupent le terrain, et que leur bonne marche est d'ordre public, c'est encore nous qui payons. En sorte que, si nous voyageons, nous devons payer ce luxe imposé ; et, si nous ne voyageons point, nous devons encore payer. Ces dépenses sont mécaniques aussi ; elles courent et elles nous emportent. Il m'est aussi impossible d'économiser un sou là-dessus que de sauter de ce train en marche. Nous avons une espèce de contrôle sur les dépenses d'État ; mais cela ne va pas loin, parce que nous n'avons aucun pouvoir sur ces dépenses mécaniques, qui ne sont point d'état, qui ne sont pas d'individu, qui ne sont de personne, qui vont comme la Seine coule ».

« Cela est bien frappant, lui dis-je, en ces dépenses de guerre. Le pouvoir, si résolu qu'il soit, n'a point le choix. Dès qu'il fait avancer cent tirailleurs pour une simple fonction de police, toute la machine suit, canons, chars d'assaut, avions. Les millions coulent comme de l'eau ».

« Et en tout cela, dit-il, il y a toujours des raisons invincibles et une sorte de sagesse d'apparence. Car cette police, au Maroc, si nous l'appelons ainsi, qui voudrait qu'elle ne soit pas faite vite et bien ? Qui trouverait mauvais que l'on ramène un blessé en avion ? De même qui trouverait mauvais que l'on remplace les chaudières soufflantes et la ferraille rétive par ces voitures motrices élégantes et silencieuses ? Qui trouverait mauvais que l'employé soit porté en vingt minutes jusqu'à sa maison fleurie, loin des fumées et des poussières ? C'est pourquoi, contre un homme qui épluche quelque dépense, nous en voyons mille qui ne font qu'étudier, préparer, accélérer des dépenses à côté desquelles l'économie péniblement obtenue est comme une paille. Voyez. Notre raison est dans le train, et n'y pèse pas lourd ».

IX

Il se peut bien, dit Castor

5 mars 1926.

[Retour à la table des matières](#)

Il se peut bien, dit Castor, que les principes qui règlent l'administration des finances publiques soient un peu trop métaphysiques. L'unité est belle et claire, certes, mais sous la condition d'une grandeur limitée qui permette de percevoir l'unité. Passé cette limite, chacun travaille dans son coin et personne n'assemble. L'argent est jeté chaque jour dans la caisse unique, immense réservoir où les recettes perdent leur couleur propre. Imaginons une ville avec un port fluvial ; le fleuve est mal dragué, les quais sont vieux et incommodes, l'outillage de chargement *et de déchargement est insuffisant ; les grands bateaux n'y viennent plus. La ville emprunte, remet tout en état, d'après les meilleurs modèles ; l'emprunt est gagé et le remboursement est assuré en cinquante ans, partie par une taxe sur les bateaux à quai, partie par un impôt que paient les habitants. Chacun sait pourquoi il paye ; l'hôtelier voit de nouveau ses chambres pleines et sa table garnie, le marchand et le fabricant font venir aisément les produits, sans de coûteux transbordements ; la main-d'œuvre est demandée et bien payée ; l'argent revient ; on le voit revenir. Dix villes, cent villes en font autant ; l'opinion partout raisonne sans peine et voit clair dans les comptes. Essayez de faire payer et de ne point faire les travaux prévus. On demande aussitôt : « Où va l'argent ? » Chacun dénonce une administration lente, des commis trop nombreux et

qui ne travaillent guère, des ingénieurs négligents ou imprévoyants. Bon. Mettons maintenant tout en commun. Toutes ces villes paient pour tous les travaux ensemble ; chacune réclame et tire à soi ; on discute sans fin sur l'urgence, sur l'intérêt commun. Ceux qui parlent et ceux qui écoutent ne connaissent bien qu'une chose ; chacun a dans la tête sa propre ville ; sur les autres villes il en est réduit à ce qu'il entend ; il croit ou ne croit point, selon que le nez de l'orateur est fait. Voilà l'intrigue, les coalitions, les promesses, les oublis, enfin une confusion inévitable. On juge sur pièces, ce qui est la pire méthode. Aucun industriel, aucun commerçant ne juge ainsi ; il connaît les choses, il les voit et les revoit. Il décide si une vieille machine peut encore marcher un an, si un vieux plancher tiendra, si une réparation est possible ou s'il faut tout refaire à neuf. Enfin il juge, au lieu que les autres raisonnent ».

« C'est, lui dis-je, que nous oublions toujours que l'homme a devant lui des choses, et non point des papiers et de l'argent. L'homme est défricheur, creuseur de rivières, paveur de rues, laboureur, maçon ; au lieu que le comptable est une sorte de métaphysicien, qui ignore les choses. Et les banques sont peut-être des cerveaux qui tournent à vide ».

« Cela, dit Castor, pourrait bien être. Mais je suis sûr d'une chose, c'est que les banquiers, les comptables et même les ingénieurs à paperasses, trouvent leur profit à cette confusion de toutes les recettes et de toutes les dépenses, qui leur donne grand pouvoir et moyen assuré de répondre à toutes les critiques, et ainsi de se tromper sans risques. Concevez maintenant si vous pouvez toutes les recettes mises ensemble, et réparties ensuite en dépenses selon l'éloquence de chacun, instruction, routes, police, canaux, opéra, pavage, marchés, musées, postes, archéologie, laboratoires, asiles de nuit, tabacs, expropriations, familles nombreuses, reboisement et le reste, tout cela criant misère et attaquant à la vrille le réservoir commun ; les gouvernants bouchant un trou pendant qu'on en creuse trois à côté. Cependant il y a un homme qui essaie de concevoir toutes ces choses ensemble, ou plutôt tous ces comptes ensemble. Ne vous étonnez pas qu'au lieu de juger, il raisonne, ce qui est faire des additions, et qu'il arrive tout au plus à estimer à peu près ce qui lui manque, et à chercher le moyen le plus prompt de faire payer ceux qu'il peut atteindre. Or ce plat empirisme suffit dans les temps paisibles ; mais ces temps-ci sont difficiles ».

« Quel remède ? lui dis-je. Il faudrait donc revenir à des caisses séparées, autonomes, système cent fois condamné ? »

« Oui, dit Castor, mais par qui condamné ? »

X

Observez le plombier chez le marchand 15 janvier 1927.

[Retour à la table des matières](#)

Observez le plombier chez le marchand drapier. C'est comme une tache dans le décor. La voix même de l'homme qui soude et ajuste est ici comme une note fausse dans un concert. C'est que le plombier ne vit point de persuader ni de plaire ; c'est qu'il se sert de sa voix comme d'un signal, le plus bref et le plus mordant signal étant aussi le meilleur ; au lieu que le marchand drapier vit principalement de plaire ; d'où vient que le son de sa voix n'est point une attaque, mais plutôt une flatterie et préparation.

Les costumes aussi font contraste. Le costume du marchand est une sorte de politesse, et se présente comme tel. « J'ai pris soin, semble-t-il dire, de cette cravate uniquement pour vous prouver que je pense à vous ». La cravate ne sert point pour souder. C'est pourquoi le plombier n'a pas de cravate. Son vêtement est une sorte d'armure contre les contacts ; l'armure est faussée de mille manières, soit par les chocs extérieurs, soit par les mouvements du travail. Le pli du pantalon ne sert à rien ; il n'est que politesse ; il veut prouver que je pense à plaire. Le bourgeron du plombier a d'autres plis, qui disent tous : « Nous ne pensons nullement à plaire. » Et

tout l'être du plombier dit cela. Une politesse de plombier est ridicule. Pourquoi ? C'est qu'on ne soude pas par la politesse. Au contraire on vend par la politesse. Voilà donc deux classes qui restent séparées comme l'eau et l'huile.

Chacun sait qu'il y a des restaurants à bourgeron et des restaurants à jaquette. Supposons mélange et voisinage entre ces deux vêtements. Chacun, d'eux s'éloignera du voisin. La jaquette, afin de ne point se salir ; le bourgeron, afin de ne point salir. Ce dernier mouvement est un peu moins hostile que l'autre ; mais aucun d'eux n'est bienveillant. Nos sentiments suivent tellement nos gestes qu'il est impossible que nous aimions dans le temps que nous faisons le mouvement de nous écarter ou détourner. Sentir de l'éloignement à l'égard de quelqu'un, voilà qui est très bien dit.

Dans un de ces tramways du matin, où il y a des ouvriers à toutes les places, supposons que quelque employé bien paré se trouve par hasard. Cette différence choque et éloigne. Non que je suppose quelque jalousie ; on sait que l'ouvrier gagne souvent plus que l'employé ; et chacun est fier de ce qu'il sait faire. Mais c'est bien pis, et sans beaucoup de pensée ; chacun remarque que le vêtement bourgeois est hors de place en ce lieu et à cette heure. Le vêtement bourgeois se fait petit et se sépare. Les autres lui font place et se séparent de lui. Cela non sans bienveillance ; seulement le geste est plus fort que le sentiment. Le mouvement même de se resserrer est contraire à la bienveillance. Il n'y a plus d'aisance pour personne ; ou bien il faut qu'elle soit affectée ; c'est insolence ou moquerie. Toute une politique suivra de ces rencontres. La jaquette sera renvoyée à la modération ; le bourgeron sera renvoyé aux extrêmes. Ce vêtement est audacieux et violent par la forme, par les plis ; l'autre est prudent par le coup de fer. Chapeau de soie est tout un programme ; chapeau mou en est un autre ; casquette en est un autre.

XI

Nous avons un socialisme très élégant

5 mars 1927.

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons un socialisme très élégant, quoiqu'un peu maigre. Regardez-le aux mains et n'ayez pas peur ; voilà des mains qui n'ont jamais rien changé et ne changeront jamais rien dans le monde ; ce sont des mains de juriste, d'avocat, de professeur ; d'où l'on peut attendre tous les gestes que l'on voudra, mais non point des actions. Occasion de comprendre que c'est le métier qui fait la doctrine. Quand je vois un homme qui vit de plaire et de persuader, je ne conçois point qu'il se jette dans de réelles aventures, ni qu'il ose jamais changer la moindre chose dans cet ordre humain dont il vit. Quand il le voudrait de tout son cœur, si intelligent, si juste, si fraternel qu'il soit, il ne peut pourtant pas se penser tout nu comme un animal, et tirant sa subsistance de la nature extérieure. Cet homme vit de relations ; il n'a aucune idée d'une vie sauvage, et toute d'actions. Comme il vit, il pense. Les raisons accourent en foule, et ne manquent jamais de s'équilibrer ; en des phrases toujours balancées, la fin ne manque jamais d'accourir pour annuler le commencement. C'est ici que se montrent le brillant et la faiblesse de l'intelligence séparée, qui toujours délibère et attend, qui toujours se meut dans les possibles, qui seraient mieux nommés les

impossibles, et dont les solutions ont toujours ce caractère qu'elles sont efficaces dans le système et impossibles dans le fait. Ce jeu d'idées est sans fin, comme une leçon de Sorbonne. On y réfute beaucoup, on n'y conclut guère ; et cela est naturel, car c'est l'action qui conclut. Voilà donc une dangereuse doctrine, qui n'est point dangereuse du tout, parce que l'homme qui n'a point manié l'outil n'est point dangereux du tout, pas plus qu'il n'est utile, j'entends utile devant la nature des choses, incendie, inondation, cyclone. Et, pour tout dire, les plus fortes pensées du monde ne feront jamais bouger une pierre. Voilà pourquoi les mères prudentes voueront bientôt leurs enfants au socialisme, comme elles les voueraient au bleu, afin d'éviter à ce pays les horreurs du radicalisme intégral.

Cependant si vous vous trouvez par rencontre, quelque matin clair et gelé, dans un de ces tramways où il n'y a qu'une classe, admirez la rencontre des mots, vous observerez une espèce bien oubliée, mais qui pourtant n'est pas morte. Ici de dures mains, qui saisissent encore l'outil absent ; ici le corps se dispose, non pour plaire, mais pour résister, pour prendre appui. Le froid, premier ennemi, est reçu sans peur et sans humeur, en attendant les autres, qui sont lourdes charges, pierres dures, troncs d'arbres, charpentes, rails. L'épaule se hausse déjà pour porter, et ce même geste, remarquez-le, est celui qui se moque des discours. L'ordre humain n'a point de majesté, devant ces hommes qui le nourrissent et le gardent comme on fait d'un enfant au maillot. On ne craint point les changements quand on change soi-même de lourdes choses du matin au soir. L'esprit ne s'arrête pas, alors, aux besoins imaginaires ; il va droit aux besoins réels, contre lesquels il se sent armé. Nul respect, donc ; mais plutôt une disposition toute joviale à changer ce qui n'est pas comme il faudrait. Et que font-ils en leurs journées que changer les choses selon l'homme, et sans aucune politesse ? Courir contre l'eau, contre le feu, contre le roc, c'est leur métier ; ils vont là de tout leur être ; ils ne savent pas penser autrement. La difficulté, c'est la pierre trop lourde ; on s'y met, et on en vient à bout ; non que l'on fasse tout à fait ni tout de suite ce que l'on voudrait ; mais le pic n'attend pas ; il creuse un trou, un passage pour la pensée. Voilà donc une politique radicale, patiente, obstinée, qui raisonne sur le trou même qu'elle fait ; irrésistible si, par un miracle trop peu admiré, elle n'avait remis les plus difficiles travaux aux blanches mains des avocats et des professeurs.

XII

La vitesse est une arme de guerre

10 mars 1927.

[Retour à la table des matières](#)

La vitesse est une arme de guerre. Les courses de vitesse la font paraître en son vrai jour. Le plus rapide est vainqueur par convention, comme il le serait selon la nature toutes les fois qu'il s'agit de se saisir d'une chose désirée, et en somme de l'enlever avant que d'autres y puissent mettre la main. Mais s'il ne s'agit point de dérober, la vitesse ne sert point. Le bien commun n'en est pas augmenté. Bien plutôt, il en est diminué, car la vitesse suppose une dépense qui ne se retrouve point dans le résultat.

Une maison est une bonne chose, dont tous profitent ; mais il n'importe point qu'elle soit faite vite ; et au contraire si on la fait vite elle coûte bien plus. Communiquer une grande vitesse à ces lourdes pierres, à ces poutres de fer, c'est du travail perdu ; quand les matériaux sont en place, la vitesse ne s'y retrouve plus. Il est donc sage d'élever lentement la pierre, il est sage de la transporter à petite vitesse par les canaux ; il est fou de l'amener par train rapide. L'avantage commun est que l'on s'y prenne assez tôt pour choisir les moyens les plus lents. Seulement il se peut que l'avantage d'un entrepreneur soit d'arriver avant les autres, de pouvoir vendre ou louer

avant les autres. Le travail à grande vitesse est toujours une guerre dont nous payons les frais.

L'avion n'est qu'un moyen de guerre, même dans la paix. Par ce moyen j'arrive avant le concurrent pour conclure une affaire ; ou bien j'expédie des marchandises qui seront sur le marché avant les siennes. On dira que je gagne sur le temps du voyage, qui est du temps perdu ; mais je ne vois pas pourquoi le temps du voyage serait temps perdu ; on peut écrire en voyage, réfléchir, combiner tout en roulant ; si on ne le fait point, c'est que l'on veut prendre ce temps pour se reposer. Dans le prix de la vitesse il faut compter aussi le temps du repos diminué ; l'allure accélérée des affaires produit un genre de fatigue qui veut ensuite un long repos. Nous n'y gagnons rien, et même vraisemblablement nous y perdons ; car il vaut mieux se reposer avant la fatigue ; c'est ménager ses forces ; c'est donner le plus grand travail au total, et le meilleur.

La guerre proprement dite est un jeu de vitesse, vitesse des transports, des marches, des attaques vitesse des travaux, comme retranchements et ponts vitesse des projectiles. Mais aussi la guerre n'est qu'un art de détruire. Au rebours l'agriculture, qui est le modèle des travaux utiles, et la meilleure source de richesse, l'agriculture ne va point vite ; elle est réglée par les saisons. Ce n'est que contre le feu ou l'eau qu'il faut quelquefois aller vite, et c'est encore une sorte de guerre ; ce n'est plus produire, c'est sauver ce qui est produit. Et il est clair que les lents travaux de la prudence sont ici bien plus avantageux que la lutte à toute vitesse.

Toutes les compagnies de transport se ruinent par la vitesse. je vois que l'on songe à construire des bateaux qui traverseront l'Atlantique en trois jours et même en deux. Ce n'est qu'une question d'argent. Et la compagnie qui arrivera ici la première gagnera au commencement ; mais quand elles travailleront toutes à cette vitesse folle, on en verra les effets ; de plus en plus travail à perte et subvention de l'État. Nous en serons plus pauvres ; car nous aurons toujours les mêmes choses, mais nous devons les payer de plus de travail.

L'idée fausse, ici, c'est que si l'on va plus vite on a plus de produits, et qu'ainsi le rapport entre le travail et le produit est toujours le même. Or n'importe quel physicien vous prouvera qu'il n'en est rien. Si l'on veut aller deux fois plus vite, ce n'est pas travail double qu'il faut, mais quatre fois plus de travail ; et, pour aller quatre fois plus vite, seize fois plus de travail ; ce rapport est théorique ; comptez que, dans le fait, la vitesse est encore plus ruineuse qu'il ne paraît ici, notamment par l'usure. En sorte que, par les trains rapides, les paquebots de luxe, les avions et la télégraphie sans fil, nous travaillons à perte vraisemblablement. Ce que je dis ici est très obscur, je le sais. Il est clair que si l'énergie humaine dépensée ne trouvait pas dans les produits de quoi se refaire, il faudrait mourir, et nous vivons. Mais l'économie humaine repose sur d'immenses provisions ; et il se peut que nous usions nos provisions sans les remplacer, ce qui est se ruiner. Qui fera ces comptes ?

XIII

La commission ronge toutes les affaires

18 avril 1927.

[Retour à la table des matières](#)

La commission ronge toutes les affaires et les détruira toutes. Je comprends que celui qui veut vendre envoie ici et là des rabatteurs ; c'est un genre de dépense qu'il doit limiter, car cela multiplie l'espèce des intermédiaires, tant de fois maudite, qui ne produit rien et qui consomme. Or chacun peut se nommer lui-même commissionnaire ; on l'est quelquefois sans le vouloir.

Chacun a entendu des récits dans le genre de celui-ci. Une jeune secrétaire se trouve seule dans un magasin où des automobiles sont exposées. C'est une heure vide, où l'on ne fait point d'affaires. Par hasard il entre un homme fort riche, étourdi de ce qu'on lui a montré, malade d'irrésolution, et peut-être timide. La secrétaire dit tout ce qu'elle sait. L'homme irrésolu ose se montrer ignorant et défiant, tel qu'il est ; pour la première fois peut-être il a loisir d'observer, et il arrive à bien comprendre quelque chose. J'imagine, et vous pouvez imaginer de même, quelque circonstance qui s'ajoute à d'autres et termine l'irrésolution. Une grande voiture est choisie. La puissante Marque, qui sait toujours tout, mande la secrétaire, bien étonnée, et lui remet la commission d'usage, qui fait peut-être deux mois de salaire.

La puissante Marque a suivi en cela une règle tirée de l'expérience. Quand on paie bien l'intermédiaire, fût-il de rencontre, on se fait un allié ; mais surtout, si l'on ne paie point l'intermédiaire, on risque de se faire un ennemi, et fort dangereux. Dans ces rivalités d'industrie, tout est à peu près égal. Il est difficile de fixer l'acheteur ; en revanche il est facile de le détourner ; le moindre mot, et tout à fait en l'air, y peut suffire. On dit que la publicité, par affiches ou autrement, a des effets certains ; je ne sais qu'en dire, car, par les efforts des agents de publicité, qui sont encore des conseillers, tout finit par être égal

En revanche je comprends très bien ce qu'il en coûte si l'on refuse les offres d'un agent de publicité. Car on peut prévoir à coup sûr une autre publicité, diffuse et détournante. Le moins que puisse dire un courtier mécontent est que telle maison voit le fond de sa caisse. Chantage, dira-t-on ; mais cela peut se faire sans mauvaise intention. Un intermédiaire qui a perdu une commission espérée se trouve mécontent, et de bonne foi.

Nul ne m'a dit ces choses ; mais il n'est pas difficile de les deviner. je vois qu'on accroche en belle place et à grands frais de brillants panneaux qui célèbrent une maison d'ailleurs bien connue. Est-ce que le chef de cette maison a reconnu l'emplacement, mesuré les frais et les profits ? Nullement. C'est un agent de publicité qui a eu cette idée, et qui l'a proposée. Et comme la décision appartient à quelque employé supérieur qui a charge des affiches et panneaux, je parie que la commission se glisse encore par là ; entendez que celui qui accepte l'offre reçoit aussi une commission de celui qui la fait. Ainsi se font les affaires, et il n'y a point de mystère là-dedans. Voici un ingénieur, qui a charge d'acheter des choses de cuivre et de fer au meilleur prix ; il achètera selon la commission qu'on lui offre. Ces choses sont niées ; pourtant elles sont ; le plus scrupuleux y viendra. Il y viendra parce que c'est l'usage ; et d'autant plus aisément que les grandes affaires n'ont guère de chef qui sache tout, mais ressemblent plutôt à des administrations où chacun cherche son propre avantage. Et cela explique assez de folles dépenses, qui souvent ruinent l'affaire, et toutefois enrichissent les participants. je participe aux bénéfices ; mais cette garantie n'en est pas une, car il se petit que j'aie avantage à diminuer les bénéfices, si je gagne plus à organiser la dépense qu'à assurer le gain. Tel est le genre de calcul qui ronge toutes les affaires. Il y a peut-être un degré d'étendue et de complication à partir duquel les plus brillantes entreprises ne peuvent manquer de mourir. Et cela commence quand l'œil du maître n'a plus la claire perception de l'ensemble.

XIV

Crier pour avoir, c'est la méthode

1er mai 1927.

[Retour à la table des matières](#)

Crier pour avoir, c'est la méthode des enfants ; et cela est naturel ; car bien loin de pouvoir rendre des services aux autres, ils commencent par ne pouvoir se servir eux-mêmes. Aussi ils ne savent que crier ; et, à force de crier, ils finissent par avoir. Ces années d'enfance laissent de fortes habitudes. Et ce que les hommes ont appelé magie n'est que la méthode des enfants appliquée à tout ; c'est toujours crier pour avoir.

La magie est maintenant méprisée. Il n'est personne qui parle au balai ou au porte-plume. Toutefois il reste encore beaucoup d'hommes qui pensent que crier est la meilleure manière d'obtenir quelque chose des hommes. Et dans l'administration, où les faveurs ne coûtent pas beaucoup à celui qui les donne, la méthode de crier, entendez d'importuner, de demander, d'encombrer du cri monotone ; « Moi! Moi! », conduit quelquefois à des résultats. Mais dans les affaires, n'y comptez pas. Ou bien alors, c'est que le chef ne sait pas gouverner ; ses faveurs ne dureront pas plus longtemps que lui. On n'imagine pis, sur un vaisseau en mer, que les places d'importance soient données à ceux qui crient pour les avoir ; ou bien le vaisseau coulera.

Un trait que l'on raconte du maréchal Joffre, et je l'ai trouvé dans le G. Q. G. de Pierrefeu, qui est un très bon livre, m'a donné beaucoup à penser. Il vit arriver, un matin, un nouveau colonel chargé des opérations extérieures, et ce colonel chercha un peu Monastir sur la carte. Il n'en fallut pas plus ; le général ne voulut plus le voir. Voilà comment on gouverne. Et vous qui voulez servir, et non pas crier pour avoir, sachez premièrement ce que c'est que de servir. Votre chef ne doit pas chercher une adresse ou un numéro de téléphone quand vous êtes présent ; mais vous, vous ne devez pas chercher non plus. Il s'agit de savoir. Comment savoir ? En fixant dans votre mémoire tout le détail des affaires, tout ce qui passe à votre vue ou à vos oreilles, que cela vous concerne ou non. Car la méthode des bureaux, qui consiste à dire : « je ne sais pas cela parce que cela n'est pas mon affaire », est déjà mauvaise dans l'administration ; on n'y risque rien, mais on n'y gagne rien ; dans les affaires réelles, j'entends celles où le chef paie de son argent les négligences et les pertes de temps, cette méthode est très mauvaise.

Plus d'un riche Américain a raconté qu'il commença par balayer dans le bureau et dans l'antichambre. Mais l'un de ces étonnants parvenus, je ne sais si c'est Rockefeller ou Carnegie, a fait connaître le secret du balayeur, c'est qu'il s'intéressa aussitôt aux affaires de la maison tout autant que le chef lui-même. En suivant cette idée, je devine que le balayeur, au lieu de se plaindre et de crier pour avoir, passa plus d'une fois et repassa dans son esprit tout ce qu'il voyait et entendait, retenant les noms, les adresses, les dates ; qu'ainsi il se trouva plus d'une fois en mesure de dire avant toute instruction : « je sais, je connais » ; et, enfin qu'il fut comme un registre et un répertoire vivant auquel on sut bientôt courir ; aussi il n'en resta pas longtemps au balai.

On dit souvent que la faveur est partout et que le mérite n'est pas compté. je n'ai rien vu de tel, et je crois que c'est là une idée d'enfant. Notre vie commence en effet par la faveur, parce que nous sommes enfants avant d'être hommes ; mais cela ne dure pas longtemps et ne mène pas loin. Les affaires ne sont pas des fontaines d'abondance où le favori est admis pour y boire ; je les comparerais à une source continuellement entretenue par le travail, de façon que, si quelqu'un songe seulement à boire, sans se soucier de maintenir la pression, le débit de la source est aussitôt diminué et promptement annulé. Il n'y a point de faveur qui dure une journée.

XV

On dit que si nous étions délivrés

27 août 1927.

[Retour à la table des matières](#)

On dit que si nous étions délivrés du capitalisme, vous le serions aussi de la guerre. Ce lieu commun ne me dit rien de clair. En revanche je comprends très bien que le capitalisme ne serait guère redoutable si nous étions délivrés de guerre. On nous répète que la politique est subordonnée à l'économie ; cela s'entend bien en un sens, mais il ne faut point conclure que nos vrais maîtres soient les industriels et les banquiers. La seule menace d'une grève, si la discipline est bien gardée, si le moment est bien choisi, les réduit à négocier. Ils ne sont puissants qu'autant qu'ils peuvent forcer ; or ils ne peuvent forcer que par la police et l'armée, qui sont les instruments du pouvoir politique. Et la tyrannie politique elle-même n'est possible que par l'état de guerre, continuellement et arrogamment proclamé.

Barbusse est fort lorsqu'il nous représente les travailleurs transformés en militaires, et formant la garde des industriels et des banquiers. Étrange magie, et incompréhensible par les seules lois de l'économie. L'ordinaire police serait moins sauvage, plus humaine. Ils seront violents contre la violence, mais ils ne développeront pas cette force aveugle et mécanique que l'on voit dans un régiment bien exercé.

La police garde quelque chose de l'art militaire, mais la discipline y est toujours moins stricte que dans l'armée ; la fin n'y est pas de tuer ni de se faire tuer. La peine de mort n'y est pas de toute façon présente aux esprits. Par exemple il n'est pas admis qu'on pousse une colonne d'agents sous le feu de quelques bandits, qu'on fasse tuer le premier rang et le second, qu'on appelle des réserves, sans compter du tout les cadavres. Et, comme tout s'enchaîne, vous ne verrez point non plus l'officier de police tuer sur place l'homme qui refuse d'avancer en terrain découvert. Or, dans l'entraînement militaire, ces terribles moyens sont étudiés à l'avance ; chacun mesure ses devoirs ; chacun se prépare pour une tâche inhumaine ; toutes les énergies s'élancent à corps perdu. La vertu arrivée à ce point n'a plus d'égards, mais il n'y a aussi que le culte de la patrie qui puisse porter ce fanatisme. Cette force n'est nullement économique. Payez des gardiens de l'usine, et aussi cher que vous voudrez, vous n'en ferez point des chasseurs à pied. Ainsi la suprême force est un fait de politique, et même de politique étrangère. Supposez la guerre exilée de nos mœurs autant que le sont l'esclavage, la torture, ou le bûcher pour les sorciers ; il n'y a plus d'armée à proprement parler ; les conseils de guerre ne sont plus que des souvenirs à peine croyables, comme sont les cachots de l'Inquisition. Vous aurez une police bien payée, brutale en des moments, mais qui n'aura point dans ses résolutions ni même dans ses devoirs de se faire tuer par sections entières. Voilà ce que l'argent n'obtiendra jamais. Le pouvoir d'un colonel sera effacé de la terre.

L'argent nous tient ; le riche nous tient. Mais il faut voir les différences. On peut changer de maître ; on peut se moquer du maître ; on peut discuter. Que le maître interrompe la discussion en vous montrant la porte, cela se peut, quoique la discipline syndicale trouve ici un puissant remède, car rien n'empêche que les ouvriers se retirent en masse, et dans la minute même, si l'on manque à l'un d'eux. Mais, supposons l'ouvrier isolé ; il n'y a tout de même point de cachot pour lui, quand il serait insolent ; il n'est point tenu à ce respect de religion qui est le propre de l'esclavage militaire ; il n'est point puni de mort pour refus d'obéissance. On dit là-dessus qu'il mourra de faim s'il ne plie ; mais il y a plus d'un patron, et plus d'un métier. L'association, la coopération, toutes les formes de l'assurance offrent des ressources sans fin. Dans tous les cas, il est libre sur le moment, libre de parler, libre en son corps. Ce qui fait voir que le pouvoir capitaliste n'est nullement comparable au pouvoir militaire et qu'il serait désarmé sans le pouvoir militaire. Ce qui reste d'esclavage en notre temps tient à la guerre, et à la menace de guerre. C'est là que doit se porter l'effort des hommes libres, seulement là.

XVI

Le rapport du maître à l'esclave

1er avril 1928.

[Retour à la table des matières](#)

Le rapport du maître à l'esclave est le nœud et le ressort de toute l'histoire. Hegel, merveilleusement pénétrant, s'est plu à faire jouer les mouvements d'attraction et de répulsion qui s'exercent entre ces deux espèces d'hommes ; car un des termes suppose l'autre et l'appelle, mais aussi l'éloigne de soi le plus qu'il peut, comme on comprend si l'on compare le bois de Boulogne au bois de Vincennes, ou les Champs-Élysées à Belleville. Alors se montre la dialectique la plus brillante, puisque l'esclave devient, - par le travail, le maître du maître, tandis qu'au rebours le maître devient l'esclave de l'esclave. L'histoire nous fait voir sans fin le maître déposé et l'esclave couronné ; sans fin, car aucune couronne ne tient sur aucune tête. Le soldat juge le général, et le général ne juge point le soldat. Tout est mirage dans la pensée du maître, tout est vérité nue et sévère dans la pensée de l'esclave. Ainsi s'achève, par le vide en cette tête couronnée, le mouvement de bascule qui substitue le gouverné au gouvernant. Le moindre valet connaît mieux son maître que le maître ne connaît le valet. Cette différence se remarque aussi dans la connaissance qu'ils ont des choses, car l'oisiveté rend sot. Il n'est point de garde-chasse qui ne connaisse mieux que son seigneur les

passages et les pistes. Et la servitude forme un caractère, par cette règle qu'il faut toujours travailler pour d'autres et donner plus qu'on ne reçoit.

La frivolité de l'élite effraye ; ils n'osent pas seulement former une sérieuse pensée ; mais ils regardent toujours où cela les mène ; c'est une danse des œufs ; et cela défait jusqu'à leur style. Ils ne savent plus se parler virilement à eux-mêmes. Ils n'osent pas. Ainsi le grand ressort s'use encore plus vite que les autres. Que l'on me montre une pensée de l'élite qui n'enferme pas une précaution contre cette pensée même. Et au contraire celui qui n'a rien n'a pas peur de penser ; il n'a pas, en ses réflexions, ce visage, comme a dit un auteur, du marchand qui perd.

Cette région des villes où l'on dîne en plastron blanc ne produit point de pensées. Ce que nous appelons la catastrophe de Pierre Hamp, et certes le mot n'est pas trop fort, vient de ce qu'il a passé sans précaution cette frontière. Et je vois que le même malheur, moins marqué parce qu'ils ont moins de force, arrive présentement à d'autres. Malheur de vivre en riche ; malheur plus grand d'être riche. L'art de persuader manque justement à ceux qui en ont besoin. Ils vont comme des aveugles ; et c'est par la pensée que le pouvoir périt. Savoir est le fait du pauvre.

Cet ordre renversé donc, qui porte en haut les têtes vides, je ne vois point du tout qu'il soit urgent de le redresser ; il suffit de le connaître. J'ai compté un bon nombre de têtes pensantes qui n'ont pas envié la mangeoire d'or. Et si l'élite véritable veut bien rester, si je peux dire, assise par terre, en cette situation d'où l'on ne peut point être déposé, j'aperçois une sorte d'équilibre qui peut durer longtemps, par ce jugement sans la moindre envie. Car, que les gouvernements soient faibles, c'est un mal que l'homme libre ne sent point du tout ; et le symbolique chapeau sur un bâton n'est point un si mauvais roi. On observe quelquefois une sorte de peur très comique dans le citoyen, quand il s'aperçoit qu'il n'est plus assez gouverné. Je ne crois pas que ce sentiment soit commun parmi ceux qui ont fait la guerre, je parle des esclaves. Qu'ils forment seulement les jeunes d'après cette coûteuse expérience, et tout ira passablement, sous le règne de Sa Majesté Chapeau Premier.

XVII

L'administration est semblable

29 septembre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

L'administration est semblable à une raison mécanique. Tout y est sans reproche, et tout y est inhumain. Le principe, de belle apparence, c'est qu'il faut savoir avant d'agir ; seulement savoir n'est pas une petite chose ; savoir, c'est faire l'enquête de tout et le compte de tout ; c'est délibérer sur les inconvénients, sur les avantages, sur le probable, sur le possible. C'est régler mille coups de pioche avant d'en donner un. Savoir, c'est avoir des yeux partout ; c'est unifier, c'est rassembler. Car il se peut que l'on ait, ici trop de bois, là trop de charbon, que les pommes de terre pourrissent en un point pendant qu'ailleurs on en manque ; vous devinez les papiers et statistiques ; et cela est très raisonnable, trop raisonnable. L'homme n'est point bâti pour gouverner ainsi un immense royaume de raison ; s'il l'essaie, c'est un grand bavardage et une grande perte de temps ; dix hommes, en ce système, font à peine le travail d'un seul. L'administration militaire, qui est admirablement raisonnable, nous a heureusement éclairés là-dessus. On en rit ; cela ne suffit pas ; il faudrait y regarder de près et sérieusement. Mais, attention, par jugement et non par administration. Car le propre de l'administration est de s'examiner elle-même ; et il existe peut-être une commission de perfectionnement qui a pour fin de recueillir et de classer les erreurs adminis-

tratives et d'y chercher un remède ; raisonnement sans fin qui complique, qui ralentit. « Attendez, nous ferons bien mieux », c'est le maître mot des commissions.

Le marchand de bois est en chasse il ne pense que bois. Il n'attend pas de savoir tout il se risque à juger ; s'il se trompe, s'il ignore, s'il achète, il est promptement puni ; il paye aussitôt ; il aperçoit de loin le mauvais procès, qui n'est que l'admirable administration ; il se méfie de cette raison lente ; il transige ; il sacrifie quelque chose, il se coupe un bras, comme on dit. Il s'allège, il efface, il se nettoie l'esprit. Car il compte l'insomnie, la récrimination, la plaidoirie à soi comme les pires maux et les sûrs présages de ruine. Et il est strictement vrai que, dès que l'homme raisonne au lieu de dormir, c'est le signe que l'administration travaille en lui et que le raisonnement chasse le jugement. Mais ce que dix chefs de bureau, qui n'ont rien à perdre et qui sont payés pour délibérer, portent allégrement, lui, l'homme seul, l'homme qui perd, il ne peut le porter. Il jette donc ce fardeau de raisons. Souvent il recommence tout à neuf. Ils sont des milliers ainsi ; par leur vive et directe impulsion, par l'immédiate surveillance, par la prudence qui paie, ils font tout ce qui est fait. Chacun résiste, lutte, empiète. Si la police et la justice maintiennent ici un ordre passable, surtout si ceux qu'ils emploient exercent leur puissance de jugement et de résistance, voilà un État.

Le mal des révolutions, c'est qu'il faut qu'elles organisent tout, par commissions, par contrôleurs payés au mois. je me garde de juger la République des Soviets ; mais, d'après ce que j'en sais, je plains ces hommes qui ne dorment pas et qui, sur toute chose, ont d'abord un discours à faire. Tout étant réfutable, et bientôt réfuté, les humeurs s'affrontent ; le plus résistant l'emporte ; cette dictature est exaspérée et fatiguée. Les problèmes se posent et tous pressants. L'esprit ne vaut rien et ne peut rien en ces tragiques abstractions ; l'esprit ne vaut qu'au manche de la bêche. Ainsi toute révolution dissipe un trésor de sagesse et de volonté. Au lieu que si chacun se recueille et sauve son jugement, la vieille machine sera aussitôt imperceptiblement changée, et, en peu de temps, beaucoup changée. Que chacun gouverne à sa place, comme il bêche.

XVIII

Le treuil est une machine

20 octobre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

Le treuil est une machine où rien n'est caché. On aperçoit aisément que c'est un levier continu. L'homme qui tourne la manivelle tient le grand bras du levier ; la corde qui porte le seau plein de terre tire sur le petit bras, qui est le rayon du cylindre et qui mesure environ le dixième du grand, d'où le seau se déplace dix fois moins vite que la main ; mais, en revanche, la main n'exerce sur la manivelle qu'un effort qui est la dixième partie du poids soulevé. Joignez à cela que l'homme qui tourne est disposé selon sa forme, équilibré et souple en ce mouvement, bien mieux que s'il tirait directement sur la corde. Cette machine est aussi ancienne que le monde des hommes; et si ce n'est que les esclaves des Pharaons élevaient la terre dans des paniers, nous voilà hors du temps ; voilà l'éternel travail. Je remarque même que les deux hommes qui sont aux manivelles savent très bien se ménager de courts repos, éviter les saccades et les fausses positions, enfin administrer la force du travail, l'épargner, la réparer. Dans la profondeur, on entend sonner le pic, toujours selon le rythme vital. La vitesse est ici réglée sur l'homme. De ce mouvement, il a bâti la tour de Babylone, les Pyramides et l'Aqueduc romain. Lenteur vient à bout de tout.

Il est clair que ce souterrain sera creusé, et bien vite creusé ; nous y passerons, courant peut-être après la fortune, après le plaisir, après la gloire, et ne ménageant

point notre souffle. Au-dessus passe le train électrique, chargé d'impatients. Dans l'air, un avion exerce une action mille fois plus violente et toute d'ambition ; il n'en reste rien qu'un homme qui s'est déplacé plus vite que les autres. Ici donc, dans le champ du regard, comme sur un théâtre, le prodigue, le généreux et l'avare paraissent ensemble. Et je soupçonne que les hommes qui ont un peu loisir autour essaient de juger ; toutefois, l'attention revient toujours au treuil des Pharaons. Comment comprendre ce train électrique qui démarre par un faible mouvement de la main ? Comment comprendre cette sorte de furieuse canonnade qui lance l'avion au-dessus des oiseaux ?

J'aperçus Castor, qui est Pharaon un peu de toutes ces choses.

- N'entendez-vous point, lui dis-je, cette moquerie qui descend de là-haut ? N'ai-je point vu de ces perceuses à détonations qui donnent dix coups de pie à la seconde, et des machines qui enlèveraient en une minute plus de terre que ces deux hommes en une heure ? N'y a-t-il point des wagons sur rail qui remplaceraient promptement et élégamment l'antique tombereau ? Pourquoi ne pas faire en deux jours ce travail qui va durer un mois ? Pourquoi cet avion rapide là-haut qui ne sert à rien ? Et pourquoi ce travail utile se fait-il par les antiques méthodes ?

- Vous vous moquez, dit-il. Vous savez aussi bien que moi ce qui en est. Cet avion use peut-être dix journées de travail en une minute. Ce train électrique est un bijou ruineux. Ici travaille le fonctionnaire, qui a son traitement fixe, son avancement et sa retraite. Là-haut, travaille le militaire, dont la fonction propre est de détruire et qui est payé pour cela. Là-haut comme ici une machine administrative qui nous ruine de toutes façons. Et, dans ce trou de taupe, l'entrepreneur, le précieux avare, qui compte pour lui et pour nous, qui sait le prix de la vitesse, qui paie l'homme, qui paie l'outil, qui paie la machine, qui ne cherche pas à étonner, qui n'est pas à la mode ; en qui fantaisie, vanité, ambition, infatuation sont aussitôt punies. Aussi voyez ce seau percé, et qui ira encore bien un mois. La raison est belle devant la nécessité. La raison délivrée est folle.

XIX

Lorsque notre civilisation

1er novembre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque notre civilisation reprit contact avec le Secret Empire, si longtemps ignoré, on trouva un peuple doux et poli, mais qui avait conservé l'esclavage. On y vendait ingénument des enfants nu marché, comme nous vendons les veaux. N'allez *pas* croire que ces enfants que l'on mettait à *l'enchère* fussent maltraités. Les philanthropes de ce pays-là, qui sont fort nombreux, ne l'auraient point permis. Au reste l'esclavage n'est monstrueux en ses apparences que s'il est aux mains d'hommes brutaux, imprévoyants, incapables d'administrer leurs propres biens. Ce que l'on conte des négriers, qui. est atroce, fait un contraste instructif avec nos expéditeurs de pêche et de raisin, qui donnent tant de soins à l'emballage. Pareillement ce que l'on rapporte du fouet et des autres supplices prouve seulement que, les planteurs étaient eux-mêmes des sauvages ; et l'institution de l'esclavage n'est nullement jugée par là, Dans le Secret Empire, la sagesse des hommes avait sauvé l'institution. De bonnes lois, des mœurs douces, une religion puissante et raisonnable, avaient si bien discipliné les passions, qu'une révolte des esclaves y était aussi impossible que chez nous une révolte des chiens de luxe ou des chats.

En aucun pays l'enfance, ne fut jamais mieux protégée, plus ingénieusement instruite, mieux brossée, mieux lavée, mieux exercée, ni plus belle, ni plus saine. Je parle des petits esclaves, car les enfants libres étaient fort souvent, comme il arrive, chez nous, laissés aux soins des esclaves, et, dans la suite, gâtés par les caprices ou l'ambition mal entendue de leurs parents. Et de même les mœurs privées des personnes libres étaient souvent irrégulières et corrompues par l'effet du loisir et de l'ennui. Au contraire, par l'effet de ce que nous appelons la rationalisation, depuis longtemps appliquée à l'élevage humain dans ce pays, le mariage des esclaves était sacré, l'infidélité y était rare et quasi impossible. Au reste une part raisonnable était faite à la liberté du choix, plus étendue même que chez les maîtres, où, comme on voit ici, le hasard et l'intérêt réglaient presque toutes les unions. Les familles nombreuses y étaient un sujet d'orgueil pour le maître, et toujours choyées. Outre que les enfants n'étaient point témérairement ni prématurément dispersés par la vente, le nom et l'origine restaient attachés à l'esclave comme un ornement et un signe de valeur. Et, comme il arrive chez nous que le poulain libre fait connaître irrécusablement son origine, ainsi les sentiments familiaux des esclaves étaient entretenus par des cérémonies, où les petits enfants, devenus grands, entouraient de nouveau l'aïeul, noble souche. Ainsi la noblesse du sang, qui se perdait chez les maîtres par la nécessité de conserver et d'unir les fortunes, se conservait au contraire chez les esclaves par l'avarice du maître, sans compter l'art de l'éleveur qui avait ses fanatiques.

On devine que les médecins avaient de grands pouvoirs en cet Empire Secret, et que les problèmes de l'alimentation, de l'alcoolisme, et enfin de l'hygiène préventive étaient tous résolus selon la raison, du moins pour les esclaves. On remarquera que ce qui nous manque ici, et surtout en ce qui concerne le voisin, ce ne sont pas les lumières, mais plutôt c'est la puissance. Toutefois on demandera comment cette permission de rationner, de peser, d'explorer, de vacciner, n'avait pas conduit les médecins jusqu'à l'extravagance. C'est que les médecins d'esclaves étaient jugés d'après l'intérêt du maître, et sur un long et attentif calcul des effets. Aussi les maîtres, soignés par des médecins d'esclaves, avaient-ils de grandes chances de vivre vieux ; mais beaucoup étaient perdus par ce pouvoir funeste de désobéir. D'où il arrivait qu'un maître raisonnable pouvait fort bien envier le sort des esclaves, au lieu que l'esclave n'avait guère occasion d'envier le maître. Car il faut savoir que les travaux de l'esclave étaient limités par de sévères règlements, au lieu que les travaux du maître, toujours soucieux des lois et règlements, occupé de contrôles, de statistiques et de perfectionnements, n'avaient ni fin ni mesure.

XX

L'administration, dit Castor, excelle

16 mars 1929.

[Retour à la table des matières](#)

« L'administration, dit Castor, excelle dans un genre de plaisanterie sans aucun rire et sans aucun signe de pensée. Vous vous souvenez de cet accident d'électricité qui mit en rumeur le commerce, les cafés, les théâtres ; tous ces acheteurs de courant, qui paient fort cher, se plaignirent en termes vifs. Un ministre courut sur les lieux mêmes et fit marcher son tonnerre. L'administration prouva qu'elle était sans reproche et fit de froides promesses. J'aurais voulu voir, à ce moment-là, le visage administratif. Dans les quinze jours qui suivirent, il y eut d'autres accrocs, ici et là ; l'acheteur finira par comprendre qu'il a seulement le droit de payer ».

« Les compagnies à monopole, lui dis-je, ressemblent tout à fait à des gouvernements. On croit parler à un ministre responsable ; mais que trouve-t-on ? Des chefs d'administration qui ont un traitement fixe et des droits à l'avancement. Quand se produit le court-circuit, qui est guerre ou crise des changes, ils nous prouvent qu'il n'en pouvait être autrement et nous invitent à payer la casse ».

Nous allions sortir de la gare, après avoir prouvé pour la troisième ou quatrième fois que nous avions bien payé nos places.

« Les voyageurs, dit Castor, sont comme, des militaires non gradés ; toute leur pensée est occupée à réciter un règlement et à exécuter sans faute tous les mouvements commandés. S'ils en oublient un seul, tant pis pour eux. Timbrer soi-même son billet, avoir soin, dit le règlement, d'introduire le billet jusqu'au fond de l'appareil, les talons joints et les ongles en dessus. Les gradés observent l'armée des conscrits ; celui qui fait une fausse manœuvre est arrêté, interrogé, perd un quart d'heure et, finalement, paie dix francs s'il montre du repentir et tout le respect possible. Tous les gouvernements se ressemblent ».

Si les grands magasins, lui dis-je, arrivaient à s'entendre et à régler uniformément les devoirs de l'acheteur, nous verrions d'étranges choses. On aurait à remettre, à la sortie, autant de fiches que l'on aurait de paquets ; car il y a des voleurs, et c'est à Moi à prouver que je ne, suis pas un voleur. Et sans doute plus d'un habile administrateur de la dentelle et des jupons de soie a rêvé d'imposer tout le travail du contrôle à ceux qui paient, Toutefois qu'ils essaient seulement, et ils méditeront amèrement devant leurs comptoirs abandonnés. Bénie soit la concurrence ».

« Qu'un monopole de fait, dit Castor, ait tous pouvoirs, on peut encore le comprendre. Si un seul homme peut me vendre ce que je cherche, tableau ou meuble rare, il faut que je subisse son humeur ; c'est un fait comme l'hiver est un fait. Mais quand il y a monopole de droit, ce qui est un avantage, on devrait limiter, au contraire, ces inventions administratives, qui nous imposent fiches, carnets, estampilles, simplement pour s'assurer un contrôle aisé et des statistiques concordantes. Ainsi, nous, voyageurs, acheteurs, usagers, nous sommes véritablement des employés subalternes, et chargés, sous peine d'amende, de la comptabilité de ces messieurs.

« Admirez cette Compagnie des Transports en commun, formation réellement militaire, qui décrète qu'une pauvre femme qui n'a pas cent sous ne peut prendre l'omnibus. Scandale ? Bien au contraire, l'administration publique reconnaît son image chérie en ces administrations privées, qui, si naturellement, se font servir au lieu de servir, qui punissent les moindres fautes de leurs clients et maîtres, et qui, en revanche, ne paient jamais leurs propres fautes. Mais nous voilà heureusement hors de la gare. Nous cessons pour un moment d'être des employés subalternes du chemin de fer et nous ne sommes pas encore employés subalternes des omnibus ».

XXI

L'ordre est bas

10 août 1929.

[Retour à la table des matières](#)

L'ordre est bas. Ce n'est que nécessité. Nécessité veut précaution, mais non respect ; et il n'y a sans doute qu'Auguste Comte qui l'ait dit, car les autres reviennent toujours à adorer l'ordre tel quel, par la supposition d'un esprit créateur de l'ordre. Et ce n'est pas d'hier que le droit divin justifie la force établie. D'où vient que la politique est prise comme un art supérieur. Mais regardons mieux. Les politiques disent quelquefois qu'il faut d'abord vivre. Manger, dormir, s'abriter, se défendre, voilà ce qui nous presse ; voilà ce qui ne souffre point délai. Nous sommes dans les forces, et toujours menacés. Les besoins nous tiennent, et toujours reviennent ; il faut respirer et encore respirer, manger et encore manger. Tel est notre avenir premièrement ; d'où les espérances, les craintes, le frisson, le sursaut, et les enivrantes joies. Murs, toits, routes, ports, phares, chaîne sans fin des travaux ; sillage des transports, aussitôt effacé, image de nos travaux eux-mêmes. D'où la discipline, et un autre sens de l'ordre ; le chef donne l'ordre et veut obéissance.

Obéissance. Au nom de quoi ? Il est remarquable que l'on ne veuille obéir qu'à un dieu. Mais que couvre donc le manteau royal ? Manger, dormir, et autres choses tyranniques. Trône, chaise percée. Mais les rois ont toujours fait écrire contre ce genre de blasphème. Et pourquoi s'en étonner ? Ne voyons-nous pas que ceux qui nous

vendent des boîtes de sardines ou des autos veulent respect aussi? Que dire des diplomates ? Sont-ils autre chose que des agents à un plus grand carrefour? Cet immense appareil de banquiers, de fabricants, de militaires, tous ministres d'ordre et recenseurs de peaux de lapin, cet appareil de signaux et d'alignements nous fait assez voir que la nature des choses nous tient serrés. A la pesanteur, à la soif, à la faim, à la fatigue, il faut obéir. Au cyclone, au volcan, à la vague, aux saisons, il faut obéir. Toute la prudence humaine consiste à ne pas attendre le coup ; à se former et grouper en guerre contre l'aveugle nature ; à prévoir, pourvoir, amasser; et voilà l'ordre. Un garde-manger est une assez bonne image de la politique. Le dépensier fait sonner ses clefs, et j'ai compris. J'ai compris à la manière de ces vaches très sages, qui font à peine un ou deux petits sauts, et puis qui s'en vont processionnellement à l'étable. Procession, ordre ; et même saluez, si le cœur vous en dit, c'est le garde-manger qui passe.

Je me moque des choses sacrées? Tout au contraire je me moque de ces sacrées choses, comme dit l'éternel ironique, de ces choses inférieures qui, parce qu'elles nous tiennent à la gorge, voudraient reconnaissance, prière, et brevet d'honneur. Il y a des choses sacrées, oui ; bonne foi, courage, savoir, patience, qui fleurissent sur les travaux ; et, par dessus tout sacrée, la force d'âme qui résiste à adorer, qui refuse salut de respect à la nécessité elle-même. Un exemple : je respecte celui qui meurt à son poste ; mais cette nécessité de police, de défense, de garde, ce n'est pas quelque chose qui soit beau ou bien en soi ; et si, par prévision, je gagne quelque chose et sauve le héros d'être un héros, c'est tout gagné. J'avoue que la couture est bien cachée, entre les vertus qui gardent l'ordre et l'ordre lui-même. Le manteau est bien cousu, qui recouvre à la fois le général et la sentinelle. Toutefois la sentinelle ne s'y trompe point, ni l'homme qui tient l'outil ; l'un et l'autre sentent qu'il y a duperie quelque part, et souvent renoncent à tirer les fils, remarquant qu'ils ne peuvent dénouer ici sans nouer là. Regardez les râbles épais et les tables trop bien servies. Celui qui se trompe, celui qui adore l'ordre de tout son cœur, celui qui salue à l'envers et méprise à l'envers, c'est l'homme Pour qui manger est chose sacrée ; C'est l'homme qui adore le bœuf rôti et le foie gras.

XXII

Il n'y a que les Marxistes

21 décembre 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y a que les Marxistes aujourd'hui qui aient des idées. J'entends par idée l'idée de l'idée, car, pour l'idée immédiate, chacun la forme au bout de ses doigts, Et l'idée de, l'idée, c'est que chacun pense selon ce qu'il fait. L'idée qu'un policier forme concernant l'art de persuader lui vient de cette étrange matière qu'il sait faire parler. Un banquier pense autrement ; un prêtre autrement. Je sais que le ministre pense son pouvoir, et l'avare aussi, mais autrement, 5tir d'autres objets. J'observais hier une équipe de poseurs de rails ; ce grand et lourd objet impose d'exactes pensées ; l'accord des mouvements importe autant à chacun que l'air qu'il respire. Le chef d'équipe, dont l'appel mordant va retentir jusque sous les chênes de l'antique forêt, fait une autre chanson que l'appel du paysan. L'obéissance, aussi est autre. Supposer que les idées du paysan et de l'ouvrier n'obéissent point premièrement à cette musique rythmée et modulée selon le travail, c'est penser selon les livres. Et il est vrai aussi que celui qui pense selon les livres est un genre de diplomate qui a sa manière propre d'objecter et de concilier, parmi ses muets compagnons.

Imaginez un tisserand de lin, qui en est encore, par la, fragilité des fils, à l'ancien métier, dans sa cave voûtée. La famille se trouve rassemblée, chacun travaillant

autour du métier, et selon ses moyens, jusqu'aux petites mains qui rattachent le fil rompu. L'ancien apprentissage revit, l'ancien respect aussi, et l'ancien culte. Inventez quelque machine mieux réglée qui permette le tissage à la vapeur des plus fines toiles de lin ; voici la famille dispersée, les maisons serrées autour de l'usine, les logements sans air et sans jardins. Voici une autre discipline, d'autres pensées. La famille paysanne gardera les anciens dieux, qui sont et seront toujours les ancêtres ; autre religion encore, autre politique. Un champ de blé ne se laisse point faire comme une toile ; un champ de blé enseigne un autre genre de patience, une autre économie. Et chacun juge de la chose publique comme de sa propre maison.

L'idée prolétarienne, si j'en crois les discours, je la manque ; mais si je serre de près le métier, je la trouve. Elle n'est pas cachée. C'est une idée que le paysan n'aura jamais, à savoir que, ce qui ne va pas comme il faudrait, il faut y mettre les mains, et sur l'heure le changer. Mais on ne peut changer le blé sur l'heure, ni changer le nuage et le vent. Ces hommes qui portent un rail et le posent tous ensemble, leur destin dépend d'eux ; ils se font une certaine idée du chef ; non point du chef faible, irrésolu, conciliant, prolix. La dictature du prolétariat est assez bien définie par ces brefs commandements. L'autorité que l'homme prend sur le cheval est tout à fait d'autre nature ; on y trouve une part de menace et de brutalité, jointe à une amitié d'étrange espèce ; ainsi l'officier de cavalerie est lui-même un produit de la nature et des travaux ; je devine déjà le discours qu'il se fait à lui-même en lisant son journal ; je sais quel journal. L'automobile et l'avion commanderont une autre politique. Et l'usine d'avions elle-même nourrira, c'est le mot propre, en l'ouvrier d'avions, une autre idée du progrès et des besoins qu'en l'ouvrier qui fait des couteaux ou des casseroles.

Et le Marxiste lui-même, je l'explique par sa propre idée. Car, tant qu'il est spectateur, il pense selon le discours, et selon le genre de puissance qu'il exerce par le discours. Mais dès qu'il est gouvernant, il pense pouvoir, police, armée. Il a son rail aussi à porter ; il pense selon le cri bref, oui ; mais comme le rail fait voir aussi des opinions, le cri change et l'idée change, et beaucoup plus vite qu'on n'oserait croire. L'idée fait la révolution. Il reste un chapitre à écrire, comment la révolution comme métier change à son tour l'idée ; car il y a une manière de prendre l'homme et de le manier, comme de prendre et de manier un rail ; seulement tout à fait autre.

XXIII

Quelqu'un me disait
que l'amour du jeu

29 mars 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Quelqu'un me disait que l'amour du jeu est bien plus puissant en l'homme que l'amour du gain. Ce jugement d'abord étonne, et puis il paraît aussitôt vérifié par une multitude d'exemples. Après cela, on n'y pense plus, et l'on traite des échanges, des affaires et des richesses, comme si les hommes étaient poussés, en tout ce qu'ils font, par la règle de l'intérêt bien entendu. C'est que l'on ne peut réfléchir sans quelque loi simple et constante, comme est la pesanteur pour l'eau qui coule. Et en effet, tout écoulement d'eau est calculable et prévisible, ce qui pourtant n'empêche pas qu'on en soit surpris, comme le récent désastre de notre Midi l'a fait voir. L'homme est bien plus compliqué que l'eau. Ce qu'une foule va faire, fuir, attaquer, ou simplement se disperser selon les chemins accoutumés, on ne le sait pas. Que, penser, alors, de cette invisible foule d'hommes silencieux, et même secrets, qui exercent leurs désirs et leurs craintes sur de simples signes, qui achètent ces signes, et qui les revendent d'après d'autres signes volants qui en quelques minutes font le tour de la terre ? Or ces mouvements de foule enrichissent l'un, ruinent l'autre, soutiennent ou détruisent confiance et crédit, ouvrent et ferment des chantiers, poussent au voyage, chauffent les bateaux et les trains, ou au contraire, changent le prix des tableaux, la recette des

concerts, vident ou remplissent les lieux de plaisir, ouvrent ou ferment des banques, bâtissent des théâtres, et donc favorisent un métier ou un autre, font chômage ici, disette de main-d'œuvre là-bas, crise de production, crise de consommation.

Ces flux et reflux sont déjà assez difficiles à analyser d'après les besoins les plus pressants et d'après les règles de la prudence. Mais ces idées sont courtes, car l'homme n'aime point la prudence ; il n'est pas ainsi bâti. Si La Rochefoucauld, en ses maximes si connues, et partout célébrées, avait enfermé les axiomes de la mécanique humaine, tout serait simple ; le désir suivrait la pente comme l'eau ; tout homme serait tapi en lui-même comme un usurier. Seulement existe-t-il un usurier ? Des personnages balzacien, comme Gobseck et Elie Magus, sont des poètes, des passionnés, des amoureux à leur manière. Mais ce ne sont que des éclairs dans une grande nuit. Que penser de tous ces gens qui jouent aux courses ? Et que penser de ces bretteurs qui tiraient l'épée à la moindre occasion, et qui cherchaient l'occasion ? Cela s'est vu. Descartes eut un duel, contre un rival, et en présence même de là dame qui occupait à ce moment-là ses pensées. Et que dire des guerres ? Ne sont-elles pas des jeux aussi ? Et n'est-ce pas bien faible de les expliquer par les calculs de la prudence et les conditions de la sécurité ? Mais on aime les idées simples et la mécanique abstraite ; et il faut bien commencer par là. Les discussions, remarquez-le, ramènent toujours nos idées à cet état de squelettes ; c'est que la discussion est encore un jeu. On serait bien empêché de dire ce que veut un ambitieux ; il joue ; il aime le jeu.

Il est bien plaisant que l'on s'avise maintenant de régler les passions de l'ouvrier dans le travail même ; il flâne, il s'irrite, il s'essouffle ; Il siffle, il chante, selon les hasards de l'humeur ; il oublie son propre intérêt ; il dépense mal sa propre énergie. Et il est vrai que ses mouvements ne sont pas sages absolument, et qu'il faudrait, comme on dit aujourd'hui, rationaliser le coup de marteau. Cette idée est ridicule. L'ouvrier à son travail est peut-être l'homme le plus raisonnable ; et il est étrange que l'on veuille régler au chronomètre cette mécanique passable, quand les maîtres du jeu roulent comme des fous, seulement pour aller vite, et secouent là machine boursière, volant principal et suprême régulateur, au risque de se faire sauter eux-mêmes. Régler d'abord le travail, C'est juste aussi raisonnable que de calculer la dixième décimale quand on n'est pas encore assuré du chiffre des centaines. Si peu de fantaisie et tant de raison dans un coup de marteau, quand la fureur de vaincre, ou seulement l'ennui, changent soudain les prix et l'ordre des métiers ! Et je ne compte pas le grand jeu, la guerre. Certes il ne manque pas de choses à rationaliser, comme on dit. Mais il faudrait aller au plus pressé.

XXIV

Les chevaux ont une sorte de courage

1er avril 1930

[Retour à la table des matières](#)

Les chevaux ont une sorte de courage ; quand ils sentent que la boue prend le tombereau, ils se jettent en avant ; le spectateur voit alors ce que c'est qu'un paquet de muscles ; il peut comprendre, en partant de là, tout l'emportement et toutes les passions. Cependant le conducteur des chevaux, assez froid, fait aussi l'emporté, donne de la voix, donne du fouet ; il ajoute au courage naturel une petite dose d'épouvante, et le tombereau est tiré du marécage. Ces scènes de forces me revenaient à l'esprit comme j'entendais un dialogue entre deux hommes. L'un disait, montrant un sol boueux : « je ne me tirerai pas de là avec une charge de moellons ». Et l'autre répondait : « Tu ne t'en tireras pas, si tu regardes. Il faut faire travailler les chevaux ».

J'admire une équipe d'hommes tendus et tirant sur un câble. Mais on ne m'ôtera pas de l'idée qu'ils tireraient encore mieux si quelque conducteur d'hommes leur donnait du fouet. Naturellement il faut supposer que ces hommes n'aient pas plus de liberté, pas plus d'espérance, et par conséquent pas plus d'idées que n'en ont les chevaux. A ce point de civilisation, il suffirait de faire claquer le fouet ; peut-être saurait-on alors ce que l'homme peut faire. Et que de produits alors ! Quelle richesse sur la terre !

Bon. Seulement essayez de fouetter un homme attelé ; vous aurez aussitôt la foule sur le dos. L'esclavage n'est plus, l'homme n'est pas un outil ni un instrument pour l'homme. Le maître du cheval peut bien user son cheval en dix ans ou en deux ans ; c'est son affaire. Mais le maître de l'homme, non pas. Ou, pour mieux dire, il n'y a point de maître de l'homme. Nos Grands Messieurs voudraient dire que c'est bien regrettable. Toutefois ils n'osent pas le dire. Ils essaient tout au moins de le penser, mais ils n'arrivent seulement pas à le penser. Un mouvement de colère n'est pas une pensée. C'est pourquoi la politique de nos Grands Messieurs me fait rire ; ils ne savent que dire : « Production! Prospérité! » Ils ne vont pas plus loin. Le chemin est dangereux. Ces fiers-à-bras marchent sur des œufs. C'est qu'ils aperçoivent la réponse ; c'est qu'ils la font à eux-mêmes ; c'est qu'ils ont en eux-mêmes leur ennemi, qui est l'homme. Ils regrettent un peu de s'honorer d'être des hommes. D'où la colère. D'où l'invective.

Mais quelle est donc cette réponse ? Ceci : « Produire pour quoi ? Produire pour qui ? Est-ce qu'il n'y a pas assez de produits ? Et s'il n'y en a pas assez, pourquoi tous ces travaux de luxe ? Pourquoi ces avions ? Pourquoi ces automobiles au large dos ? Pourquoi cette folle vitesse ? Pourquoi tant de puissance aux mains de cet homme ennuyé ? Pourquoi ces trains de luxe, et cet écouteur de Radio sur la tête encore ? Pourquoi tant de grandes maisons fermées ? Pourquoi tant de parcs déserts ? Tout dit, au contraire, tout crie qu'il y a assez de produits, mais que les produits sont mal répartis, et de toute manière ; car les travailleurs sont -mal payés ; la vraie raison en est que l'on fabrique trop de choses inutiles, ce qui réduit la provision des choses nécessaires ». Et cela revient à dire que l'homme n'est pas un outil, comme est le cheval.

Après cela qu'on nomme rationalisation l'art de fouetter ; que le fouet soit plus doux qu'un ruban de soie ; que le discours du conducteur d'hommes soit plus sucré que le miel ; que l'éperon, enfin, ne fasse point venir le sang, cela déguise l'idée, mais ne la change point. Il s'agit de faire travailler l'homme. Il s'agit de le forcer habilement, et jusqu'à ses limites. Comme si la production était par elle-même un bien. Mais cela, il faudra le prouver. Il faudra prouver aussi que, les fruits du travail augmentant, la part du travailleur augmente par cela seul. Et l'on viendra à examiner si ce n'est pas le contraire qui est vrai ; si ce n'est pas l'excédent, et cette ivresse de produire, qui fait que les biens les plus nécessaires sont bien loin d'arriver au niveau qui serait raisonnable si le grand compte était fait. Ainsi, par cette imprudence de l'homme qui tient le fouet, on va refaire le grand compte, et de nouveau traiter de l'homme comme fin. Le vrai discours de l'homme va sortir. Attention.

XXV

Ceux qui annoncent maintenant

19 avril 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Ceux qui annoncent maintenant une politique agraire sont tombés sur une idée juste. Et, si nous poussions tous ensemble de ce côté-là, le problème des salaires industriels se trouverait plus près d'être résolu qu'il ne peut l'être par aucun autre moyen. Car il faut comprendre ce que signifie vie chère, ou salaire insuffisant, ce qui est la même chose. La situation humaine n'a point changé depuis l'âge de pierre, et ne changera jamais. La loi biologique nous tient. Ce qu'il faut premièrement à l'homme qui taille des diamants, c'est pain, viande et légumes. Et celui qui ajuste des moteurs n'a pas besoin d'avions ni d'autos pour nourrir sa force de travail ; il lui faut pain, viande et légumes. Ainsi, dans les diverses productions, il y en a qui sont de première importance ; il y en a d'autres qui sont moins nécessaires ; il y en a qui ne sont point nécessaires du tout. Un homme qui serait en doute sur son prochain repas ne s'amuserait pas à orner son arc ; il partirait en chasse.

Mais ce gros Léviathan, qui est fait d'une masse d'hommes, fait voir des pensées d'enfant en bas âge ; ou plutôt il ne pense point ; il n'a pas de cerveau à sa taille ; il est gouverné par une association de petits cerveaux, dont les puissances, bien loin de s'ajouter, se neutralisent par l'échange et le compromis. Un exemple : un homme seul,

et qui verrait sa maison ruinée par l'eau et son champ dévasté, apercevrait tout de suite par où il doit commencer ; l'expérience fait voir à présent qu'une réunion d'hommes délibérant sur un grand désastre, ressemble à un chariot embourbé que l'on tire à hue et à dia. Les pensées de gouvernement sont toujours faibles et lentes. Le cerveau collectif pense mollement. L'ordre des travaux, qui veut que l'on pense d'abord aux choses de nécessité, dépend du choix de chacun. L'ouvrier laisse la charrue et travaille à l'usine, parce que l'usine paie mieux. Le propriétaire vend sa terre et bâtit une usine, parce que le travail d'usine lui assure plus de profits. Deux dupes, au fond, car à quoi serviraient profit et salaire si la nourriture manquait ? Seulement c'est ici qu'est située la difficulté principale, que je suis bien loin de savoir démêler toute. Dans l'immense circulation de l'argent et des produits, il y a un retard ou un détour des effets, qui font que l'ouvrier d'usine se félicite quelque temps de son choix, et le propriétaire, devenu patron d'industrie, encore plus longtemps. C'est ici qu'il faut regarder attentivement.

Je ne sais si le capitalisme agricole est possible ; j'ai vu, et je ne suis pas le seul, la grande propriété rongée par la petite, et cela dépend peut-être de cette immense étendue, et visible, et vulnérable, que prend nécessairement l'entreprise agricole, dès qu'elle repose sur une masse de salariés. Il faut tenir compte aussi de la nature du travail, et surtout, à ce que je crois, de ceci que la partie du salaire qui est en nature, comme nourriture, bois de chauffage, chanvre pour filer, est sous les yeux et devant les mains. Ces raisons, soit parce qu'elles agissent directement, soit parce qu'elles détournent de ce genre de production les capitaux avides, expliquent que le travail soit plus près ici qu'ailleurs de pouvoir racheter ses propres produits. Mais c'est cela même qui fait que les joueurs, toujours en quête des profits démesurés, ne portent point par là leurs réserves d'argent, ni leur trompeuse publicité, ni leurs salaires d'apparence.

Si donc les pouvoirs publics peuvent quelque chose, il est raisonnable qu'ils laissent l'industrie à ses risques, toujours assez payés d'espérance, et qu'ils pensent premièrement au blé, au beurre, au gigot, au chanvre, à la laine. Et, en supposant même qu'ils ne puissent pas beaucoup, car ces choses aussi circulent sur toute la terre, et le jeu 's'y met, il est toujours bon que les législateurs ne pensent pas d'abord à grossir la voix des crieurs d'industrie, si bien payés pour prouver que le meilleur moyen d'avoir pain, viande et légumes est de fabriquer des autos et des avions. Le pouvoir ne produit pas, ce n'est pas son affaire ; mais il s'entend assez bien à changer l'opinion et même à créer l'opinion. Or s'il entreprend, même par de petites raisons, d'afficher en gros caractères une opinion juste, les effets iront leur train, sans s'occuper des projets. La justice aura fait un grand pas silencieux. Léviathan ira tuer le cerf au lieu d'orner son arc.

XXVI

J'ai plus de blé dans mon champ 19 juillet 1930.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai plus de blé dans mon champ que je n'en puis couper, lier, rentrer, battre en temps utile. je me fais aider par un homme dont la récolte a été brûlée ou noyée. je le paie en blé, tel est l'ordre naturel. Si je le paie en or ou en papier, et s'il accepte, c'est qu'il est sûr de pouvoir, au moyen de ces signes, acheter du blé ou d'autres choses. La monnaie suppose le crédit et marche par le crédit. En considérant une société très simple et purement agricole, nous pouvons déjà concevoir une crise de crédit. Par l'effet d'une inondation, ou d'une guerre, qui aura détruit une grande quantité des produits, les hommes ne se croiront plus assurés de se procurer des aliments par leur monnaie. Dès qu'ils pourront, et tant qu'ils pourront, ils échangeront leurs provisions d'argent pour des provisions de blé. Le blé sera demandé et l'argent offert ; l'argent baissera. Ainsi un homme qui avait mille francs n'en aura plus que cinq cents, entendez que sa provision de monnaie s'échangera contre une quantité de blé moitié moindre. Sans rien consommer, il aura perdu la moitié de sa fortune. Il aura toujours les mêmes titres, papier gravé ou or frappé ; mais ses titres auront baissé. Il n'est pas nécessaire de supposer une Bourse des valeurs et une folie de spéculation pour comprendre ce genre de perte, où pourtant l'esprit vient buter comme un bourdon à la vitre.

J'ai supposé une sorte de famine ; telle est la cause la plus naturelle des crises de ce genre. Toutefois il est clair que la multiplication des signes peut avoir le même effet que la rareté des produits. L'or a eu longtemps et a peut-être encore le privilège de suffire tout juste aux échanges. Le jour où on fabriquera de l'or, vous verrez une étrange panique. Dès maintenant et depuis longtemps on fabrique des papiers, billets, actions, lettres de change, et l'on fait croire qu'ils représentent des valeurs réelles, c'est-à-dire du blé et choses de ce genre. Qui ne voit le danger ? Toutes les richesses réelles, blé, laine, fer, restant égales, si l'on fabrique encore des signes, tous les signes sont atteints, chacun d'eux perd un peu de sa valeur d'achat. Les choses vont passablement tant qu'on n'en sait rien ; les crises sont retardées par l'avare pauvre, qui cache les signes dans un trou. Elles sont accélérées par l'avare riche, qui jette sans cesse sur le marché les billets de travail, disant qu'on lui doit cent ou mille journées en échange de son papier, et brûlant le charbon et l'essence, en train express, en auto, en avion. Toute cette fumée donne à penser. Le travail refuse de payer en journées ces billets à vue ; les salaires montent, la vie est chère ; cela signifie que les papiers sont en baisse. Au fond, c'est qu'on soupçonne que si tous les billets de travail se montraient, il n'y aurait pas, et de bien loin, assez de travailleurs pour l'énorme travail demandé. Supposez qu'un homme soit assez riche pour mobiliser pendant deux jours tous les travailleurs du monde, en vue de faire bâtir partout des pyramides célébrant son nom ; il fera bien de ne pas essayer ce pouvoir.

Mais des diamants, des dentelles, des avions, des autos, des paquebots rapides, des ascenseurs, des châteaux, des parcs, c'est toujours pyramides pour celui qui gagne péniblement sa vie. Toute journée de travail employée à ces choses diminue un peu la quantité du blé, de la laine, du bois, et choses de ce genre, dont tous ont besoin. Et, parce que les ouvriers travaillent en grand nombre à des pyramides, dès que les riches sentiront que leur fortune de signes diminue dans leurs coffres sans qu'ils y touchent, il y aura chômage pour tous ceux qui travaillent aux pyramides.

J'écris ici des choses évidentes et que tout le monde sait. Mon ambition est de n'en écrire jamais d'autres. Toujours est-il que deux de ces trois causes étant inévitables par l'aveuglement des riches, je comprends qu'un État riche et fastueux va tout droit à la misère, et qu'il suffit peut-être de vingt ans pour qu'on découvre les effets de la richesse sans prudence. Messieurs. les millions sont comme les rois de théâtre ; c'est dans le plus beau moment que le figurant pense à ses haillons, et aux souliers percés qui sont sa voiture.

XXVII

Il y a deux ans à peine on allait
1er août 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Il y a deux ans à peine on allait encore en Amérique pour y apprendre le secret de ce mouvement accéléré de production et de dépense, qui donnait prospérité, concorde et puissance. Mais la roue tourne vite. Toutefois, de même qu'il faut bien user les chapeaux de l'an passé, on trouve encore des arriérés qui veulent nous faire honte d'un faible nombre d'appels téléphoniques par tête d'habitant. Dès qu'un homme qui travaille de ses mains a son auto, son phonographe, son téléphone et son sans-fil, il semble que tout doit marcher. Pourtant non, cela ne semble même pas, si ce n'est à ce genre d'avare alerte et prodigue, qui cherche un bon placement. La Chambre Introuvable de notre temps serait composée de ces gens-là.

Dans les beaux temps de la bicyclette, puis de l'automobile, on doublait son capital en un an si l'on prêtait son argent à un habile mécanicien. Le mécanicien était content aussi, et l'ouvrier d'usine aussi. Les gros salaires endorment les syndicats, et font des acheteurs qui ne marchandent pas. Ainsi s'esquissait dans l'esprit de l'avare alerte et fin dîneur un système économique étourdissant, fondé sur le désir et sur la consommation de l'inutile. On comprend bien que ce n'est pas l'agriculture qui donne ce genre de rentes et ce genre de salaires. D'où ces discours de l'avare prodigue, qui

remplacent maintenant ceux de l'avare prudent ; un peu tard ; mode qui retarde. Car la dégringolade des systèmes de prospérité accélérée va elle-même un peu vite, il me semble. Ce ciel abstrait des trusts, des machines et de la rationalisation se charge bientôt de nuées, comme un air tremblant et surchauffé ; la foudre tombe ; la foule s'abrite ; étrange nettoyage de ces rues vernies comme des dessus de meubles.

Ce n'est pas la première fois que nos Désirs Pensants se trompent ; ce n'est pas la dernière. Et cette confusion des idées, si bien payée, a de grandes conséquences. La guerre, notamment, y est liée ; car chacun comprend que le mirage de la victoire est capable de faire durer un peu la folle industrie ; et, dans le fond, dès que l'on espère échapper à la sévère loi des échanges, la conquête est le vrai moyen de s'enrichir. C'est pourquoi je puis prévoir, sans me tromper d'un cheveu, les opinions politiques et même religieuses de cet avare prodigue qui, partant du centre, a envahi la droite et corrompt présentement la gauche. Mais il faudrait juger par les causes. Et qui donc écrira de nouveau le *Télémaque*? Qui fera le tableau d'une Salente sans téléphones et d'abord sans avions ?

C'est difficile ; d'abord parce que l'on trouve une nuée d'adversaires dans tous les camps ; surtout parce que l'on trouve l'adversaire en soi-même ; les obscurités de doctrine ne manquent pas, et le carnet de chèques parle fort. Je pense qu'on pourrait commencer par se donner le spectacle d'une société évidemment impossible, où les fabrications de luxe occuperaient tous les travailleurs. Ainsi reparaitraient dans l'esprit l'ordre et l'urgence des besoins, c'est-à-dire le vrai portrait de l'homme. L'homme mange, fait ses ordures, dort, s'abrite ; cet humble ménage, s'il vit seul, occupe presque tout son temps. La société, qui est toujours une sorte de rationalisation, a permis de gagner beaucoup là-dessus. Sans injustice, ou bien par l'injustice même ? C'est ce qu'il faudrait examiner d'abord. Et secondement faire très sérieusement le compte des machines, et des journées de travail qu'elles détournent. Combien de coups de pioche ou de marteau pour une station de Télégraphie sans fil ? Combien de tartines de pain pour une conversation au téléphone ? Combien d'hommes attelés à cette brillante automobile ? Mais le plus difficile est sans doute de bien comprendre comment l'industrie la moins utile est, par sa nature même, celle qui promet les plus gros profits, sans doute parce qu'il n'y a que le besoin strict qui ait sa mesure. D'où l'on comprendrait que la chasse usuraire conduit à un régime économique d'abord brillant, et bientôt croulant, et à la guerre par la déception. Je résumerais toutes ces choses en disant que l'édifice économique doit ressembler à l'homme tout nu, et offrir comme lui une large base de nature et un étroit clocher de fantaisie.

XXVIII

Quand vous avez remonté le poids

9 août 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Quand vous avez remonté le poids de votre horloge, il travaille pour vous, c'est-à-dire qu'il fait tourner les aiguilles et entretient le mouvement du balancier. Ce même poids, que vous avez élevé par un mouvement de manivelle, vous pourrez le laisser retomber tout d'un coup ; ce sera comme un marteau ; vous pourriez aussi lui donner à mouvoir un petit ventilateur ; mais, de quelque façon que vous le fassiez travailler, il ne rendra jamais plus que le travail que vous lui avez fourni. Tous devraient savoir cela, et ce serait le principal de la physique, si on se gardait d'une vaine admiration pour tout ce qui a l'apparence du miracle. Nous n'en sommes pas là encore ; et j'ai connu un homme assez instruit qui croyait pouvoir, en élevant une grande quantité d'eau par une petite pompe, et au prix d'un travail long mais facile, gagner ensuite sur le travail en précipitant toute cette eau en quelques secondes. Ce sont des erreurs d'imagination ; le lent travail est oublié ; on admire la puissance soudaine que déchaîne un simple mouvement du doigt.

Le même raisonnement convient pour un ressort que l'on tend. Au mieux le ressort rendra exactement tout le travail qu'on y a mis ; et même il ne rendra jamais tout. Toutefois la grande affaire est de savoir qu'il ne rendra pas plus. C'est très simple pour un ressort et pour un poids ; mais dès que les rouages nous sont cachés, l'imagination fait la folle. Un morceau de zinc mis dans une pile travaille pour nous,

agitant notre sonnette ou portant à cent kilomètres les vibrations de notre voix, il travaille jusqu'au moment où il est ramené à l'état d'oxyde, de sulfure, ou comme on voudra dire ; état dans lequel il n'est plus bon à rien pour notre pile. Or c'est dans un tel état que nous trouvons le zinc dans la terre ; et nous devons d'abord l'élever au niveau de l'état métallique, si nous voulons qu'il travaille pour nous. C'est toujours comme si nous remontions notre horloge ; et le zinc de la pile nous rendra au plus le travail que nous y avons enfermé. L'important est de comprendre qu'il n'y a point de magie là-dedans, et que le miracle de la multiplication du travail est un rêve, comme le miracle de la multiplication des pains.

Un explosif nous étonne un peu plus, parce qu'il rend en un moment une longue suite de travaux. Il faut considérer qu'on ne trouve point d'explosifs dans la terre, mais qu'on y trouve seulement des choses terreuses et inertes, lesquelles devront être triées, pulvérisées, cuites et recuites, de la même manière que l'on tend un ressort. C'est l'homme qui travaille dans l'explosion.

Je n'oublie point qu'on trouve du charbon dans la terre, ou bien du pétrole, et que ces corps sont des sortes d'explosifs tout préparés. On peut dire que ce sont des ressorts que nous trouvons déjà tendus. Toujours est-il qu'on ne les trouve point sans travail, et qu'il faut fabriquer la machine par laquelle ils travailleront. Un canon est une machine à feu, qui représente des journées de travail, et qui s'use vite. Même dans le cas le plus favorable, où c'est la cascade qui travaille pour nous, il faut encore barrer, filtrer, construire la turbine ; toujours le marteau est en mouvement, et le muscle humain. Les merveilles de la civilisation sont portées à bras. L'avion est porté à bras.

Il n'y a point de limite aux inventions, mais il y a une limite à cette consommation de travail humain qu'elles supposent. Ou, pour parler autrement, parmi les choses possibles et admirables, il y en a qui sont trop coûteuses. On feint de croire que le transport par avion sera rémunérateur quand tout le monde usera de l'avion. Mais l'expérience est déjà faite, et assez instructive, pour des machines moins dispendieuses. Tout le monde prend le train et l'autobus, et ces transports travaillent à perte, ce qui devrait nous rappeler que ces beaux ressorts sont finalement remontés à la main, et que la dépense musculaire exigée croît avec la puissance produite, et peut-être même plus vite. Admirables chevaux, de vapeur, d'essence et d'ampères : mais c'est la bride qui nous ruine.

XXIX

Il y a, me dit Castor, un problème

16 août 1930.

[Retour à la table des matières](#)

« Il y a, me dit Castor, un -problème qui a ravagé les cervelles. On demande de calculer ce qu'aurait produit un franc placé à cinq pour cent depuis Jésus-Christ. Placé où ? Dans quelle banque ? Les villes et les empires ont péri, mais la métaphysique financière se représente des guichets éternels, abrités des Goths et des Vandales. Des régions sont dévastées, l'agriculture produit à peine le pain nécessaire aux hommes, les métiers sont brisés ou brûlés ; néanmoins, par bonheur, dans les tiroirs de la banque magique, les pièces d'or n'ont pas cessé de faire des petits ! »

« Il n'est pas, lui répondis-je, de fiction plus agréable. Je prête sans risques, pourvu que ce soit à un taux raisonnable ; les intérêts grossissent le capital ; je m'enrichis sans y penser ».

« Cependant, dit Castor, le plus sûr des banquiers fait une banqueroute des quatre cinquièmes ; de petits rentiers meurent de faim ; et la plus célèbre des sociétés de secours mutuels, la plus officielle, je dirai presque la plus vertueuse, paie à un sociétaire fidèle, après quarante ans, une pension de trente-sept francs par an ; c'est un détail que je connais d'hier, et que je n'aurais point cru si je n'en avais les preuves ;

toutefois le bon élève, celui qui a été formé selon la vertu, considère avec tristesse ces accidents, qu'il juge rares -et monstrueux, et n'en croit pas moins que le fameux franc, placé depuis Jésus-Christ, aurait produit d'immenses richesses ».

« C'est ainsi, lui dis-je, qu'après un tremblement de terre, les hommes refont leur maison sur les lieux mêmes. Cette confiance est bel le ».

« Elle est belle, dit Castor. Mais la sottise n'est point belle. Et quoi de plus sot qu'une théorie des signes et de la multiplication des signes quand ce mauvais temps foule les champs de blé et pourrit les javelles ? On devrait enseigner que le métier de prêteur est le plus difficile de tous, celui qui exige le plus d'actives démarches, la plus constante attention aux hommes et aux affaires, enfin un continuel travail ».

« Les jambes de cerf, lui dis-je, les jambes de cerf de Gobseck ».

« Oui, reprit Castor, et la casserole qui chauffe sur deux tisons fumants. Mais il y a encore du romanesque dans ce portrait. L'argent n'est pas mieux connu que le miracle de saint janvier. On se hausse pour voir, on raconte ce qu'on n'a pas vu, et les millions vont par centaines. Chacun peut pêcher dans ce fleuve-là ».

« On ne se lasse pas, dis-je, de laver le sable, dès -que l'on a entendu dire qu'on y peut trouver de l'or ».

« Et l'on ne se lasse point, dit Castor, de placer son argent, comme si ce fameux intérêt, si aisément calculable, n'était pas, par la nature des choses, ce qu'il y a au monde de plus incertain. Vous ne voyez pas réussir une affaire sur cent. Et d'où vient l'intérêt, pourtant, si ce n'est d'une heureuse affaire ? Et qui donc indiquera les heureuses affaires à tous ces commis qui tiennent bureau mécanique d'épargne, calculent les versements et les rentes, sont payés au mois, et ne savent au monde que l'arithmétique ? C'est un bon métier, à ce que j'ai su, de prêter pour huit ou quinze jours aux commerçants, aux jours d'échéance ; encore faut-il que les commerçants fabriquent et vendent ; et C'est ce que le prêteur doit savoir ».

« Les caisses d'épargne, repris-je, n'en pensent pas si long ; elles achètent des rentes d'État ».

« Et l'État, dit Castor, fait croire et croit peut-être qu'il est un habile banquier, capable de faire fructifier les avances qu'on lui fait, alors qu'il ne fait que reprendre à ses prêteurs, sous forme d'impôts, de quoi leur payer l'intérêt de leur argent. Tous les États, à ce que je crois, ont péri et périront par la finance, qui est un jeu de signes. Et enfin n'admirez-vous pas ce vain calcul des retraites des fonctionnaires, ces retenues sur leurs traitements, cette caisse fictive qui distribue le produit de cet argent placé. Placé où ? En quelle industrie ? En quel commerce ? En réalité, c'est l'impôt qui paie tout ; et l'impôt dépend lui-même du travail, de la pluie, du soleil. La banqueroute est le remède aux folles promesses. Mais qui ne rirait de ces très sérieux calculateurs ? Mon cher, l'économique en est encore à l'âge des magiciens et du grimoire que l'on lisait solennellement, pendant que les choses allaient comme elles pouvaient ».

XXX

La fonction de dépenser sans gagner

25 octobre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

La fonction de dépenser sans gagner est pis qu'immorale ; elle est absurde. L'argent y perd toute signification. Le conquérant n'a qu'à prendre ; il prend selon ses besoins ; il jette follement ce qu'il a dans les mains, pour prendre autre chose, comme firent nos soldats à Moscou. Telle est la suprême injure au travail, si souvent recommencée, non encore punie ; car c'est le militaire qui juge le militaire, et les militaires sont les mêmes partout ; leur affaire n'est pas de produire ; ils ne savent que prendre. Et par une loi intérieure à leur être, ils administrent mal. Bien administrer c'est apercevoir, comme compensation de ce que l'on va jeter, un travail de plus à faire. Celui qui puise l'eau sait le prix de l'eau. Celui qui vit de sa chasse gratte jusqu'à l'es. L'enfant gâte ce qu'il touche, et demande autre chose ; il ne sait que demander ; il n'a pas l'idée du travail. Ce n'est pas le désir qui est juge ; ce n'est pas même le besoin, car les besoins s'étendent. Duhamel a peint fortement ces amas d'autos rouillées que l'on trouve en Amérique ici et là ; pour un rouage usé, tout ce fruit du travail est laissé à la pluie. On ne répare point ; on achète du neuf. Qui n'a connu le besoin d'acheter ? Voilà une étrange faim. Dans une ferme au contraire tout est vieux et reprisé ; on y voit des culottes héroïques. C'est que le lien y est serré entre le travail et la dépense. Tout y est compté en journées. journées, quel beau mot !

Il faut comprendre que, par la magie politique, la lutte de l'homme contre la nature est remplacée depuis longtemps par la lutte de l'homme qui travaille contre l'homme qui dépense. J'ai mis en avant le militaire, qui est prodigue par état. Mais il n'échappe pas que tout ce qui est politique est militaire, par ceci qu'il prend ce qu'il lui faut, bien loin de produire ce qu'il consomme. L'administration est une personne étonnante, semblable aux enfants ou aux femmes de luxe. « Il faut ce qu'il faut. On demandera ». Tel est le travail par lequel l'administration s'enrichit. Et n'admirez-vous pas ces princes de l'outillage, qui ne demandent jamais si c'est cher, mais seulement si c'est commode ou agréable. Heureux ingénieur d'État, qui change le vieux matériel simplement parce qu'on peut faire mieux. Vous savez bien que ce n'est pas lui qui paie. Certes le prodigue a une part dans le progrès, une grande part. C'est par lui que l'outillage se renouvelle. C'est par lui que l'avare est piqué et mordu, jusqu'à refaire à neuf sa chambre des machines. La mort dans l'âme ! Et c'est ainsi que les peuples neufs et militairement administrés civilisent les peuples vieux, trop attachés à la bêche et à la brouette. Mais le dernier mot n'est pas dit.

Il n'est pas dit ; parce qu'il y a une limite aux improvisations administratives ; parce qu'il n'est pas évident que tout ce qui est prompt, propre et commode soit par cela seul dans nos moyens. Grandet aimerait à faire l'histoire d'un morceau de sucre ; l'arrachage des betteraves est un terrible métier ; le travail de raffinerie, entre chaleur et froid, est parmi les plus durs. On passe aisément de là aux puits de pétrole et aux mines de houille. La nécessité nous tient serrés ; telle est notre condition. Tant qu'on ne changera pas l'estomac, les mains, les pieds, nous irons aux betteraves, trempés et gelés jusqu'aux genoux. Je dis nous ; cela m'est facile. Mais que chacun sente au moins la nécessité ; que chacun tire sur la corde ; que les traits soient tendus, même à la descente, comme on enseigne dans l'artillerie ; tel est l'ordre de marche, pour les fils de la terre. Et, au contraire, quand tout va trop bien pour beaucoup, comme je comprends que tout soit sur le point d'aller très mal

XXXI

On vous télégraphie l'image

15 novembre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

« On vous télégraphie l'image de ce qui s'est passé à mille lieues d'ici ; bientôt on vous la fera voir, directement, ou presque, et dans le moment même. N'est-ce pas bien beau ? » « Non, ce n'est pas beau ; ce n'est qu'une variation de télégraphie ; c'est une chose qui coûte fort cher, et dont je n'ai nullement besoin. » Mais l'inventeur réplique : « Je vous en donnerai le besoin, et voici comment. Un journal a besoin d'avoir les nouvelles une demi-journée avant un autre ; et vous, vous achèterez le journal le mieux informé. » « Pardon, répond l'infortuné consommateur, un mois après, tous les journaux seront également bien informés. Il y aura une agence des images comme il y a l'agence Havas. Ainsi aucun journal ne fera fortune par votre invention. » « Soit, dit l'inventeur irrité ; du moins le journal qui prétendra se passer de moi sera ruiné. » « Et bien plus sûrement, dit le consommateur, sera ruiné le journal libre, le journal d'idées, dont j'ai besoin. »

Ce n'est pas si simple. je n'ai pas grand besoin de nouvelles vraies ; je n'ai pas besoin de les savoir à la minute. Seulement les fausses nouvelles sont dangereuses ; les rumeurs sont dangereuses. Par cet envolement des nouvelles et par cette enragée concurrence, il devient impossible de fabriquer des nouvelles. Si nous vivions en

paysans, et chacun chez nous, nous aurions peut-être un journal d'idées, qui serait quelque chose comme un sage almanach ; mais il serait payé par le gouvernement et nous n'en saurions rien. Quels récits effrayants ! Quelles rumeurs ! Quelles peurs ! Quelles fureurs !

Les peuples sauvages ont tous d'absurdes croyances. Il faudrait savoir si elles ne tiennent pas à l'absence de quelques connaissances précises, et en elles-mêmes inutiles. Un arbre peut être pris pour un fantôme. Connaître l'arbre pour un arbre est alors une précieuse connaissance. C'est ainsi que notre air et notre éther sont parcourus de nouvelles bien petites, qui annulent peut-être de terribles songes. Nos chefs d'États, nous savons jour par jour où ils sont et ce qu'ils font. Que nous importe ? Mais attention. Cela rend difficile l'invention de telle entrevue mystérieuse. Qui peut savoir ce que le bon sens doit à cette sotte curiosité qui ne choisit point ?

Il faut donc tout prendre dans le progrès, et s'intéresser à cette planète au-delà de Neptune. Certes personne n'y penserait s'il n'y avait des gens payés pour y penser. Et l'on peut se passer de connaître la distance et le temps de révolution. Mais il se peut bien aussi que ce soit l'inutile qui éclaire l'utile. Les animaux savent ce qui leur est utile ; et c'est peut-être ne rien savoir. La machine instruit. A la construire, à la nettoyer, à l'huiler, à la conduire, on s'exerce à comprendre de grands effets par des causes toutes simples. Ainsi le capitalisme, comme on l'appelle, ne peut faire qu'il n'éclaire ceux qu'il voudrait duper. Crédules et incrédules à la fois, voilà comme il les faudrait ; et l'école professionnelle est instituée pour tenir debout ce -modèle impossible d'homme, qui comprendrait jusque-là et non plus loin. C'était possible au temps des mystérieux métiers, où le tour de main était tout ; ce n'est plus possible au temps des machines, qui sont des objets sans malice aucune et sans aucun mystère. C'est ainsi que s'est développé ce matérialisme ouvrier, qui est peut-être, chose imprévue, la seule force morale agissant maintenant dans le monde. Le fait est qu'un ajustage bien clair et dent pour dent est une sorte d'image de la justice. Et, surtout, la pratique des machines dispose à changer tout de suite ce qui ne va pas comme on voudrait. Bref, et par ces chemins détournés, nous approchons de ce point de rebroussement où le travailleur, instruit par la machine, s'aperçoit qu'il est dupe de la machine et juge enfin l'aveugle progrès d'après un simple calcul de dépense et de profit. Combien de maisons saines en moins pour un avion de plus, voilà la question.

XXXII

L'épargne reçoit de rudes coups

13 décembre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

L'épargne reçoit de rudes coups. Ceux qui ont placé leur argent le perdent. je suppose que cela n'est pas accidentel, et au contraire résulte d'une certaine manière d'épargner et de placer, qu'il faudrait appeler paresseuse. Un homme qui, depuis trente ans, aurait acheté des maisons et des champs n'aurait rien perdu. Mais aussi que de soins ! Connaître son bien, le visiter souvent, entretenir, réparer, surveiller soi-même les travaux, obtenir des rabais, accorder des délais, plaider selon les cas, ou transiger ; apprécier les choses et les hommes, saisir le moment et l'occasion, tout cela est travail, et travail payé. Métier de gagne-petit ; métier d'avare.

Cela m'ennuie ; il ne me reste plus de temps pour dépenser. J'aimerais mieux des rentes qui tombent à jour fixe. je prends un gérant, ou un intendant. Les choses que je possède n'occupent plus mes yeux ; elles sont représentées par un livre de comptes ; et c'est alors que les choses commencent à aller mal. Le gérant gagne sur vous de mille manières. Il vend mal et vous en donnera mille raisons ; la vraie raison est qu'il se trouve associé avec l'acheteur, et reçoit une prime pour tous les mauvais marchés qu'il fait. Il paie les travaux très chers, mais c'est qu'il est associé avec l'entrepreneur contre vous. Il répare, il vous fait du neuf, c'est qu'il est, pour une part, marchand de ces choses qu'il achète pour vous. Choses inutiles ? Non pas. Il vous prouve qu'elles

sont utiles. Et vous le croyez ; car c'est pour le croire que vous le payez ; il est chargé de penser pour vous. Tout cela, vous vous le niez à vous-même, parce que c'est par horreur des soucis que vous avez choisi cette manière d'être riche. Or, cette tranquillité est ce qui coûte le plus cher au monde. Vous serez ruiné ; vous l'êtes ; votre bien s'effrite. Ou bien il faut revenir à la méthode de l'avare, qui voit tout par lui-même et discute lui-même ses marchés.

Un gérant n'est encore rien. Que dire d'un peuple de gérants formant une administration bien payée et mal surveillée ? Qu'il s'agisse d'un grand magasin ou d'une Compagnie de chemin de fer, vous verrez s'établir une situation paradoxale, d'après laquelle les chefs de comptoir, acheteurs, ingénieurs peuvent trouver leur intérêt à travailler à perte. L'acheteur en gros, par exemple, vous fait un stock de toile à draps pour un million ; ce n'est pas vendable, mais il a touché une grosse commission,; ou bien il est associé avec le vendeur. Qui l'en empêche ? Et nos brillantes Compagnies de chemin de fer ne se lassent pas d'inventer, de remplacer, de démolir, de bâtir, de faire passer les lignes du premier étage au sous-sol, de gagner un quart d'heure sur un parcours, de peindre en bleu ce qui était jaune, et en jaune ce qui était bleu. Voilà d'intrépides gérants. Cependant, vous, actionnaire, vous jouissez du spectacle de cette activité généreuse et vous détachez vos coupons. Or je ne vois point par quelle raison vous ne seriez point ruiné par cette troupe d'intendants. Et si la Compagnie en question, qui est à vous pour une part, n'est point soutenue par l'État, vous saurez promptement ce que c'est qu'une entreprise prospère. Vous verrez cette prospérité affichée sur les murs ; vous la lirez en lettres de feu ; tout cela sans penser que nos gérants s'enrichissent de cette publicité ruineuse. Or, ici, vous n'avez pas le choix ; il vous faut administrer par intendant et votre bien s'effrite.

Je vous entends. Vous choisirez désormais des valeurs d'État, ou des valeurs garanties par l'État. Mais ici les biens, les travaux, les gérants, tout est dans un nuage impénétrable. Tout est mêlé dans cette immense entreprise qui travaille pour vous ; j'y vois bateaux et chemins de fer, routes et ponts, canons et mitrailleuses ; les gérants ont fait des petits ; ils se paient eux-mêmes et se multiplient par leur propre décret. Cependant vos rentes sont payées très exactement au guichet ; tout le monde est heureux. Néanmoins il faut croire que la sévère loi selon laquelle le propriétaire oisif est ruiné par son intendant, agit toujours sous la majestueuse apparence ; car un beau jour votre gérant aux mille visages vous annonce que vous avez perdu les quatre cinquièmes de votre bien et que lui, gérant, sera désormais payé cinq fois plus, comme il est juste.

XXXIII

J'ai souvent souhaité que l'on entendît
10 janvier 1931.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai souvent souhaité que l'on entendît, dans nos assemblées politiques, la voix du simple bon sens ; je veux dire par là quelque discours d'un Paysan du Danube. Oui, un mépris du succès et des belles phrases, une vue directe des problèmes, enfin une solution ouvrière, en prenant ce mot dans tout son sens. Le fait est que celui qui essaie de parler paysan est toujours quelque rentier qui n'a jamais tenu la bêche ni la charrue. Et ceux qui représentent l'ouvrier sont tous des doctrinaires aux mains blanches. Quand, me disais-je, verrons-nous à l'œuvre des idées courtes peut-être, mais réelles, des idées sortant toutes neuves du travail et de l'outil ?

Les idées d'un homme, ses manières de dire et de résoudre, ses respects, ses attentions, son genre de prudence et d'audace, tout cela dépend toujours du métier qu'il fait. Non pas du métier qu'il a fait. Je ne crois pas beaucoup aux traces que le métier laisserait dans le corps ; je crois bien plus aux attitudes actuelles, aux mouvements actuels, au costume actuel. Un député, même s'il sort des champs ou de l'usine, aura bientôt des opinions de député, car c'est un métier d'être député. Au travail de persuader, on prend bien vite une idée étrange des difficultés, des moyens et des solutions. C'est exactement devenir bourgeois, et ce mot est plein de sens. Quiconque vit de persuader est bourgeois ; un prêtre, un professeur, un marchand sont des bourgeois. Et au contraire le prolétaire est celui qui, en son travail ordinaire, bute

seulement contre la chose ; tels sont le laboureur, le terrassier, l'ajusteur ; on ne persuade pas l'écrou, ni le caillou ni le trèfle. Ici, contre l'obstacle même, naissent des idées courtes, mais efficaces. Chacun les remarque et souvent les admire dans les conversations de hasard. Il n'est pas rare que de telles idées, que je veux appeler ouvrières, règlent le budget d'une petite commune.

J'avais fait le tour de l'église neuve, non sans penser à l'autre église, si bien assise sur la terre, et que les obus ont mise en poudre. J'admirais les belles tuiles brunes dont on avait couvert le toit, et j'étais choqué de ne point retrouver cette riche couleur sur le clocher tout en pierre, telle une pyramide. Et comme je communiquais à un paysan cette idée de peintre, il me répondit : « C'est nous qui l'avons voulu ; non, point de tuiles là-haut ; nous savons ce que cela coûte ; une tuile qui tombe en casse quatre. » Voilà un exemple d'idée ouvrière, et je crois que toute la politique serait meilleure par de telles idées. Seulement le métier de député change tout l'homme, et fort promptement. Adieu ouvrier, adieu paysan ! Le meneur d'hommes, quel qu'il soit, apprend bien vite un autre art qui ne concerne plus les tuiles, mais les hommes. Il se plaît à cette autre physique, miraculeuse. Et il est vrai que les difficultés passagères tiennent aux hommes, et que l'éloquence y sert plus que les mains ; toutefois, au fond, les véritables difficultés viennent des choses, que nous avons toujours à vaincre par industrie, et l'existence politique oublie ces choses-là. Tout se dépense à persuader.

Autant que je puis savoir, les Soviëts ne sont pas gouvernés selon des idées ouvrières, mais bien plutôt selon des idées administratives. Parler, délibérer, persuader, tel est le travail politique en ce régime-là comme dans les autres.

Or, le mal n'est pas de délibérer, de venir au vote, de rédiger des circulaires, procédés aussi anciens que l'homme, et dont on ne peut se passer tout à fait. Le mal, à ce que je crois, c'est qu'à ce métier on prend d'autres idées qui sont des idées de préfet, de ministre, de roi. Idées bien anciennes ; finesses connues ; je pense que les ministres des Pharaons les savaient déjà. Un renard de politique me disait « Écrire ce qu'on veut proposer et faire accepter garder l'écrit dans sa poche ; disputer d'autre chose et de tout jusqu'à ce que l'assemblée soit à peu près morte de fatigue. Alors lire le papier ; c'est le moment. » Or, il arrive que ce papier soit bon et juste ; mais ce n'est point la question. Ce que j'ai remarqué, c'est que ceux qui parviennent à cet art de conduire les assemblées perdent bientôt tout ou presque tout de ce qui leur permettait de rédiger une résolution raisonnable et juste. Le bon sens est partout, excepté au sommet. Esope l'esclave est très sage et son maître est fou. Par bonheur cela n'est ni sans exceptions ni sans remèdes. Il faut premièrement comprendre par quelles causes tout gouvernement est médiocre ; car, faute de comprendre, on désespère ; d'où d'énormes et ruineuses sottises dont la guerre est le plus admirable exemple.

XXXIV

J'ai vu naître, dit Castor

31 janvier 1931.

[Retour à la table des matières](#)

« J'ai vu naître, dit Castor, beaucoup d'inventions industrielles, petites et grandes. Qu'il s'agisse de cycles ou de faux ivoire, c'est toujours la même chose. On vend d'abord comme on veut, on demande des ouvriers et des ingénieurs. On gagne, et le résultat est qu'il y a bientôt dix usines quand il en faudrait une, et dix ouvriers pour un, et dix ingénieurs pour un. Le bon sens n'est pas écouté ; il ne peut l'être ; car chacun espère bien que c'est le concurrent qui sera ruiné. C'est le temps de la publicité ruineuse ; cette autre industrie se gonfle ; et c'est déjà spéculation, puisqu'il suffit de persuader pour gagner. Le jeu sur les valeurs, remarquez-le, n'est que l'art de la publicité en quelque sorte sublimé. On sait bien, du haut en bas de l'édifice, que tout ne sera pas vendu ; seulement chacun compte vendre. Quels que soient les besoins, l'industrie les dépassera toujours ; et le chômage est au bout. Heureux agriculteurs !

Mais, lui dis-je, par le même raisonnement on fera aussi trop de blé, trop de vin, trop de bœuf ; il faut bien qu'ici encore l'élan dépasse le but. Trop de fruits, trop de légumes, trop de conserves, cela peut se voir. Non pas trop pour les besoins, trop pour que l'agriculture enrichisse son homme. Ainsi il y aura des chômeurs de la charrue et de la bêche.

- Je vois, dit Castor, une différence, c'est que l'ouvrier d'industrie qui ne trouve pas à vendre ses cycles ou ses briquets meurt de faim. L'éleveur et le laboureur ne meurent pas de faim. Ici on n'attend pas la nourriture d'un échange ; on l'a tout de

suite. Avec trois champs, un pré, un jardin, une vache, des poules et des lapins, le père de famille n'est pas assuré de s'enrichir ; mais la soupe fumera deux fois par jour sur la table. En nos climats il faut guerre ou pillage, ou des impôts insensés, pour que le laboureur soit privé de la partie du salaire qu'on ne peut attendre.

- Oui, la faim, lui dis-je, n'attend pas ; au lieu qu'on peut faire durer un vêtement, une bêche, une toiture.

- Et par cette raison même, dit Castor, celui qui produit un excédent de nourriture trouvera toujours à l'échanger. Au lieu qu'un marchand de livres ou de phonographes peut cesser de vendre par un simple effet d'imagination ; il suffit que les gens se croient pauvres.

- Ainsi, lui dis-je, il faut que ce mouvement tant de fois décrit, de la charrue à l'usine, trouve maintenant sa contre-partie. Cela aussi dépend de l'opinion. Si les ouvriers d'usine s'étaient réservé une maison et un champ, comme font les maçons, ils pourraient traverser, pauvrement, mais non misérablement, les heures difficiles. Et n'ai-je pas lu qu'il y a en France des régions incultes, des champs en friche, des fermes abandonnées ? L'État, au lieu de payer les chômeurs, ce qui est une opération absurde, ne pourrait-il acheter ces terres abandonnées et y occuper les chômeurs utilement pour eux et même pour lui ? On parle de ces choses ; il faudrait les faire.

- Comment, dit Castor, comment déciderait-on promptement, lorsque les juges haut placés sont surpris et dépassés toujours en leurs prévisions, tout autant que les plus naïfs acheteurs de titres, tout autant que les escompteurs les plus rusés ? Et pourquoi un ministre gouvernerait-il mieux la France qu'il ne gouverne sa propre bourse ? Mais, sur le sujet du retour à la terre, j'ai encore une autre idée, c'est qu'il est plus facile de faire un ouvrier d'un paysan, qu'au contraire de remettre à la bêche un praticien de la lime. Il n'y a qu'une paysanne qui sache tirer profit des poules et des lapins. Je n'ai jamais vu qu'un amateur réussisse dans les champignons ou les escargots ; les plantes et même la terre sont aussi des bêtes capricieuses ; il faut revenir à la coutume et apprendre la patience et l'avarice. On aime mieux attendre et battre le pavé. Heureux les peuples qui ont une large assise de paysannerie ! C'est une bien vieille chose que je dis là ; mais c'est une bien vieille coutume aussi que de manger. »

XXXV

On dit qu'en certains pays on se sert du blé

7 février 1931.

[Retour à la table des matières](#)

On dit qu'en certains pays on se sert du blé comme combustible, alors qu'en d'autres pays on manque de pain. L'intelligence vient buter là. Il faut donc que celui qui a du blé à vendre soit bien mal informé. Mais est-ce vraisemblable, quand on voit que des nuées d'intermédiaires ne cessent de proposer partout ce qui est à vendre, et de rechercher partout ce que l'on est sûr de vendre ? Sans compter que les nouvelles font le tour de la terre en moins d'une minute. Et dire que l'argent manque pour payer, c'est, il me semble, ne voir que les signes. Nul n'échangera du blé contre de l'argent, s'il n'est pas assuré d'avoir, par cet argent, quelque produit dont il a besoin. Au fond, on n'échange que produit contre produit. Ce n'est pas encore assez dire ; on n'échange que travail contre travail, et c'est la journée moyenne de travail qui est l'unité de valeur. J'échange un sac de blé contre un phonographe, cela veut dire que, pendant que j'ai produit un sac de blé (et les heures de travail peuvent être comptées assez exactement) l'autre a fabriqué et réglé un phonographe ; ici encore on peut savoir combien d'heures de travail sont enfermées dans la petite boîte qui chante, en comptant tout, depuis le travail du mineur jusqu'à celui du planteur de caoutchouc. Au reste, il n'est pas nécessaire de tout compter. L'enchère publique, qui ne cesse pas, et dont toutes les voix sont portées aussitôt en tous lieux, assure l'exact échange d'une heure de travail contre une heure de travail. Chacun comprend que, si par une meilleure organisation, le phonographe vient à coûter une heure de travail de moins, cela

signifiera qu'il faut donner moins de blé, moins d'œufs, ou moins de drap, pour le payer.

Ce n'est pas sans intention que j'ai rassemblé, sur un marché réduit à deux personnes, le marchand de phonographes et le marchand de blé. Car il se peut que le marchand de blé ait déjà le meilleur phonographe, ou bien qu'il n'aime pas la musique ; au lieu qu'il faut manger tous les jours. Il y a bien une sorte de faim de musique, qui est un besoin naturel ; aussi les hommes ont toujours chanté ; mais on peut vivre sans phonographe. Il y a mille manières de persuader, de conseiller ; mille manières, et le haut-parleur lui-même, qui est un phonographe, d'entretenir ce besoin de phonographe qui n'est pas naturel. Toutefois si la mode change, dans le moment même où la fabrication des phonographes occupe des milliers d'ouvriers, voilà des journées de travail qui ne seront pas payées. Et moi, détenteur de blé, je n'échangerai pas mon blé contre cette multitude de phonographes ; je le brûlerai plutôt ; petit profit, mais préférable à un profit nul.

Rétablissez maintenant la circulation des produits et de l'or, supposez transports, information, crédit, et les fabricants de phonographes travaillant à pleines journées. L'hypothèse que le phonographe ne trouve plus d'acheteurs se traduira par ceci que les fabricants de phonographes n'auront plus d'argent pour acheter du blé. La même chose se produira s'il y a seulement trop de phonographes. Et remplacez ce phonographe symbolique par des avions, par des autos, par des téléphones, par des appareils de vision à toute distance, par des salles de cinéma, par des dancings, par la masse des produits dont on peut se passer. Qui dira si on en fabrique trop ? Qui le dira, sinon ce blé brûlé pour cuire la soupe et faire la lessive ?

D'après cela, il me semble qu'un état socialiste, c'est-à-dire qui réglerait la fabrication d'après les besoins, devrait assurer son existence d'abord, en se réglant sur les besoins naturels, attendant toujours d'avoir produit le nécessaire avant de penser au superflu, et prenant garde que vanité et frivolité ne viennent troubler l'économie naturelle. Cela ferait une Salente assez sauvage, mais bien nourrie, riche de nécessaire, pauvre de superflu, régulatrice des justes prix. Seulement si l'État socialiste ne rêve qu'avions, cinéma et publicité, selon la frivolité capitaliste, alors, à quoi bon changer ?

XXXVI

Si nous entrons maintenant
dans les années
21 février 1931.

[Retour à la table des matières](#)

« Si nous entrons maintenant dans les années de pénitence, comme on le dit, nous devons nous nettoyer d'abord de cette publicité, qui est vanité. Toutes ces vitrines lumineuses brûlent à nos frais. Cette dépense de cuivre et de charbon ne nous donne pas un produit de plus, ni une lumière utile de plus. Que de journées de travail seraient récupérées si les utiles marchands prenaient le parti de chasser l'indiscret agent de publicité, marchant de clinquant et de poudre aux yeux. »

Je parlais à Castor, et sous les feux même d'une publicité évidemment ivre de soi. Mais Castor m'apaisa de la main. « Soyez prudent, dit-il. La publicité a des oreilles partout. Elle se vante de faire l'opinion. Certes elle ne fera pas que telle confiture, que je ne veux pas nommer, soit mangeable, ou que telle moutarde soit meilleure que les autres ; elle fera croire, si elle veut, que je n'ai plus un sou en caisse, et, si elle le fait croire, ce sera vrai ».

« Je vois bien, lui dis-je, que vous ne parlez pas tout à fait sérieusement. Quand un maître chanteur fait courir une petite feuille où il annonce que vous avez du plomb dans l'aile, vous n'achetez pas le chanteur ; vous le laissez mourir ».

« Vrai, dit Castor ; et tel est le fruit de patience et de prudence. Mais j'ai vu naître et je vois grandir une puissance d'opinion bien plus rusée et bien mieux armée. Essayez de fonder une ligue contre la publicité, vous serez accusé de diminuer le travail des mineurs, des métallurgistes, des électriciens, et dans un moment où le chômage est à craindre. Comment vous défendrez-vous ? »

« Je ne sais, lui répondis-je. Outre les ouvriers intéressés, j'aurais contre moi un peuple d'intermédiaires, ceux qui vivent d'offrir la publicité, et ceux qui vivent de l'accepter ; car l'employé supérieur qui choisit pour sa maison l'affiche rouge ou l'affiche verte reçoit une commission aussi. On est payé pour persuader, et payé aussi pour se laisser persuader. Ce monde des parasites fait une rumeur de belle apparence. Et cette ligue que je supposais pourrait bien être supprimée par loi ou décret, comme contraire au bien de l'État ».

« Plus vrai que vous ne pensez, dit Castor. Il n'est pas prudent de parler contre les armements ; cela inquiète un important commerce ; mais enfin les métallurgistes peuvent faire autre chose que des armes ; au lieu que l'agent de publicité ne sait faire que des affiches ; aussi se défendrait-il en désespéré ; Nous n'en sommes pas là ; et le peuple des gobe-mouches n'est pas près de comprendre que c'est lui qui paie les illuminations. Il constate que tout est cher ; il s'en plaint ; mais il admire la publicité, cette fée moderne, qui l'accueille partout sous une voûte de lumière. Les choses resteront ainsi longtemps ».

« Faute, lui dis-je, de vraies lumières ».

« Qu'enseigne-t-on ? répondit Castor. Laissons cette ligue mort-née. Allons aux racines. La coopération réduit les intermédiaires de toute sorte, et d'abord les frais de publicité. Vous savez aussi bien que moi que le système coopératif est capable de fonder, et fonde *en* réalité une république où il n'y aurait plus de chômage. Mais qui parle de cela dans les écoles ? Exigez donc qu'on en parle, qu'on explique amplement la chose, théoriquement et pratiquement. Vous serez approuvé ; de belles circulaires seront écrites, et rien ne sera fait. Pourquoi ? C'est que l'intermédiaire est maître d'opinions. C'est qu'il connaît très bien son métier de tendeur d'illusions. Qu'est-ce que cette erreur énorme qu'on nomme guerre, sinon le résultat d'une publicité effrénée ? Et cette autre erreur qui croule présentement sur nous, d'une richesse qui n'est faite que de signes ? C'est la publicité même. C'est la lettre lumineuse, blanche, rouge ou verte, qui persuade d'elle-même et de tout, par le seul brillant. Toutes les illusions forment un seul voile, qui enveloppe l'école aussi. Et le mauvais esprit, ainsi le nomment les marchands d'illusions, ne fait qu'une feuille aussi, noir sur blanc, sous une pauvre lampe. Lutte inégale ».

XXXVII

L'histoire humaine, vue de haut

28 février 1931.

[Retour à la table des matières](#)

L'histoire humaine, vue de haut, se divise en deux périodes. La première est immense et mal connue, si ce n'est par les résultats ; c'est l'âge de la technique, qui nous a transmis toutes les inventions qui comptent, le feu, la terre végétale, l'arc, le moulin, le blé, la vache, le chien, le chat, le treuil, la roue. Par quels tâtonnements ? On le conçoit à peine. La pensée des hommes ne se séparait point alors de l'outil et de l'action ; autrement, et si elle voulait se faire contemplative, elle était folle, fétichiste, magicienne, courant aux oracles. L'inventeur de l'arc n'avait aucune idée de la pesanteur, ni de la trajectoire ; et, même quand il perçait son ennemi d'une flèche, il croyait encore que c'était un sortilège qui avait tué l'ennemi. Nous n'avons, de ce genre de pensée, que des restes informes, mais qui rendent tous le même témoignage. Et cela conduit à juger que la technique, quoique réglée sur l'expérience, et fidèlement transmise de maître en apprenti, n'a pas conduit toute seule à la science, et qu'enfin inventer et penser sont deux choses.

La seconde période, qui commence avec les disputeurs de l'ancienne Grèce, nous fait voir une pensée qui se sépare des métiers, et qui cherche en elle-même et dans ses propres débats intérieurs le secret des choses. Le fameux Zénon d'Elée s'était prouvé

à lui-même que le mouvement n'est pas possible ; il concluait que le mouvement n'est pas. Ce genre de dérèglement est resté célèbre ; il fait rire. C'est pourtant le modèle d'une pensée qu'on doit nommer théologique, et qui a fait merveille jusqu'à ces temps-ci, prouvant que ce qui doit être est. Nous sommes à l'opposé du technicien, qui, construisant le bateau, le moulin, le treuil, se tient aussi près que possible de l'expérience et le nez dessus, mais n'en pense rien. Le théologien a fermé les yeux afin de mieux voir ; son expérience était ailleurs, dans le ciel de l'autre vie, d'où personne ne revenait. Cette étrange méthode, qui traitait de tout par plaideries pour et contre, n'a pas été stérile, comme on pourrait croire ; c'est elle qui nous a donné des idées et l'esprit d'examen. L'ancien fétichisme n'a cessé d'être nettoyé et purifié d'après l'idée absolue de ce qu'un Dieu se doit à lui-même. La morale universelle s'est dessinée. La Mathématique, qui est comme une morale de l'entendement, a développé ses étranges preuves, si attentives à mépriser l'expérience. Et nous savons que notre lumineuse et aventureuse physique est sortie de là, donnant au levier, au treuil et au moulin comme une seconde naissance, et, par la théorie de ces anciennes machines, ouvrant sur le monde des vues raisonnables, de théologie tempérée par l'expérience.

On a remarqué que nous entrons dans un nouvel âge technique. Et soit. Mais il n'est pas à croire que cet âge ressemblera à l'âge de l'arc et de la voile. Car l'esprit humain est bien mieux éclairé sur ses propres démarches, et bien plus disposé à comprendre ce qu'il invente. Certes la division entre l'idée et la technique se voit à cru dans nos usines, où la plupart exécutent sans penser. Mais, si sommaire que soit l'instruction que l'on donne à l'exécutant, comparez-le à l'inventeur de l'arc ; vous trouverez dans l'ajusteur, le fondeur, le mineur, le terrassier de notre temps une étonnante philosophie, en partie morale et politique, en partie cosmogonique, bien supérieure à celle du chasseur sauvage. Assurément la liaison n'est pas encore faite entre l'idée et le métier ; le riveur pense à la justice, et rive selon la coutume apprise. Mais il ne se peut point que l'idée théologique purifiée ne se pose pas enfin sur le métier, d'une manière que je ne puis dire, et qui sera quelque chose de neuf. Il me paraît, en tout cas, que ce qu'il y a d'attentif, de sincère, de résolu, d'agissant dans le métier passera dans les idées, qui en ont grand besoin ; et que, par ce chemin, non encore parcouru, la pensée prendra terre, et perdra ce caractère d'utopie, qu'elle a gardé de la théologie. Penser et juger comme on rive, ce sera sans doute le privilège de l'homme nouveau. Il me semble qu'on en voit des signes.

XXXVIII

L'enfant vit dans un monde

10 mars 1931.

[Retour à la table des matières](#)

L'enfant vit dans un monde de miracles, et par une continuelle incantation. Il demande, il prie, il persuade c'est ainsi qu'il obtient ; tel est son travail propre voilà comment il gagne sa vie. Il le faut bien. L'enfant ne peut pas vivre de son travail ; il ne conquiert pas sur les choses ; il ne fait que jouer avec les choses. En revanche il prend au sérieux les hommes, et même trop ; d'eux toute sûreté et toute nourriture. Il s'agit de leur plaire ; mériter c'est plaire. On- dit très bien que nos réelles idées nous viennent de notre propre expérience ; mais on ne considère pas assez que nos premières expériences sont de trompeuses expériences. Il n'est pas vrai que la tâche de l'homme soit de demander et d'obtenir. Ce qu'on obtient par grâce, ce qui circule de l'un à l'autre, serait comme néant si le travail s'arrêtait seulement un jour. La condition réelle de l'existence humaine est une lutte continuelle contre les choses et contre les bêtes. C'est une chasse, une culture, une construction, un transport à grand'peine, travaux qu'il faut toujours recommencer, parce que l'homme consomme et use, et parce que la nature vient toujours à l'assaut.

Cette dure nécessité, l'enfant ne peut en former l'idée. Aussi cette idée n'est point dans les contes, où au contraire les palais, les diamants et les fruits naissent d'un coup

de baguette et disparaissent de même. Tout dépend des paroles magiques et des puissances magiques. Aladin est soudainement riche par sa lampe. Or ces premières leçons, ces leçons menteuses, je suis bien sûr que tout homme les a reçues, dans le temps qu'on le portait à bras. Mais la leçon redressante, celle qui vient du travail réel, celle qui fait sentir le poids, la résistance, le frottement, la fatigue, et le prix du temps, je sais bien que tous les hommes ne l'ont pas apprise. Il y a de grands enfants. Nous sommes gouvernés par de grands enfants. Les ridicules et emphatiques leçons de sagesse nous viennent d'hommes qui n'ont pas -mûri, qui ne savent rien. Cette puérilité explique assez bien les maux humains. Nos sages montent dans un train de luxe, munis d'un permis qu'ils ont obtenu par gentillesse, comme font les enfants. Cependant les cheminots bourrent le caillou et changent les rails ; le forgeron martelle ; le mineur creuse. Mais qui pense à cela ? Il ne s'agit que d'obtenir une place dans le Pullmann ; il n'en coûte qu'un sourire, ou une flatterie, ou un article de journal. Monnaie de singe, comme on dit énergiquement.

Or ces grands enfants se disent administrateurs, juristes, arbitres en toutes choses. Ils sont fidèles, dévoués, honnêtes à leur manière. Ils ne prennent point ; seulement ils reçoivent, sont reconnaissants et se croient quittes. Et en effet on ne demande rien de plus aux enfants. Mais un homme doit savoir ce que c'est que l'argent, l'achat, l'échange. Il ne peut recevoir un chèque comme il recevrait un bouquet. Or, aux yeux du grand enfant, tout est grâce, tout est cadeau. La richesse s'extrait des riches comme d'une carrière ; et non par la pioche, mais par les paroles. D'où vient cette richesse, quelle en est la source première, combien de coups de pioche réels dans un billet de mille francs, ce sont des questions qui ne viennent jamais à l'esprit de nos grands enfants. Ils demandent, ils plaisent, ils obtiennent ; leur pensée ne va pas plus loin. Ainsi la politesse, la générosité, les grâces du cœur, et enfin tous les fruits de la bonne éducation ne les préservent nullement de voler sans s'en apercevoir ; cela dépend de l'occasion, et non pas d'eux. Aladin frotte sa lampe ; et admirez dans la fiction ce souvenir du travail ménager, dont l'enfant est témoin, et qui lui semble un jeu ; Aladin frotte sa lampe, et se procure ainsi toutes sortes de biens. A qui fait-il tort ? je vous le demande.

XXXIX

Le prodigue est une tête creuse

15 mars 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Le prodigue est une tête creuse, qui essaie le pouvoir de l'argent, mais qui ne cherche pas à comprendre d'où cela vient. Il joue avec de grands secrets, il trouble profondément l'ordre du travail et du commerce, mais il ne s'en soucie guère ; ainsi la probité, s'il en garde, pousse sur un creux, et n'a pas de bonnes racines. L'avare, tout au contraire, est un penseur fort sérieux ; et il ne peut être autre. C'est un homme qui cherche la sécurité et le solide ; or, il se trouve dans cette étrange situation d'être appuyé principalement sur des signes, c'est-à-dire sur des promesses. Qu'est-ce que pièce de monnaie ou billet de banque, si ce n'est promesse ? Et ce qui est promis c'est toujours du travail. L'oisif peut transmettre des titres et des promesses, mais ce n'est pas lui qui tient les promesses. C'est ainsi que l'avare, seul en son réduit blindé, pense à la société des hommes, et, sautant par-dessus les cercles de politesse et de frivolité, écoute les métiers, écoute les pas de ceux qui se lèvent avant le jour. Il écoute, et il comprend que ce mouvement matinal est ce qui sauve la richesse. Il se lève lui-même avant le jour, et, comme Grandet, il cloue lui-même une planche à son escalier. Grandet chantait en travaillant ; c'est qu'il sentait profondément que tout travail s'ajoute sans erreur possible à la masse des richesses, à cette masse en mouvement sur laquelle sa propre puissance est fondée.

L'avare ne peut en rester à cette idée qu'en échange de l'or on a ce qu'on veut. Il ne le peut, parce qu'il aime l'or. Ce qu'on aime, on arrive toujours à le comprendre, et en

quelque sorte à le percer d'une attention véhémence. Que peut-on attendre du billet, et même de l'or, si la disette vient ? Et d'abord, que peut-on attendre de l'or si l'incendie détruit les ateliers et les magasins ? Il ne faut qu'une négligence pour que le tas des provisions soit réduit, ce qui diminue évidemment le pouvoir de l'or. Il ne faut qu'une autre négligence, plus abstraite, en ceux qui ont charge de l'ordre, pour que la peur s'en mêle, la peur pire que le mal, et pour que les signes de la richesse se changent en un peu de cendre, comme dans la symbolique. bourse du diable. Oui, à travers les portes d'acier, et sans toucher aux verrous, ces choses impalpables, le crédit et la panique, ajoutent à ma richesse ou au contraire m'en retirent quelque chose. Profonde, méditation. L'avare est politique. L'avare pèse comme une richesse la prudence des autres.

La prudence administre ; la prudence ne produit rien. L'avare se joint par la pensée au cercle actif des métiers. Le désordre là et le doute là, c'est le plus subtil des voleurs. L'homme qui se lasse de son travail, ou qui seulement ne l'aime point, cet homme prend dans ma -bourse, sans allonger le bras. Si tous les métiers s'arrêtaient ? Cette pensée n'est pas tant menaçante pour la vie même que pour la pensée chérie ; car l'avare vit de peu ; c'est sa pensée qui est exigeante ; c'est la richesse contemplée, non employée, qui est atteinte la première ; c'est son dieu qui est offensé. Aimer et penser, c'est un travail qui mène loin. Quel que soit l'objet aimé ou pensé, il faut que le champ des méditations s'élargisse. Il faut que l'avare se représente l'engrenage des travaux mordant bien, et les hommes contents. L'esprit avare sera socialiste, s'il est esprit.

Je veux dire que, sous le nom de capitalisme, il arrive que l'on pense deux choses tout à fait opposées, savoir le bénéficiaire, qui consomme follement sans jamais remonter à la source des richesses, et l'avare véritable, qui tout au contraire consomme peu et honore le travail. Il est à peu près clair à mes yeux que les signes de la richesse, seulement accumulés et contemplés, n'appauvrissent personne. Il m'est tout à fait clair qu'un train de luxe, un avion, une parure de dentelle, appauvrissent tout le monde. Le capitalisme ne serait donc qu'une idée abstraite et assez creuse ; et la négation du capitalisme serait creuse et abstraite au même degré.

XL

L'esprit bourgeois ne se soutient

4 avril 1931.

[Retour à la table des matières](#)

L'esprit bourgeois ne se soutient pas par lui-même; il cherche appui ; il cherche conseil ; il échange conseil contre conseil. Il fait croire et il croit. La vérité c'est ce qu'on croit et c'est ce qu'on fait croire. Qu'importe qu'une marchandise soit sans valeur, du moment que je la revends plus cher que je ne l'ai payée ? La richesse coule d'elle-même des sources de persuasion. Et cette douce certitude est écrite sur le visage extrêmement poli, où on lit que la bonne tenue et les discours convenables seront toujours bien payés. Ils sont ainsi par milliers à l'École de Droit, de ces bien pensants qui travaillent à devenir bien disants, et qui se feraient tuer, oui, ils iraient jusque-là, pour le suave lieu commun. Religion, patrie, sécurité, ordre, hiérarchie, ils reçoivent les yeux fermés toutes ces idées circulantes. Ils n'y regardent pas ; ils ont appris à n'y jamais regarder. Ils forment la pépinière de ces ministres d'assentiment, qui contestent seulement sur les détails, et encore sans s'obstiner, sachant bien que tout se plaide. Ce ne seront jamais que des chefs de bureau. Toutes les vertus, je le crois ; toutes les vertus, moins une, que l'on désigne du beau mot de jugement. Ils ne jugent point, parce qu'ils ne doutent point, ni d'eux-mêmes, ni des autres, ni de tous les semblants qui font étalage. Ces chemises et ces cravates que vous voyez rangées en bon ordre, cela fait d'irréprochables conseils d'administration, et d'irréprochables conseils des ministres. Convenons que l'encolure de l'entrepreneur, qui fait si bien

grimacer la chemise, manque un peu trop là-haut. Du paysan et de l'ouvrier ne parlons point ; ils ont autre chose à faire. Eux ils font tous ces biens réels sans lesquels l'argent ne serait rien du tout. A chacun son métier. Persuader est un métier, comme limer, comme labourer.

En haut, dans le suave pays de la persuasion, il se trouve quelquefois un cynique, capable de tout persuader, mais incapable de rien croire. Et c'est déjà quelque chose. Napoléon aux Tuileries comptait le sucre, comptait les personnes, et disait . « On me vole ». J'ai connu un fabricant de drap qui apprenait le métier ; je l'ai vu bien fier de savoir apprécier, du bout du doigt, le poids d'un mètre de drap. Ce genre d'homme laisse à des subalternes le soin de compter les signes. Eux-mêmes, ils ont toujours la main sur la chose ; ils cherchent terre ; ils cherchent poids et résistance ; ils ne sont tranquilles que sur l'obstacle. Ce sont des sortes de paysans ou d'ouvriers. On s'étonne quelquefois que, sans être de grandes âmes, ils fassent de grandes choses. Que n'aurait-on pas fait, à la guerre, si le chef avait daigné toucher la chose même, le rugueux de la chose. Un vrai fantassin, et qui s'y est brûlé le poil, me disait encore hier : « Pensez qu'ils n'y venaient jamais voir ». je le sais ; j'en ai mille preuves. Le commandement ne savait que persuader, et se persuader. Clemenceau fit la guerre ; il fut le Napoléon de cette guerre ; mais aussi jamais il ne se persuadait ; bien plutôt il y allait voir. Les hauts militaires sont très peu militaires ; diplomates plutôt.

Ce qui ruine les entreprises, offensives, banques, fabriques de chaussures, ou n'importe quoi, c'est la suave persuasion et l'éloquence de la chemise et de la cravate. L'homme fait croire et croit lui-même, et élève sur le croire un château fragile. Trop loin de terre, trop loin de la chose. A force de faire croire et de croire, on oublie de creuser ; tel est le sommaire de tout Panama. Une parole défait le croire. Observez maintenant les redoutables moutons ; ils se croient pauvres ; c'est comme s'ils l'étaient. Le cynique s'emploierait à faire marcher le marteau, la lime, la bêche, et non pas à faire voler des traites creuses. Avons-nous un cynique ou deux ? Peut-être oui. Si oui, on entendra le son des marteaux.

« Mais, Monsieur, dit le très honnête bourgeois, ce cynique a volé et volera ». Cela se peut. Nous n'en sommes pas au régime de la vertu ; nous en sommes loin. Présentement c'est Cerveau-Vide qui est à craindre, et Beau-Parlant, et Plastron-de-Chemise, qui volent sans s'en apercevoir, et qui volent même des richesses inexistantes. La niaiserie effraye. Quelles armes contre le vide ?

XLI

L'actionnaire reste pensif

10 avril 1931.

[Retour à la table des matières](#)

L'actionnaire reste pensif devant le total des frais généraux. Les affaires grossissent, et le bénéfice maigrit. Telle est la malice de l'organisation. Et cela paraît en gros caractères dans l'État, où nous voyons que les surveillants les plus hauts placés fixent premièrement leurs salaires, qui sont de très beaux salaires. Dans l'enseignement public, par exemple, celui qui fait travailler est mieux payé que celui qui travaille. Ce genre de patron salarié est un produit de l'organisation. Il a un bureau, il reçoit, il écrit, il voyage ; il invente lui-même son travail ; et toutes ses combinaisons sont à double fin ; il pense à faire travailler les autres et à augmenter son propre salaire. A quoi je le vois affairé et agité. Mais il faut croire que le métier est bon, car on s'y pousse.

Cet esprit des Hauts Salariés s'est infiltré aussi dans l'industrie. C'est qu'il n'y a pas de raison pour que le grand patron ne soit pas à lui-même son plus haut employé, et pour qu'il ne réserve pas à ses fils et neveux les bonnes places dont il dispose. Il vaut bien mieux être payé cent mille francs que d'attendre sa part des profits. Les frais généraux augmentent ; mais il en est des frais de l'organisation comme du prix du

cuivre ou du charbon. Il faut ce qu'il faut. Et quiconque organise se vantera d'un loyer ruineux ; toujours les frais généraux. Il y a une sorte d'enchère de ce côté-là qui est mal connue ; ce genre d'homme multiplie ses dépenses ; il déclame contre la vie chère, et finalement crée cette opinion que cent mille francs sont tout juste le pain de l'organisateur. C'est une manière d'élever comme sur le pavois le minimum du traitement fixe. C'est ainsi que la confrérie des Patrons Salariés s'élève vertigineusement, multipliant les bureaux d'étude et de statistique. Tel est notre grand cerveau ; et c'est lui-même qui nous dira si nous sommes riches ou pauvres, et pourquoi.

Il y a longtemps que j'ai soupçonné que la commission et la publicité,, sources des folles dépenses, finiraient par ruiner toutes les entreprises, sans exception. Car l'ancien principe de l'avarice, qui visait toujours à réduire les frais généraux, doit faire place au principe contraire, qui va à les augmenter, puisque c'est là-dessus que vit l'organisateur. Et, hors quelques escompteurs sans vanité, qui sont restés crasseux, je crois que toutes les banques périront par le brillant des dépenses préalables. Gagner sur l'affaire avant de savoir si l'affaire gagne, voilà sans doute le secret de ces fortunes énormes sans aucune consistance. Mais ce sujet est enveloppé d'une obscurité redoutable. Tout le jeu est de tromper l'actionnaire réel, et aussi bien l'ouvrier, par le dehors de l'organisation.

Toujours est-il que cette méthode fleurit merveilleusement dans toute entreprise soutenue par l'État, et dans l'État lui-même. Un ministre d'ancien régime disait que plus on dépense plus on est riche. Et, depuis, plus d'un haut organisateur l'a pensé sans le dire. D'où nous pouvons admirer, comme une sorte d'enseigne lumineuse, les cinquante milliards de notre budget. Cinquante milliards de surveillance et d'organisation ! Cela est pris sur le travail. Ainsi, en admettant que les méthodes modernes aient un bon rendement, ce qui est loin d'être évident, toujours est-il que le bénéfice ne redescendra jamais jusqu'au producteur réel. Celui-là est dépouillé d'avance.

Quand l'État est patron, c'est-à-dire organisateur du travail, ce mal est au comble. L'organisateur foisonne, et le bénéfice est réduit au strict entretien de la force de travail. Les Russes n'ont pas inventé ce système ; simplement ils font ce qu'on a toujours fait chez nous et partout où l'organisateur règne. Un de ces jours, nos Messieurs réclameront le droit de grève pour les travailleurs russes ; et ce sera assez plaisant. Car n'ont-ils pas organisé eux-mêmes tant qu'ils ont pu contre le droit de grève chez nous, et leur rêve avoué n'a-t-il pas été de placer les travailleurs devant une organisation raisonnable et admirable, devant une armée de techniciens, de surveillants, et de comptables, apportant un budget de l'affaire aussi incompressible que notre budget public. Les Russes font comme nous ; ils dépensent d'abord.

XLII

Le Sauvage me dit : « Tout est clair »

18 avril 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Le Sauvage me dit : « Tout est clair. On peut comparer un train de Pâques à un train de Pâques. Deux voyageurs au lieu de cinq ; cela veut dire deux chapeaux au lieu de cinq ; deux robes au lieu de cinq ; deux billets de mille au lieu de cinq ; deux banques au lieu de cinq ; deux ouvriers au lieu de cinq, et ainsi pour tout ».

« Oui, lui dis-je ; et deux millions chez le percepteur au lieu de cinq ; et les cinquante milliards du budget ramenés à vingt par la nécessité, laquelle n'entend pas raison. Ce n'est peut-être pas si noir ; mais enfin, si c'était ainsi, il faudrait pourtant vivre, et l'on vivrait ».

« L'on vivrait mieux, dit le Sauvage. On cherche à réduire les folles dépenses pour la guerre, qui ne nous prépare que des maux. On n'arrive à rien. On voudrait concevoir des chemins de fer qui ne nous ruinent pas et des omnibus qui gagnent honnêtement leur vie. C'est comme si vous parliez à des sourds. On voudrait limiter le nombre des banques, comme on fait pour les débits de boissons. Mais tous se cramponnent à leur poste fragile ; aucun ne veut désertir l'édifice branlant. Tout va s'aplatir et les déposer tous par terre un peu rudement. Ils n'en mourront pas. On vit de soupe ; on conquiert la soupe par le travail. Tout le reste est traite creuse, du genre Oustric. Cela court de main en main, et chacun y ajoute sa signature à tant de belles signatures ; mais le papier n'est toujours que du papier. La vie de l'homme est

sérieuse et difficile. Voici de grands chapeaux de paysans. qui s'en vont à la messe. Tant que l'homme ne fait pas durer son vieux chapeau, il est loin de sagesse ».

« Mon cher Sauvage, lui dis-je, le n'aime point trop la messe ; il y a des traites creuses aussi par là, et des folies d'imagination. Et bénis soient les physiciens, quoiqu'ils inventent des machines ruineuses car ils nous ont nettoyé l'esprit ».

« La superstition, répondit le Sauvage, était un autre mal. Mais il y a mille façons de chanter la messe. Et, sûrement, ces hommes bien cravatés qui allaient chercher cent mille francs à la banque comme on dit bonjour, ne savaient pas plus ce qu'ils faisaient qu'un paysan qui prend l'eau bénite. Quatre ans d'âge, voilà la sagesse gouvernante et administrative. Et le spectre de la guerre ressemble à tous les spectres ; il se lève aussi des cimetières, et tous ces enfants ramènent leur drap par-dessus leur tête, tant ils ont peur. Quant à vos physiciens, j'en veux rire un peu ; ils pensent par millions et milliards d'années-lumière, et je lisais hier que l'origine de l'homme remonte à quelques millions d'années solaires, pour le moins. Très bien ; mais j'avoue que de cent mille années à cent millions d'années, je ne fais pas grande différence, et que les années-lumière m'éblouissent sans m'éclairer. Ces chiffres sont fantastiques, absolument comme les millions des banques et les milliards du budget. Nous pensons par mètres et par francs, voilà notre mesure. Et vos physiciens m'ont l'air de s'habiller un peu trop à la mode de demain, qui sera bientôt celle d'hier. A la terre ! A la terre ! Nous n'avons pas le moyen de penser en avion. Et je rêve, mon cher, d'une grande réforme intellectuelle qui ramènerait nos idées tout près de l'expérience, d'après les beaux exemples de Faraday et de Tyndall ; et l'esprit garderait une plus juste proportion entre ce qu'il constate et ce qu'il suppose. Mais qui pèsera les richesses imaginaires tant qu'il peut les passer au voisin ? La chose est plus sage que nous, et nous ramène. Deux voyageurs au lieu de cinq. Si l'épreuve est aussi sévère que je la vois, il se montrera une nouvelle économique, et une nouvelle morale, et une nouvelle physique. Si, par chance, nous sommes pauvres, vous verrez comme nous serons sages ! »

XLIII

Le syndicalisme ouvrier est radical

2 mai 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Le syndicalisme ouvrier est radical, et ne s'en doute pas. Cela me fait comprendre que les formes politiques ne dépendent pas beaucoup des doctrines abstraites. Tout se fait selon une autre logique. Les ouvriers sentent la main du maître, et n'aiment pas cela. Ils s'unissent contre la métaphysique du cuivre et du caoutchouc. Seuls ils sont capables de ramener à la terre des hommes les rêveries bureaucratiques de nos colonels d'industrie. Cette inhumaine rationalisation, ils la jetteront par terre quand ils voudront ; d'autant que le haut de l'édifice tombe tout seul. L'ouvrier revient à dire qu'il veut vivre une vie humaine tout de suite ; humaine et non pas mécanique. Il ne veut pas être traité en outil ; il veut être traité en homme. Le résultat ? Moins de banques ; moins d'avocats-conseils et moins d'ingénieurs, moins de chèques et moins d'organisation. L'organisation a pour effet de détourner, pour la vanité des chefs, tous les bénéfices d'un travail forcené. Le syndicalisme résiste là ; il est fort de sa masse, ou plutôt il sera fort ; car chacun cherche péniblement la route. Mais enfin ils aperçoivent déjà que le socialisme ne fait rien. Ils aperçoivent même que, quand le socialisme fait quelque chose, c'est toujours organisation, carnets de chèques, surproduction ; c'est toujours jeu des maîtres. Or Esope a son mot à dire ; il le cherche ; il le trouvera.

Produire est le maître mot, dans un pays qui a cinquante milliards de budget et une quantité de fonctionnaires riches. Produire est le maître mot quand le bon élève, sa règle à calcul en poche, établit d'abord son budget familial à cent mille francs. Dès qu'on prélève un bénéfice sur chaque objet fabriqué par d'autres, on célèbre la production et la rationalisation. Mais Esope demande à souffler un peu ; il voudrait avoir le temps d'essuyer la sueur et peut-être de réfléchir à ses propres affaires, au lieu de gonfler les affaires des autres sans besoin ni raison, pour l'inquiétude et le mal de tous. Non, produire n'est pas une fin ; c'est une vie humaine pour tous qui est la fin ; c'est l'individu libre qui est la fin. On voit naître un droit du travail, une procédure de la grève, un clair marché des salaires qui rendra la grève inutile. Remarquez que ces progrès sont sous notre main. La résistance ouvrière est comme la résistance citoyenne ; que le maître la sente seulement au bout de ses doigts, et tout est dit. La volonté rebelle n'a qu'à lever un doigt, vous verrez courir comme des rats tous ces maîtres peureux. Ouvrier résistant, patron sage ; consommateur résistant, marchand sage ; contribuable résistant, législateur sage. Mais le consentement nous perdrait. Nous aurions vie chère, crise et guerre. Songez à l'armée de fonctionnaires bien payés qui nous préparent tous ces maux. Songez aux avions, aux trains bleus, aux autos étincelantes. On peut se passer de tout cela ; on peut certainement calmer cette sorte d'ivresse du petit nombre, qui dépense follement les précieuses journées de travail ; il suffit de faire frein du soulier contre la roue. Ou bien alors c'est qu'il n'y a plus ni ouvriers ni paysans ; c'est que tout le monde roule en auto ou en Pullmann. Mais non. je vois des vaches qui s'en vont du même pas qu'au temps d'Homère. Le menuisier fait chanter la scie et la paysanne bêche son jardin. De ces milliers de travaux nous vivons ; qu'ils s'arrêtent, aussitôt nous mourons. La politique radicale consiste à faire sentir ce poids de l'outil et cette tranquille revendication du peuple. Il ne faut pas grand appareil pour établir aussitôt la dictature du travail.

XLIV

Pour une vitesse double

9 mai 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Pour une vitesse double, quatre fois plus de travail pour une vitesse triple, neuf fois plus de travail ces rapports sont théoriques. Un homme de métier vous dira que, dans le fait, la dépense de travail croît selon une loi bien plus sévère, dès que l'on veut augmenter la vitesse ; c'est qu'il faut tenir compte des frottements, des chocs, des dislocations. Un train rapide passant sur l'aiguille, et battant la voie de ses lourds wagons, peut déjà vous instruire là-dessus ; mais l'avion est encore plus éloquent par le terrible bruit qu'il fait. N'oublions pas les navires, qui, à forcer de vitesse, plissent leur avant et déforment toute leur carcasse.

Cela est beau, j'en conviens. L'ingénieur est ivre d'orgueil, le pilote aussi. J'admets ces jeux. Nous sommes au cirque, et j'applaudis. Je suis fier d'appartenir à cette audacieuse espèce. Mais l'homme n'est pas dans une situation telle qu'il puisse jouer toujours. Il faut faire les comptes de ces travaux follement prodigués, il faut estimer le résultat. Un homme gagne trois jours sur la traversée de l'Atlantique. Où est le résultat ? Trois jours de travail de plus au champ ou à l'usine ? Aucune magie ne peut gonfler ces trois jours de travail jusqu'à leur faire payer la vitesse. Ce qui trompe ici, c'est que le voyageur qui se hâte gagnera sur son concurrent ; mais ce gain est un déplacement de richesse, non un accroissement de richesse. Léviathan, le grand être, s'appauvrit d'autant plus qu'il va plus vite. Telle est la proposition que, depuis déjà

pas mal d'années, j'offre aux réflexions des politiques. Ils n'y mordent pas ; ils ne mordent que sur les gros volumes pour ou contre Marx ; et je suis assuré qu'on pourrait bien trouver, dans l'analyse de Marx, le point où cette idée s'attacherait naturellement. Toutefois la politique n'est pas mon métier.

Je me borne à remarquer que les pierres d'une maison n'arrivent pas par l'express, et qu'on ne les enlève pas en l'air avec la vitesse des projectiles ; certes, on le pourrait ; mais on s'en garde bien. Les pierres arrivent par le canal, et tirées par deux ânes ; elles sont élevées à petite vitesse ; et la maison, une fois qu'elle est faite, n'en est pas moins solide, ni moins utile. Vous direz qu'en allant plus vite, on aurait quatre maisons au lieu d'une. Bon. Mais la dépense, en journées de travail, serait, pour le moins, seize fois plus grande. Il y aurait une partie importante du travail consommé qu'on ne retrouverait point dans le résultat ; la vitesse aurait mangé des heures de travail en pure perte. Je ne compte pas le bénéfice de celui qui arrive avant l'autre ; je compte les biens réels en les comparant aux travaux réels. Et il me semble que si Léviathan, le grand être, produit moins de biens réels par un même travail, il s'appauvrit.

Voilà, il me semble, une des raisons qui font que le feu de la concurrence, l'enivrement de la vitesse, l'activité redoublée, et les admirables bénéfices des meilleurs coureurs, conduisent à un état de pauvreté générale dont on s'aperçoit enfin, après une admirable jonglerie qui multiplie les signes et l'échange des signes. Et si cela est ainsi, les raisonnements des politiques, j'entends les vrais, ceux qui ont souci du bien commun, seront grandement changés. Car ils se disent : « Le capitalisme produit très bien, mais répartit très mal ; il s'agit de produire par les mêmes méthodes, et de répartir mieux ; tel est le remède à la misère. » Et ils mettent en marche une production qui ronfle comme l'avion. Mais s'il y a, au contraire, un point de vitesse où l'homme commence à perdre, et si le beau jeu des machines conduit à une prodigalité sans compensation, la masse n'a pas seulement à saisir les outils du capitalisme, et à les faire aller à toute vitesse dans l'intérêt de tous ; elle doit plutôt faire ses comptes, de façon à ne pas se ruiner en travaillant.

XLV

Il faut savoir ce qu'on veut

30 mai 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Il faut savoir ce qu'on veut, et il faut le dire ; car en vérité je ne sais plus ce que c'est qu'un socialiste ; et le socialiste ne le sait pas lui-même. Si le tout doit être préféré aux parties, et si l'œuvre doit être préférée à l'homme, alors, travaillons à de grandes choses, et, si l'humble esclave périt au métier, c'est encore bien de l'honneur pour lui. Il peine dans son coin ; d'autres conçoivent l'ensemble ; d'autres inventent des machines inouïes ; d'autres s'envolent, peut-être jusqu'à la lune. Magie de l'obéissance. Ainsi parlait et pensait Napoléon. C'est un spectacle sublime que celui d'un homme élevé à bras par un peuple. Il faudrait savoir si le socialisme élèvera aussi une puissante élite sur des bras misérables.

On connaît le plan du communisme russe ; l'Amérique elle-même en sera humiliée. Les plus grandes usines agronomiques, métallurgiques, électriques seront peut-être dans ces plaines et sur ces fleuves qui connurent le plus sordide esclavage et la plus orgueilleuse tyrannie. Le nouvel esclave admirera d'en bas cette œuvre colossale. Il y aura mis un peu de son enthousiasme, et tout son génie ignoré. On conte que les ouvriers du pays des Soviets sont invités à inventer eux aussi un plan de travail pour l'équipe, de façon à gagner sur le temps. Ils font merveilles, à ce qu'on dit. Je veux

bien le croire. Mais est-ce que cela ne vous rappelle pas d'autres merveilles ? Est-ce que les hommes, comme on les appelait, n'entraient pas de tout leur cœur dans les immenses projets de Nivelles ? Ils n'avaient pas le choix ; seulement, dans les étroites limites que leur imposait l'ordre terrible, ils choisissaient encore d'être des hommes et de faire pour le mieux ; non pas pour eux. J'admire le héros qui exécute ; j'admire moins celui qui fait les plans. Celui qui fait les plans cherche la puissance, et développe en même temps sa propre puissance. Mais moi, qui en suis toujours à chercher Liberté, Égalité et Fraternité, croyez-vous que j'y trouve mon compte ? je ne sais si nos socialistes se posent cette question. Veulent-ils une sorte d'état militaire, dont la puissance rayonne sur tous, et où l'inégalité est adorée ? Ne cherchez pas loin, mes amis ; cet état vous l'avez. La gloire de Joffre ou de Citroën n'est-elle pas la gloire de tous ? Et l'ouvrier n'est-il pas bien riche, puisqu'il a construit de son travail les mille millions de son maître ? Et son maître n'est-il pas le meilleur ? Est-ce par droit de naissance que Joffre était maréchal et que le millionnaire est millionnaire ? Non ; le chef est à sa place, comme l'ouvrier est à sa place. Et quant au plan d'en bas, comme ils disent, au plan de travail raisonnable que l'équipe invente, il trouvera place demain dans notre ordre industriel et militaire - les chefs ne demandent que cela, n'espèrent que cela. Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Ce qui ne va pas, c'est ce qui déjà n'allait pas au temps où les Pharaons élevaient les Pyramides. Cela n'allait pas, mais personne n'en savait rien, si ce n'est quelque Esope méditant sur l'homme, sur cette pyramide d'hommes où on ne trouve l'homme qu'à l'extrême pointe. Et encore, se dit Esope, cet homme-dieu s'ennuie, car ses mains ne pensent point cette tête séparée ne forme même plus une idée elle ordonne, c'est son plaisir ; ainsi elle est orgueilleuse et cruelle ; elle ne compte les hommes sans tête que comme des mulets de bât. Que penserait l'homme sans tête s'il formait seulement une pensée ? Mais il ne pense point. Telle fut toujours la puissance. Elle ne peut vivre selon l'égalité et la justice. Ce qu'elle appelle égalité et justice, c'est ceci, que l'homme le mieux doué, c'est-à-dire qui a plus que les autres selon la nature, reçoit plus encore selon la loi. Au lieu que nous, les mécontents, nous pensons que la loi humaine devrait corriger la nature, et égaliser pour tout homme, autant qu'il est possible, la part de la pensée et celle du travail manuel ; à quoi tous gagneraient ; car cette harmonie de la tête et des mains est la perfection de l'homme. Eh bien, sommes-nous socialistes ? je ne sais. Le mot sonne mal ; il dit très bien ce que je crains qu'il veuille dire, la société adorée comme un dieu, et l'homme broyé sous les roues du char triomphal. Si c'est cela, le socialisme, ne le cherchons pas ; nous l'avons.

XLVI

J'ai vu hier qu'un grave journaliste 20 juin 1931.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai vu hier qu'un grave journaliste évoquait l'équipe invisible. Marquez ce temps-ci ; nous allons voir quelque chose de neuf. Le prodigue aperçoit le fond de sa bourse ; il fait ses comptes ; il va mettre en train le Grand Livre où tous les travaux seront en regard de tous les produits. Moment difficile ; mais nécessité n'a point d'égards ; et il va falloir penser, c'est-à-dire peser le nécessaire et le superflu.

Faisons paraître l'équipe invisible. Voici le grand train qui démarre ; deux hommes le traînent ; d'autres hommes sont à demi couchés dans les wagons bleus ; ceux-là font le poids mort. Où est l'équipe ? Il y a chef de gare et pousse-wagons, aiguilleurs à leur poste, piqueur avec son marteau, qui chasse les coins. Ces hommes mangent pain et viande, mais ne produisent ni pain ni viande ; ce qu'ils produisent c'est vitesse, voyages d'ennuyés, fumées comme, cette fumée là-bas, que le train a laissée autour des arbres. Voici une autre partie de l'équipe ; ce sont des artistes à ceinture rouge qui jour et nuit bourrent le caillou, remplacent traverses et rails ; car le furieux train appuie sur les courbes et arrache la voie. Comprenez-vous que cette voie est tenue à bras ? Autre partie de l'équipe, ceux qui font les rails, la machine, les wagons. Combien dure une roue ? Chacun a vu de ces roues qui voyagent sur les

wagons plats. Beaucoup de trains soufflent péniblement au service du grand train bleu. Voici l'usine, elle-même bâtie à bras d'homme, et tournant à bras. Mais oui, à bras, comme le train marche à bras. Comptez les mines de fer et les mines de charbon. Le fer n'est pas tout fait ; il faut séparer le minerai, le fondre, le refondre, forger, laminier. Combien de coups de marteau ? Combien d'huile de bras ? Qui comptera les journées de travail que suppose un kilomètre raboté en une demi-minute par le Pullmann ?

L'économiste se réveille : « Il y a, dit-il, des forces naturelles qui travaillent pour rien. Charbon et pétrole nous sont donnés ; l'énergie y est concentrée ; ce sont comme des réservoirs que nous n'avons qu'à vider. Il y a le cheval, il y a le bœuf ; il y a l'arbre qui en cent ans nous fait une belle poutre ; il y a le vent de Dieu, qui fait marcher bateaux et moulins ». Très bien. Mais charbon et pétrole là où ils sont ne font rien du tout ; il faut les extraire et les transporter, à bras. Il faut des foyers, des chaudières, des tuyaux, des cylindres, des pistons. Que de coups de marteau ! Et le cheval même ? je voyais ces jours-ci hommes et chevaux qui rentraient le foin ; provision d'hiver pour chevaux et bœufs ; toujours des bras d'homme. Et toutefois nous touchons ici à la méthode sage ; car les bras de l'homme ne font qu'aider la nature ; le foin fixe l'énergie solaire pendant que l'homme s'occupe à d'autres travaux. Mais l'arbre est le meilleur serviteur sans doute ; il se fait tout seul ; lentement ; c'est une leçon. Et que fait le temps ? Moyennant des coupes sages, nous avons toujours un arbre tout poussé. A cet exemple, les pierres arrivent par le canal, où un seul cheval traîne plus de cent tonnes. Il y faut du temps ; mais ce n'est pas perte de temps. Au contraire qui ne voit qu'il serait fou d'amener les pierres par avion ? C'est qu'ici, au lieu d'un homme et d'un cheval, il faudrait l'équipe invisible ; composée de combien d'hommes, et travaillant combien de jours, pour un voyage de deux heures ? Voilà ce que personne ne sait. C'est là qu'on n'ose point regarder. Il faudra pourtant bien y regarder. L'équipe invisible a bon appétit. L'avion dévore du pain. Cependant le fabricant de pain va du même pas le long du sillon. Vous le secouez, vous le fouettez, vous voulez charrue électrique et autres machines ; mais attention à l'équipe invisible, qui s'accroît autour du sac de blé. Ici même se montre l'orgueilleuse vitesse qui dévore l'énergie en proportion croissante pour un même résultat. Savoir où se trouve le moment critique où vous emploierez à produire un sac de blé plus d'hommes que ce blé n'en peut nourrir. Voilà la question ; une des questions, mais qui éclaire les autres. Le blé représente ici toutes les choses premièrement nécessaires. Peut-on développer hors de toutes limites les travaux superflus et les vitesses ruineuses, sans compter l'obus, lancé à bras d'homme lui aussi ? Le Grand Livre est ouvert n'a encore que des pages blanches.

XLVII

Lorsque l'Allemagne lance un paquebot 10 juillet 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque l'Allemagne lance un paquebot transatlantique plus rapide et mieux aménagé que les nôtres, nous relevons ce défi. Il ne s'agit plus alors de savoir si l'entreprise paye. L'entreprise vit sur le budget, et le citoyen paie les impôts de gré ou de force. Cette concurrence entre nations est politique, non économique. Elle rend même impossibles les entreprises de transport qui seraient économiquement viables. Certainement un raisonnable constructeur, et préoccupé seulement de faire un bateau qui paye, utiliserait le vent et les courants ; il prendrait un long détour, et tendrait d'immenses voiles ; la cargaison humaine serait moins secouée ; on ne compterait plus un voyage comme une maladie de quelques jours. Libre aux concurrents d'offrir la vitesse et le mal de mer au plus juste prix. Le voyageur choisirait.

Bon ; mais si une nation ambitieuse fait des folies, faut-il la suivre ? Ici tout se mêle. Va-t-on suivre la pente de l'économie, qui conseille de profiter de ce luxe sans le payer ce qu'il vaut ? Par exemple, tous les transatlantiques seraient allemands. Impossible, dit-on ; l'Allemagne se ferait donc une grande industrie, et à nos frais ?

Allons-nous l'enrichir à nos dépens ? Raisonnement creux. Nous savons bien que ces beaux paquebots travaillent à perte. Nous laissons les pertes à l'ambitieuse nation. Nous gagnons sur elle en achetant chez elle. Elle travaille pour nous. Mais ce raisonnement ne passe point. Notre argent va là-bas, au lieu de rester chez nous ; il paie des salaires là-bas au lieu d'en payer chez nous. Finalement, à eux les bonnes machines, les bons capitaines, et la maîtrise de la mer. Cela décide tout ; pas une assemblée n'acceptera de telles conséquences. Donc la subvention ira de soi chez nous comme là-bas. Je m'étonne qu'on s'étonne ; et l'étonnement n'ira pas loin. Dès que la guerre se montre à l'horizon des pensées, tout est ruine. Et qu'on ne dise pas que c'est l'économique qui est folle ; la folie, ici, est toute politique. Il n'est pas plus absurde de se ruiner en paquebots de luxe que de se ruiner en armements. Mais nul armateur, laissé à lui-même, ne s'amusera à travailler en perdant ; ou, s'il le fait, car l'orgueil se glisse partout, il se ruinera ; ce sera bientôt réglé.

On dit que la rusée Économique mène par le nez la naïve Politique. D'après le présent exemple, je dirais plutôt le contraire. Car, si l'économique suivait ici ses voies, nous n'irions pas fabriquer à grands frais ce que nous trouvons ailleurs à meilleur compte. Si un pays excellait dans la navigation, il serait l'universel transporteur ; si un autre produisait le blé à moindres frais, c'est lui qui serait le nourrisseur du monde, de même que l'Amérique nous envoie par milliers des machines agricoles ; et où est le mal, si la Terre est un vaste marché ? C'est la politique qui pense à la défense, et qui veut qu'un pays produise tout ce qui lui est nécessaire, et se rende ainsi indépendant, quoi qu'il en puisse coûter.

L'Économique est pacifique. Forcer et prendre sont choses qui lui répugnent. Car imaginez un marché qui ne soit pas libre, il n'y aura plus de marché. Les produits se cacheront ; les commerçants fermeront boutique. Le politique se garde de tels excès, car il mourrait de faim. Et toutefois la Politique ne cesse de corrompre l'Économique, par des subventions, commandes, préférences, qui faussent les prix et enflent dangereusement certaines industries. Ce genre de folie n'est point la cause des guerres ; il est plutôt l'effet d'un état de guerre permanent. On peut parier que si la concurrence économique était la seule guerre au monde, les paquebots, les chemins de fer, et même les tramways seraient bien différents de ce qu'ils sont. Sans les budgets de guerre, y aurait-il un seul avion en l'air ?

XLVIII

Je donne un jeton de vingt sous 15 juillet 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Je donne un jeton de vingt sous ; par ce signe magique je me rends maître de la marchande de journaux pour un petit moment. Elle rompt une conversation animée ; elle me trouve mes quatre journaux et me dit encore merci. J'ai régné par l'argent ; je n'ai pas tyrannisé. Au contraire je me suis soumis à l'ordre des métiers et à l'usage. J'ai fait ce que j'ai voulu, mais la marchande aussi a fait ce qu'elle a voulu. Cette femme, qui n'est pas riche, n'aurait certainement pas chanté ni dansé à mon ordre et sur l'heure, même pour gagner mille francs. Elle ne m'aurait même pas vendu au juste prix tout son étalage. Le désordre est encore un ordre. Si je veux faire de folles dépenses, il faut que je cherche un autre courant de métiers, qui sont organisés pour les folles dépenses, et qui, fort sagement, me vendront chant et chanteuse, danse et danseuse. L'ordre résiste; il ne fléchit que sur certains points, où il est convenu qu'il doit fléchir. La puissance de l'or trouve ainsi ses conditions rigoureuses. Il y a des règles pour se ruiner.

J'avais pensé tout haut devant Castor, qui venait d'acheter un journal anglais. Il me dit : « Louez toutes les places d'un train ; voilà une fantaisie de riche ; on prendra d'assaut toutes vos places ; cela fera une petite révolution, irrésistible. Il y a une prodigieuse quantité de choses qu'on ne peut pas faire, si riche qu'on soit. Un troupeau de vaches arrête tout net l'automobile d'un millionnaire. Il ne peut écraser sans s'écraser

lui-même ; et quand il pourrait matériellement écraser, il ne le ferait pas. Même en payant tous les dégâts, il n'oserait pas le faire ».

« Les vaches, lui dis-je, sont peu de chose ; les chiens et les poules ont encore moins de masse. Mais c'est l'homme offensé qui arrête tout. J'ai vu, dans les temps de prospérité, d'insolents ivrognes en un lieu où l'insolence était de règle ; pourtant il y avait une limite, et l'un des buveurs fut rossé par le maître d'hôtel, ce que l'agent approuva, ce que tous approuvèrent ».

« Puis-je, dit Castor, fermer mon usine demain, sans autre raison que mon bon plaisir ? La police s'en mêlerait. Il faut de grands prétextes et une longue préparation pour exercer une puissance quelconque. Vous avez une grande puissance pour vingt sous ; rassemblez cent mille fois vingt sous, et essayez d'exercer cette puissance sur un seul point, comme un explosif ; rien ne sautera, parce que rien n'obéira. Cent millions sont comparativement bien moins puissants qu'une poussière de francs aux mains de petits rois comme vous ».

« L'avare, lui dis-je, est assez riche pour brûler les moissons ; mais il n'essaie jamais une chose pareille, et même il essaie bien moins, comme s'il sentait que sa puissance le lie. Toute dépense est imprudence ; telle est cette étrange sagesse. Étrange aux yeux de celui qui imagine la richesse ; bien moins étrange aux yeux de celui qui connaît la richesse ».

« Juste, dit Castor ; non pas seulement vrai, mais juste. Un riche qui trouble l'ordre est un fou. Qu'est la richesse sans l'ordre des échanges et des travaux ? »

« Aussi, lui dis-je, la forme humaine sur la monnaie signifie quelque chose. Et la tyrannie ne peut s'exercer que sur des signes abstraits, comme en Bourse, et dans un combat entre les signes abstraits ».

« Attention, répondit Castor. La Bourse est en effet un merveilleux instrument, le seul qui permette de déplacer promptement une pression de cent millions. Mais aussi il y a de l'imaginaire dans cette puissance ; et, justement, sur le point de régler les destinées du monde, cette puissance aérienne se dégonfle. On voit cela tous les dix ans ; c'est comme une cure de santé ».

XLIX

Je pense à ce qu'ils firent

23 juillet 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Je pense à ce qu'ils firent pendant la guerre, ces peuples admirables, à ce qu'ils firent par leurs chefs d'administration, par leurs commis, et par d'innombrables exécutants sans peur. J'ai admiré l'arrivée quotidienne des viandes, du pinard et des obus. je fis une fois un rapport sur un téléphone qui s'enrhumait il en résulta un sac de coke deux fois par semaine ce coke trouvait son chemin parmi les autres choses. Les Allemands firent sans doute des miracles plus étonnants, parce qu'ils avaient moins de ressources. je ne veux pas dire que tout arrivait à point ; il y avait des moments critiques, des encombrements, des négligences. je veux seulement me remettre en l'esprit la grande machine à ravitailler, qui donne une haute idée de ce que l'homme pourrait pour l'homme, s'il y avait grande alarme quelque part.

Supposons une imprévisible éruption, suivie de famine et de peste, dans quelque canton de notre Occident. Vous verriez de beaux courants d'hommes, de wagons, de vaisseaux, portant aliments, remèdes, matériaux. On verrait une admirable rivalité, non pas de pitié, car c'est trop facile, mais de promptitude et d'ingéniosité. Ce même Hoover, il n'y a pas tant d'années, fit admirer le génie de l'assistance. Cette fois encore il fut prompt au départ, seulement rien ne va.

Remarquez que les conditions sont bien meilleures qu'au temps de la guerre. Il n'y a point d'obus, ni de mines flottantes. Les voies ferrées et les locomotives sont à neuf. Le blé, la viande, le vin, tous les remèdes couleraient vers la blessure. Le sentiment ne manquerait pas, ni l'action. Une grande et durable paix résulterait de ce mouvement humain. On ferait cela comme la guerre, et de cœur plus libre. Mais quoi ? On sait bien que ce n'est pas le pain, ni la viande, ni la quinine, ni le vaccin contre la peste qui manquent là-bas. Qu'est-ce donc qui manque ? A-t-on jamais un pressant besoin d'autres choses ? Que signifie cette détresse, cet appel S. O. S. du grand navire ? Que porter ? Qu'offrir ? C'est l'imagination qui est malade. Ce qu'il faut remuer c'est une masse de milliards, chose inexistante. On ne peut remuer une chose inexistante. Il faudrait faire croire qu'on la remue. Or le croire ne se fabrique pas comme du pain.

Quand une valeur, jusque-là haut cotée, glisse vers zéro, on voudrait se précipiter, agir sur un frein, empêcher l'accident prévu. On le voudrait, on l'a tenté souvent ; mais on ne trouve rien de solide, rien qu'on puisse saisir et soulever. C'est peut-être qu'il n'y a rien ; c'est peut-être qu'une valeur qui s'évanouit était déjà vaine. Un mouvement d'imagination ne peut effacer que ce qui était déjà imaginaire. Ces milliards sont sans aucune substance, je le crains. Dans le fait il s'agit de signes et de la valeur que l'on attribue aux signes. Et les signes par eux-mêmes ne sont rien. On ne vit pas de signes ; on ne meurt pas faute de signes. Toutefois ici je me trompe ; on meurt très bien de peur, c'est-à-dire seulement par les signes alarmants, ou faute de signes rassurants. Toujours est-il que nos meneurs de signes, financiers et banquiers, sont bien au-dessous des chefs de gare et pousse-wagons. Un train de blé ou de bœufs serait depuis longtemps arrivé ; un train de milliards ne part même pas ; il siffle ; c'est tout ce qu'il sait faire.

On vit autrefois des croisades, des pèlerinages, des persécutions, des guerres, dont la cause, autant que nous pouvons savoir, était dans des nuées sans consistance. Seulement on y croyait. Rien n'a changé ; les hommes sont bâtis maintenant comme ils étaient. A l'approche de l'an mil, ils se crurent perdus ; ce fut une folie. Les dieux ont-ils pris une autre forme ? Apparaissent-ils en chiffres dans les journaux ? Imaginez une sorte de miracle. Personne ne lit plus les journaux. Il y aurait toujours le boulanger, le boucher et le crémier. Mais c'est à savoir ; car il faudrait compter avec les folles nouvelles. La rumeur serait aussi brutale et aussi aveugle que les vagues de l'Océan. Nous n'avons guère l'idée de l'inquiétude toute pure multipliée dans une foule. Et cela éclaire un peu l'art de gouverner ; car le positif n'y est pas le tout ; il faut gouverner la croyance, et, d'abord, croire soi-même très peu. Malheureusement nos Astrologues de milliards sont les premiers à croire ce qu'ils annoncent.

L

Tous ces pays sont fort émus

1er août 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Tous ces pays sont fort émus à la pensée qu'ils ne seront Pas payés ou qu'ils ne pourront pas payer. Qui pèsera ces richesses imaginaires et ces dettes imaginaires ? Il y faudrait un cynique ; et le cynique de nos jours c'est Gobseck, c'est le banquier, justement celui qui croit aux richesses imaginaires et aux dettes imaginaires. Quand Gobseck se demande ce qu'il tirera d'un mauvais papier, il pèse une croyance, il pèse une opinion, il ne pèse pas une valeur vraie. La question est de savoir s'il vendra le papier plus cher qu'il ne l'a payé. Faites croire à un amateur de tableaux qu'il vendra une absurde petite toile plus cher qu'il ne vous la paye, alors la valeur est bonne ; on oublie de se demander si la toile en question vaut quelque chose. C'est encore plus évident pour le papier ; un des plus variables papiers de ce temps s'est appelé Extension, ce qui est admirable. Et ce papier, dont la valeur était multipliée par la seule croyance, pouvait bien se transformer en un château, en une ferme, en une maison de rapport ; toutefois un tel échange était creux. L'un, l'acheteur, pouvait disposer d'un travail utile et solide, ferme ou château ; l'autre, le vendeur, n'était riche que d'une croyance ; de tels échanges ne peuvent pas s'étendre sans fin ; on le comprend par la fiction d'une humanité qui s'occuperait toute à échanger des papiers d'après la seule croyance qu'on peut les revendre avec profit. Qui ferait du blé, du vin, du bétail, des maisons, des voitures ?

Or, parce qu'il y a abondance de ces choses utiles, on ne sent pas d'abord le creux des richesses imaginaires. Mais il en est de ces richesses comme du papier-monnaie ; elles ne sont supportables qu'en relation avec les richesses réelles et le travail réel ; relation indirecte, mais qui dépend sans doute d'un excédent, d'une part laissée au jeu comme à l'oisiveté. Dès que les limites sont passées, on le sent ; une terreur se répand. Chacun vend ses richesses imaginaires et se jure de n'en jamais plus acheter. C'est ainsi qu'un banquier qui avait cinquante millions n'a plus rien ; mais il n'avait rien. On le croyait riche ; on cesse de le croire riche. Je pense qu'il y a dans toute grande fortune une partie imaginaire, et même que la réalité des millions décroît à mesure qu'ils s'accumulent ; toutefois cette étrange idée, si contraire à l'opinion commune, mérite une longue réflexion.

Je veux seulement, d'après de telles remarques, revenir à ceci, qui est tout près des faits. L'Amérique n'a pas besoin d'argent ; la France encore moins, puisqu'elle a trop d'or dans ses caves. D'où l'on peut conclure que ce n'est pas non plus l'argent qui sauverait l'Allemagne ou l'Autriche. Ces pays, soit créanciers, soit débiteurs, n'ont pas besoin d'argent ; ils ont besoin d'affaires, c'est-à-dire de commerce réel, d'échanges réels. En d'autres termes un paiement qui n'est pas le signe d'un juste échange de produits n'a pas de sens, et ne peut avoir d'effet. Les fortunes, au fond, sont des créances, et le mot est beau. A mesure qu'une dette s'accroît, elle devient imaginaire. On ne paye qu'en travail, et les journées de travail sont comptées par le soleil. Encore a-t-on vu dans le fait que le paiement en travail, sans contrepartie, c'est-à-dire sans échange, était bien capable d'appauvrir aussi le créancier. Mais ici toute l'obscurité possible se trouve amassée. Car, enfin, si un homme travaille pour moi sans que je travaille pour lui, n'est-il pas vrai que je m'enrichis ? Toutefois je vois bien que s'il devient ingénieux à force de travail, et si moi je deviens paresseux et ignorant par l'oisiveté, la richesse et la puissance passeront de son côté. On devine ici, sans tout comprendre, le jeu d'une très juste et très sensible balance, qui toujours s'incline du côté du travail. Et, donc, payez ou ne payez pas ces grandes dettes, ce n'est jamais que croyance voltigeante ; et un artiste de politique pourrait bien chercher le moyen de faire croire seulement qu'on les paie ou qu'on, les paiera. Créance, croyance ; voyez comme la langue est belle.

LI

Il n'y a pas longtemps
que l'on célébrait
20 août 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y a pas longtemps que l'on célébrait tout ce qui est grand et que l'on se moquait de tout ce qui est petit, comme petite culture, petite industrie, petite politique, La roue a tourné, et même très vite. Les grandes entreprises font maintenant leurs comptes, où le million est l'unité. Il est clair que les hommes les plus familiers avec ce genre d'affaires tâtonnent dans cette transparence. Certes il n'est pas facile de débrouiller toutes les causes de cette grande faillite. Sans doute il y a une proportion entre la structure humaine, qui n'a pas changé, et l'étendue des affaires qu'un homme peut réellement diriger, Un entrepreneur connaît son chantier ; un paysan fait la revue de ses champs et de ses chemins en une matinée ; une hôtelière, avant de s'endormir, fait défiler en son esprit ses verres, ses serviettes et ses draps. Je soupçonne que les choses sont le seul objet possible pour nos pensées. C'est alors que s'exercent la prudence et la prévision. C'est alors que le fameux œil du maître juge et décide. Mais l'abrégé nous perd. Nous ne sommes pas bâtis pour un certain degré de calcul abstrait, ni pour une grandeur ou petitesse quelconque de l'unité. Milliards d'atomes inclus dans une parcelle microscopique, ou distances stellaires mesurées en années-lumière, cela n'est pas à notre mesure. Le tout simple chiffre, et tout menu, qui exprime ces

immenses différences, n'a pas assez d'angles résistants ni d'épines ; il ne dit rien, parce qu'il ne parle pas aux sens comme il parle à l'esprit. Le million en chiffres n'avertit pas ; il ne pèse guère. Par cette disproportion, l'homme se trouve promu métaphysicien il ne sait plus ce qu'il dit. Du moins je suis ainsi fait il me faut l'exemple ; il me faut la chose, et même dans la main.

Une femme qui coud sait ce qu'elle fait ; un menuisier qui varlope, sait ce qu'il fait. La chose se défend et redresse l'erreur ; elle parle aux yeux et aux doigts. L'électricien qui donne le courant à des charrues électriques qu'il ne voit pas, sait déjà moins ce qu'il fait ; il agit par signes et par règle de signes. Il ne saisit plus sous ses doigts la relation entre un geste simple et d'immenses effets. De la même manière un officier d'état-major donnait par téléphone un ordre raisonnable sur le papier, absurde dans le fait ; c'est qu'il ne voyait point la boue, les réseaux, l'état réel des travaux préparatoires. Il pensait en algébriste, construisant sur des suppositions bien nettoyées. Ici, par les hasards, par l'élasticité étonnante des hommes, et aussi parce que l'ennemi était un autre algébriste, l'erreur ne se montrait pas toujours tout de suite ; sans compter que les rapports apprenaient bien vite à ne dire que ce qui plairait. Ainsi le chef était comme aveugle aux choses, dans sa chambre de signes.

je suppose qu'il se produit quelque chose d'analogue lorsqu'un homme dirige de son cabinet une centaine d'immenses affaires, dont chacune est déjà trop étendue pour que l'œil du maître puisse la saisir. Ce n'est pas que l'opinion puisse jamais régner sur les affaires ; il n'y a d'affaires, finalement, que de chaussures, de bas de soie, de drap, de papier, et choses de ce genre, qui plaisent ou ne plaisent pas, sont nécessaires ou inutiles, se vendent ou ne se vendent pas. Toutefois l'opinion peut régner longtemps ; et si l'on croit, ou si l'on fait croire, qu'une affaire es; bonne, les effets peuvent donner raison à l'opinion, dans la chambre des signes. Et remarquez qu'il y a aussi des signes de signes, dans une chambre des signes encore plus abstraite qui est celle du banquier. On comprend qu'ici tout est clair d'apparence, si seulement l'on sait compter, mais en réalité tout à fait obscur et comme opaque, par l'absence des choses fabriquées auxquelles se termine toute la richesse possible. Ainsi l'esprit n'est nullement averti, et la catastrophe prend un étrange aspect, comme d'un orage de signes.

Heureux les métaphysiciens de philosophie et de physique ; car s'ils se trompent, cela est sans conséquence ; il leur est bien facile de l'ignorer ; l'expérience est complaisante. Les métaphysiciens de finance sont moins bien placés ; le petit boutiquier, le petit artisan, le petit rentier sont au bout du fil ; et ils ne sont point dans une situation à tout croire, car il y a l'impôt et le chômage, qui sont des suites trop réelles de la métaphysique financière. On ne joue pas avec les besoins. C'est toujours l'économie qui nous rend sages. Quelles folles idées nous formons, sur l'univers, sur les dieux, et sur nous-mêmes, dès que l'erreur n'a pas pour conséquence la faim !

LII

L'homme fait grand

1er septembre 1931.

[Retour à la table des matières](#)

L'homme fait grand ; c'est sa manière. L'avarice est une sorte d'ambition de vieillard, une ambition de mains qui ne savent plus s'ouvrir. Mais la jeune couvée est généreuse, dépense et se dépense. L'avarice n'aurait pas fait cette folle guerre. L'avarice ne s'envolerait pas par-dessus les océans. L'avarice ne pouvait concevoir ni approuver cette époque de vitesse, de dépense et de jeu, qui vient de se clore provisoirement. J'ai connu, le temps d'une soirée, un de ces rois d'industrie, allemand, blessé de guerre, camarade de l'autre armée ; j'eus plaisir à me réconcilier symboliquement avec ce noble ennemi ; et lui rêvait de me faire traduire en toutes langues. Je me gardai de me croire riche, et je fis bien. C'était un poète. Il ne se déplaçait qu'en avion, et déclamait du Shakespeare dans le fracas. Il n'est pas tombé de son avion, mais il est tombé du haut de sa fortune, comme nos aïeux faisaient des cathédrales trop hautes qui leur tombaient sur la tête. Un aviateur ne pense qu'à allonger sa trajectoire. Un banquier vise deux cents millions, et, quand il y touche, il trouve que ce n'est pas beaucoup. La guerre des gaz est comme le poème du désespoir. Toute puissance se gonfle jusqu'à l'impossible. « Audacieuse race de Japet, dit le poète, audacieuse qui fatigue la foudre ».

Une strophe de Goethe monte plus haut, et ne crève point. Il est vrai que tout le monde n'est pas Gœthe. Un poème est la plus belle aventure ; mais l'aventureux génie se remue dans le roi de la planète, et s'envole comme il peut. On voudrait expliquer la passion du jeu par le désir de gagner ; or cela ne va pas ; les avares ne jouent point. Le jeu de pur hasard, c'est l'aventure toute nue. Une passion si commune éclaire l'homme, et le montre redoutable à lui-même aussi bien qu'aux autres. Quelle misère de pensée dans les maximes de La Rochefoucauld ! L'homme voudrait bien s'y reconnaître, et s'y assurer de sa propre prudence. Mais la morale de l'intérêt est imaginaire. Oustric lui aussi fut poète ; il ne profitait pas plus de cent millions que d'un ; il bâtissait un étrange édifice de chaussures, d'étoffes, de produits chimiques, de tout ; il se plaisait sur ce sommet branlant. On a cherché quel genre de services il rémunérât ; je crois plutôt qu'il payait royalement, pour la grandeur. Et ces Messieurs si polis ne savaient comment refuser ; c'est leur excuse. Il n'y a pas plus de sécurité dans ces entreprises que dans une auto qui avale la route. Il y a des siècles de siècles que l'homme oublie la sécurité et se consume au plaisir d'oser et de défier. Les lions et les tigres le savent bien ; car ce sont des avares, qui ne bondissent que sous l'aiguillon de la faim ; avares qui sont tombés au pouvoir des prodiges ; et que faire, se disent-ils, contre un animal qui n'a pas peur ? Le plus sage est de sauter au cerceau, comme ils font dans les foires. Toutefois les lions n'en pensent pas tant ; la pensée est une prodigalité aussi.

Tout est jeu athlétique sur la terre des hommes. J'entendais hier un grand diable blond qui dépliait son journal : « Neuf partout, disait-il, c'est formidable » il parlait du tour de France ; il célébrait les athlètes, comme faisait Pindare. Ceux qui peuvent courent ceux qui ne courent pas applaudissent. Et les financiers ne sont pas de gros ventres, comme nous croyons ; ce sont des coureurs maigres. Quand ils ont dépassé les autres, ils jouent à se dépasser eux-mêmes. Comme on voit qu'un joueur de bridge, qui en attend trois autres, fait des réussites.

L'homme tenait un cerf-volant au bout d'un fil l'oiseau de toile planait bien au-dessus des falaises. Quelqu'un demanda : « Quel plaisir ? » Or la réponse ne se fit pas attendre. Un remous ou un trou d'air précipita l'oiseau de toile. Il fallut courir contre le vent, et puis tendre et lâcher la ficelle, selon que la chose légère disait oui ou non. J'admirais une fois de plus le jeu des forces, et comment le vent, rencontrant cette surface toujours obliquement tendue, et ne pouvant l'emporter, glissait par dessous, et élevait le planeur par cette pression. Comprendre est un autre jeu ; je revenais à mon théorème favori, selon lequel la pression de l'air sur un plan est normale au plan ; les difficultés ne me manquaient pas. Elles ne manquaient pas non plus à l'homme ; et l'on a élevé bien des cerfs-volants avant de penser à l'effet des pressions sur un plan incliné. L'homme luttait de souplesse et d'agilité contre un vent inconstant tel qu'il peut être au voisinage du sol, par les obstacles, et par la chaleur réverbérée. Enfin la voile sortit du port et trouva le vrai vent ; elle fut bientôt au bout du fil et glorieuse. Personne ne demanda pourquoi le jeu était amusant ; mais plutôt chacun aurait voulu essayer, et jouer ainsi avec le vent. Le difficile plaît.

LIII

Le métier de citoyen est difficile

10 septembre 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Le métier de citoyen est difficile. On le somme de juger les nations, les banques, les industries. On lui fait entendre que, s'il n'arrive pas à comprendre le mécanisme des crises cycliques, il est incapable d'opiner utilement sur les impôts, sur les armements, sur le crédit. Il devrait donc se laisser gouverner par des administrateurs compétents. Mais lesquels ? Chacun d'eux réfute le voisin. Les journaux racontent heure par heure un régime de Terreur seulement ce sont des doctrines que l'on guillotine. Toute doctrine est suspecte ; on l'arrête à sa préface à son premier chapitre on l'égorge. Les cadavres sont jetés aux oubliettes. Ce régime de violence intellectuelle n'est pas bon. La politique est comme la physique. La plèbe apprend la loi de Mariotte et d'autres petites choses qui relèvent du bon sens ; les hommes éminents s'exterminent. La plus haute pensée est comme un bûcher de papillons. Pour la physique, passe encore, se dit le citoyen ; car les doctrines ne changent pas les choses. Mais pour la politique, c'est effrayant, car on se demande s'il y a autre chose ici que des doctrines, et si ce ne sont pas seulement des morceaux de doctrines qui nous tombent sur la tête. Un impôt, c'est une doctrine ; la baisse des valeurs est une opinion ; la guerre vient certainement de penser, et vraisemblablement de mal penser. Où est le manuel du bien penser ? je m'informe ; le m'abonne à trois revues ; je trouve deux cents volumes essentiels dont chacun s'applique à prouver que les autres ne valent rien.

Cette scolastique veut un coup de balai. Mais qui tiendra le balai ? je pense ici au proverbe que Gœthe aimait à citer : « Que chacun balaie devant sa porte » ; et je crois que beaucoup seraient capables de balayer le seuil de leur propre esprit. Que signifie l'instruction donnée à tous, sinon cette sorte de balai remis à tous ? Et que chacun refuse ce qui est confus pour lui, mal connu de lui ; ce qui est rapporté ou résumé. C'est sagesse. Il y a quelque chose de clair dans les Soviets Russes, c'est que je n'en puis rien savoir qui soit clair et incontestable. Eh bien, au lieu d'en croire plusieurs choses successivement et avec colère, je n'en croirai rien. Nul ne m'a condamné à savoir tout.

Au temps où les locomotives, par décret des Compétences, portaient un coupe-vent, j'eus l'idée de balayer ce dogme mécanique, qui était, à regarder de près, une erreur d'enfant. La question pouvait être prise selon la méthode de Descartes. Un examen, même sommaire, d'un solide poussé dans un fluide, conduisait à arrondir l'avant, à effiler l'arrière. On a fini par le savoir, et je n'y suis pour rien, estimant qu'il m'importe plus d'éclaircir mes propres idées que de persuader les autres. Mais je gagnai, par ce moyen et par d'autres du même genre, d'échapper à la terreur physiologique. Je conseille au citoyen d'échapper de la même manière à la terreur sociologique en considérant avec patience quelques relations très simples et qu'il connaît bien. S'il est commerçant, il a connu quelque agent de publicité. Il sait comment ce genre d'homme s'impose, comment il se multiplie, comment il invente. Il sait ce que cela coûte. Il comprend que le producteur, de moitié avec le consommateur, doit nourrir ce parasite, qui n'a pour lui que l'éloquence. Et quels que soient les effets d'une affiche, il comprend bien qu'à mesure que les affiches se multiplient, le monde des hommes est appauvri par là. Or supposons seulement vingt espèces de rongeurs qui lèvent impôt sur le travail, travail d'ouvrier, d'ingénieur, de commerçant, est-ce que cela n'expliquera pas assez de trop rapides fortunes, s'accordant très bien avec une gêne des affaires réelles et une pauvreté générale ? Alors le citoyen commerçant, tenant en main de telles idées simples et bien nettoyées, jugera quelques-unes de ses fautes, et balaiera encore un petit bout du trottoir devant le voisin ; et par ce moyen agira sur la politique et sur les destins du monde à la longueur de son bras ; et si c'est peu ou beaucoup, il n'a pas à le savoir. Et c'est parce que trop de gens voudraient savoir ce que la Chine en pense, qu'ils restent appuyés sur leur balai, à regarder passer la charrette des doctrinaires.

LIV

Le jeu est d'esprit

15 septembre 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Le jeu est d'esprit ; c'est par là qu'il est redoutable. La vie prudente ennuie, et finit même par effrayer. Pourquoi ? C'est que l'imagination ne nous laissera jamais la paix. J'ai connu un homme qui donna comme but à sa vie de s'assurer contre les microbes ; on ne peut s'assurer ; il se trouvera toujours qu'on aura oublié de fermer quelque porte. L'homme auquel je pense ne se trouvait en sûreté que sur les plus hauts glaciers ; il y fit une chute de cinq cents mètres ; par ce détour les microbes le tuèrent ; ou plutôt l'idée du microbe le tua. L'avare craint de manquer, et commence par se priver de tout ; c'est que la réflexion sur les risques est sans fin et sans mesure. Allez-vous vous abstenir de promenade par crainte des autos ? En un sens ce serait raisonnable, car tout accident est de surprise, et c'est donc dans le moment où rien ne vous inquiète que vous devez être inquiet. Vous restez chez vous ; mais un avion peut vous tomber dessus ; cela s'est vu. Le risque n'avertit pas ; il est déjà sur vous.

Il y a une heureuse insouciance, qui est presque toute la santé. Heureux ceux qui laissent le soin de la sûreté à leur machine vivante, au lieu d'y penser toujours ! Celui qui pense trop à soi, s'il n'est avare ou malade imaginaire, doit être joueur. Au lieu d'attendre l'accident, il le cherche, il le définit, il le conduit à un point où il faut que le sort décide. Toutefois ce n'est pas facile. Tel fait l'acrobate en avion, qui se cassera la

tête dans l'escalier du métro. J'ai rencontré un aviateur, brave entre les braves, qui fuyait Paris à cause des obus de la grosse Bertha ; c'est que ce danger n'était pas de ceux qu'on peut aller chercher. C'est ainsi que l'esprit finit par inventer un destin dont il soit maître. Il fallait y penser ; on y a pensé, et on a trouvé les jeux de hasard. Car je suis maître alors du hasard ; je peux laisser passer dix coups, vingt coups sans jouer ; je ne cours alors aucun risque. je joue ; la réponse est prompte et sans ambiguïté ; la prudence n'y peut rien du tout, et le doute dure à peine un moment. Tous les jeux vont vite, et tous les joueurs sont impatients. La pensée les importune ; l'action les délivre.

Le jeu est peut-être l'action pure ; car rien ne force ; et, parce que le jeu va toujours son train, l'hésitation elle-même est irrévocable ; il n'y a pas de milieu entre se risquer et ne pas se risquer. Et, si l'on se risque, on connaît tout de suite le dernier mot du destin ; je dis le dernier mot, car chaque coup ne frappe qu'une fois et laisse l'avenir intact et neuf. Au contraire l'ambitieux est humilié par les expériences réelles, où souvent c'est la prudence qui est punie, et où le destin le prend par derrière. Cette situation explique ce regard toujours attentif à ce qu'il ne peut voir, et propre au tyran. Un tyran ira donc au jeu de hasard, où il n'y a rien du tout à deviner en dehors de ce qu'on voit. Le jeu est traître absolument, puisqu'on n'en peut rien prévoir ; et le jeu c'est cela même. Mais aussi ce traître jeu ne frappe qu'au moment où on offre volontairement sa poitrine. Supposez un tyran qui décide des minutes où sa vie sera en danger ; il sera maître aussi des poignards. Au lieu que le tyran réel, du genre Pygmalion, craint très justement ce qui n'est pas à craindre, et, supplie encore plus subtil, il craint par-dessus tout les moments où il ne craint pas.

Au contraire le jeu nous met notre propre crainte en mains ; nous la réglons comme nous voulons. Nous savons exactement quand nous aurons besoin d'audace et de résolution. Au temps des embuscades imprévisibles, le duel était un soulagement, un rendez-vous que l'on prenait avec le péril ; aussi remarquait-on dans les duels quelque chose d'aussi absurde que dans le jeu. Et beaucoup sont impatients d'attendre la guerre ; ils aiment mieux y courir, rassembler tout le risque en un moment et sur un certain point, et puis être tranquilles après cela. C'est par un calcul de ce genre que l'on aime mieux souvent risquer sa fortune que l'administrer. Administrer est une sagesse aisément ennuyeuse, et qui ne donne même pas la sécurité. Je m'explique cette préférence pour les valeurs incertaines, qui est ce qui rend compte des étranges finances de ce temps-ci.

LV

Stella est née dans un monde

1er novembre 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Stella est née dans un monde de grâce et de faveur; elle n'en peut percer les mystères. C'est le sort commun des hommes et des femmes de vivre d'abord de bienfaits et d'obtenir par prières ; et c'est le sort aussi de la sixième fille du fermier, qui est une petite princesse portée, choyée, servie par ses grandes sœurs et par sa maman, sous la protection d'un papa qui peut tout et qui tonne de temps en temps comme un bon Jupiter. Mais cet état féérique ne dure pas ; dès que ses petites jambes la portent, elle commence à servir, elle court à la queue des vaches, et elle apprend le prix d'un litre de lait. Le dur apprentissage fait paraître un monde difficile, et sourd aux prières. La pluie entre dans les petits sabots, le froid mord, la provision de bois s'épuise ; le feu ne chauffe que si on le nourrit. C'est ainsi que le travail forme le jugement. Et voici une autre petite sœur, qu'il faut porter et servir ; on sait ce qu'elle pèse.

Stella ne sait même pas qu'il y eut un temps où la bougie s'usait ; encore moins conçoit-elle l'usage des mouchettes. Il suffit de tourner un commutateur et tout s'illumine ; c'est presque comme si on disait : « Que la lumière soit ». Elle entend raconter que les voitures étaient traînées par des bêtes qui mangeaient et dormaient. Le train rapide marche tout seul ; l'auto ne se fatigue jamais. La nourriture d'essence

est distribuée partout ; un homme donne deux tours de manivelle ; qui pourrait saisir un rapport entre ce travail facile et la puissante machine qui dévore la route et surmonte les collines ? Tout est caché, tout est miracle. Il fut un temps où il fallait emporter de l'or, chose lourde qu'on tenait sous clef, et dont le niveau baissait comme l'huile de l'antique lampe Carcel. Mais ce sont des légendes incroyables. Stella a son carnet de chèques ; une ligne d'écriture fait des miracles. Tout est miracle, et le vieux valet, qui est toujours content, ressemble au bon génie des contes, pour qui rien n'est difficile.

Un jour il a montré un peu d'humeur ; Stella remercie et s'excuse, « car, dit-elle, que serais-je sans vous et vos pareils, si prompts à exécuter » ? Mais le vieux valet s'étonne, et arrange du mieux qu'il peut une réponse selon la sagesse des valets : « Au contraire, dit-il, C'est vous et vos parents qui me faites vivre. Si vous vous aviez de vous servir vous-même, c'est alors que je manquerais de tout. Vous êtes bien bonne d'avoir besoin de moi ». Tous ceux qui servent et qui travaillent disent la même chose. « Comment vivrais-je, dit le maçon, si les riches ne faisaient pas bâtir ? » Et le maître d'hôtel : « je serais misérable si tous ces gens ne venaient jouer sur la plage ». Et cela revient à dire que si tout le monde travaillait, il n'y aurait plus que des pauvres. Et il est clair que tous ces serviteurs pensent ce qu'ils disent. Ainsi l'enquête n'éclaircit rien ; au contraire le mystère est de plus en plus impénétrable. Stella peut apprendre l'économie politique ; elle y verra que toutes les crises résultent de ce qu'on ne consomme pas assez, autrement dit de ce que les maîtres n'ordonnent plus rien aux serviteurs. Autos, faites-nous la grâce d'user les routes. Élégants, changez de costume tous les huit jours. Dieux de ce monde, donnez des fêtes et des bals. Que Vos Grâces pensent un peu plus à s'amuser, et tout ira bien.

Ce monde des richesses est impénétrable ; l'intelligence s'y perd. Ce qui est remarquable, c'est que la mythologie des maîtres, et même celle des serviteurs, est l'image exacte du monde des richesses. Comment Stella ne croirait-elle pas que tout ce monde dépend d'un maître infiniment riche, qui n'a besoin de personne et dont tous dépendent ? Ces contes ne sont pas plus incroyables que ne l'est l'existence vue d'une auto infatigable ou d'un balcon d'hôtel. Tout est miracle, et les riches sont l'image de Dieu. Il n'a pas fallu moins que la pointe de l'outil pour entamer un peu cette brillante surface. Et encore la demande de travail est la prière du matin, qui obscurcit toute la journée ; essayez de supprimer les avions, vous entendrez les ouvriers d'usine. A peine quelques-uns voient un peu de jour, et commencent à comprendre que ce n'est pas le riche qui est l'image de Dieu, mais que c'est plutôt Dieu qui est l'image du riche.

LVI

La rationalisation vient trop tard

20 novembre 1931.

[Retour à la table des matières](#)

La rationalisation vient trop tard, dit Pharaon, à peu près comme la propre et élégante électricité après l'invention du gaz, puante et asphyxiante. L'esclavage était une très sale chose, j'en conviens ; c'est que les marchands d'hommes étaient des brutes. Qu'y eut-il alors ? Un dégoût, une révolte des délicats. L'institution fut brisée ; les hommes eurent à se conduire eux-mêmes. Les reprendre maintenant par persuasion, c'est presque impossible. Il fallait rationaliser l'esclavage. Quand on pense à nos ingénieurs, à nos médecins, à nos professeurs, et à ce qu'ils auraient pu faire de la race obéissante, on est ébloui.

« Il n'y a pas encore bien longtemps, le producteur de fruits les emballait n'importe comment. Ces poires sans tache ont été rationnellement produites et rationnellement emballées. Concevez d'après cela ce que serait le transport des esclaves, s'il y avait encore des esclaves. Bateau bien aéré, avec douches ; antisepsie parfaite ; la nourriture pesée par le médecin du bord. Nous avons maintenant des spécialistes qui savent reconnaître les aptitudes de chacun. Classer les hommes selon les différentes techniques, et donner à chacun les connaissances convenables à son métier, ce serait facile ; et le temps de la traversée serait utilement employé. Les partisans de l'école unique disent bien qu'aucune aptitude ne doit rester improductive, et que la méthode

rationnelle de culture doit être appliquée à tous sans exception. Ils le disent ; mais ils n'ont pas le pouvoir de le faire. Ils doivent compter avec les préférences et les préjugés de chacun. Nos esclaves seraient bien mieux instruits. Quelle joie et quelle reconnaissance dans l'esclave devenu polytechnicien et membre de l'Institut ! Pourquoi non ? Pourquoi le médecin des esclaves ne serait-il pas lui-même un esclave bien doué ? De quoi se plaindrait-il ? N'aurait-il pas exactement le pouvoir qui conviendrait à son savoir ? Quel homme a jamais désiré autre chose ? Je sais bien qu'ils croient tous désirer autre chose ; et cela vient de ce que les désirs ne sont pas rationalisés. La liberté ne peut être un moyen ; la liberté est un résultat. Nous sommes partis trop vite ; et une réforme prématurée a rendu le progrès difficile. Combien péniblement nous arrivons à contraindre les hommes pour leur bien !

« L'eugénétique est une science déjà avancée, mais sans pouvoir. Et pourquoi ? Parce que nous laissons choisir ceux qui ne savent pas choisir. Ainsi, suivant l'occasion, ils se trouvent presque tous mal mariés et malheureux. Un mariage réglé d'après les intérêts de l'espèce donnerait de meilleures chances ; lui seul devrait être dit volontaire, car qu'est-ce que vouloir sans savoir ? Au reste nous ne pouvons nous faire une idée de ce que seraient les mœurs et les opinions dans un peuple d'esclaves. Être esclave et obéir, cela semblerait aussi naturel que vieillir et mourir. Ainsi, la vague ambition de liberté et d'égalité étant effacée, je ne vois pas pourquoi le malheur de l'esclave ne serait pas soigné et guéri comme la maladie de l'esclave. La colère et le désespoir ne valent pas mieux que la peste. Donc, dans le commerce des esclaves rationalisé, point de ces époux brutalement séparés ni de ces enfants arrachés à leur mère. Et, puisqu'il est évident que les vertus d'un homme n'ont pas moins de valeur marchande que ses muscles, nos moralistes auraient charge de la bonne humeur, de la confiance et de la fidélité des esclaves, comme d'un genre de santé supérieure et précieuse par-dessus tout. Car, enfin, est-il un éleveur de vaches qui soit content de voir ses vaches affolées par les mouches ? Aussi, parce que les hommes sont quelquefois harcelés par des idées comme par des mouches, nous aurions un genre d'émoucheurs nommés prêtres, et une religion rationalisée ; et l'idée de Dieu serait ce qu'aujourd'hui elle voudrait être, l'idée la plus favorable aux maîtres. Malheureusement le progrès s'est fait par sursauts ; de folles idées nous barrent la route, et nous avons grand-peine à ramener la philanthropie dans ses vrais chemins ». Ainsi parlait Pharaon, en lissant ses brillants cheveux. L'ironie est comme une maladie dans les âmes faibles et divisées ; mais dans les âmes fortes elle se referme sur elle-même, composant une parfaite image de l'homme. Parfaite, mais renversée.

LVII

Il y a trois âges du capitalisme

12 décembre 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Il y a trois âges du capitalisme. Le troisième âge est venu ; il nous marche sur les pieds ; mais nous ne le voyons point. Nous pensons selon le second âge ; et quelques-uns pensent encore selon le premier. Nos idées sont en retard de cinquante ans pour le moins. Ainsi nous ne comprenons rien à ce qui nous arrive.

Il y eut d'abord l'âge du grand patron. C'était l'ancien balayeur, assez mal instruit, et très raisonnablement avare. Il vivait comme un pauvre, régnait despotiquement, et payait mal. Son vieux bureau fut toujours obscur, crasseux, secret. Une porte criait et fermait mal ; cette porte resta toujours ainsi, par la raison souveraine : « je ne veux pas dépenser d'argent ». Quand cet homme-là perçait un mur, ce n'était pas, comme l'innocent Birotteau, pour donner un bal ; c'était pour étendre ses ateliers ou ses comptoirs ; et le travail était payé aussitôt en argent clair, après des réductions dont l'architecte restait malade. C'est d'après les mêmes principes qu'il faisait les comptes de ses ouvriers, leur prouvant qu'ils pouvaient encore garder quelques sous à la fin de chaque semaine. C'est ainsi qu'il gouvernait deux cents ménages. Et sa femme, riche comme elle était, disait qu'elle n'avait jamais payé un œuf plus d'un sou, même pour un malade. Tout le commerce du quartier vivait sous cette loi de fer. D'après dix

patrons de ce genre-là, jugez du banquier, et jugez de l'ingénieur. De ce temps nous sont restées des étiquettes comme Bon-Marché et Gagne-Petit, qui ne sont pas encore déshonorées.

Le second âge fut celui des actionnaires et des sociétés anonymes. Le maître à mille têtes est plutôt avide qu'avare ; il ne connaît pas le métier ; il ne s'en soucie point. Des gants, des parapluies, des voitures, des rails, fabriquez ce que vous voudrez et vendez ce que vous pourrez ; je ne m'occupe que du profit. Et, selon le profit, je transporte mon argent d'une affaire à l'autre. Par prudence je participe à plusieurs affaires. je n'ai pas à savoir ce que c'est qu'usines, machines, ouvriers, salaires, grèves. Il n'y a pas longtemps j'étais fabricant de chaussures, et je n'en savais rien. Le coupon est le produit uniforme de toute industrie quelle qu'elle soit. Tout le monde est banquier. C'est l'âge des banquiers. Le chef de l'entreprise est étroitement serré entre les exécutants et les prêteurs, qui tous réclament. Et la muette réclamation du prêteur est la plus puissante, car, par un simple mouvement de ses capitaux, il écrase une industrie et affame tout un quartier. Mais il n'en sait rien ; ce n'est que placement ou déplacement.

C'est alors que s'accomplit une transformation étonnante, et dont je ne vois pas bien tous les ressorts. Le chef et les sous-chefs ne laissent pas passer longtemps entre leurs mains les profits d'une entreprise prospère. Et avouez qu'il est ridicule de doubler de tous ses soins les capitaux d'un prêteur qu'on ne connaît pas. D'où l'étrange précaution d'augmenter peu à peu les frais généraux en inventant des places bien payées, des dépenses admirables, des renouvellements de matériel, des frais de publicité, sur quoi il est bien facile de prélever des commissions, d'une manière ou d'une autre. D'où enfin une concurrence d'un nouveau genre, où sont vaincus et méprisés ceux qui ne savent pas dépenser. Il s'institue ainsi une école des grands administrateurs, qui n'est nulle part, et une opinion sur les grands administrateurs, qui court partout. Et n'est-il pas risible de voir qu'on livre encore à deux chevaux quand il y a des camions automobiles ? Les marchands de camions sont bien de cet avis. Obtenir des subventions, des primes à l'exportation, des commandes de l'État, c'est encore un travail du même genre, où la commission, la vie riche, et l'alliance des compétences ont leur rôle. Et il est juste que ces fruits de l'administration soient pour l'administrateur. C'est ainsi que les Grands Salariés, que nous nommerons les « Plus de cent mille », ont pris peu à peu tous les leviers de commande, et ont mis à la mode autour d'eux la prodigalité comme moyen de s'enrichir. Et pourquoi pas un ascenseur de plus, si c'est commode, et puisque j'ai mon vingt pour cent ? Nous sommes loin de Boucicaut.

LVIII

J'essayais de ne pas voir

26 décembre 1931.

[Retour à la table des matières](#)

J'essayais de ne pas voir ces horribles bariolages de couleurs et de lumières qui annoncent la Noël. Et je dis à Castor : « A qui ces choses plaisent-elles ? Et ces folles dépenses feront-elles vendre une poupée de plus ? »

« Comment savoir ? répondit Castor. Les grands comptes ou bilans sont à peu près aussi clairs que notre budget. Mais soyez tranquille, personne ne s'intéresse à ces comptes-là ; personne ne calcule le bénéfice final. Tout se passe entre un courtier de publicité qui veut enlever une grosse commande, et un chef de décoration qui donne sa clientèle au plus offrant, entendez à celui qui offre la plus belle commission. Tous deux gagnent à dépenser beaucoup ; l'électricien s'en réjouit, et le marchand de lampes, et l'ouvrier des lampes. Il est bien clair que le patron à l'ancienne mode couperait les ailes à ces beaux projets, réduirait ses frais généraux, et enfin baisserait ses prix, en se disant que le bon marché est la meilleure publicité qui soit. Seulement il n'y a plus de patron à l'ancienne mode ; le patron est un grand employé, qui a son fixe et ses commissions. Les actionnaires, qui sont des patrons incompetents, seront payés les derniers. Il n'y a pas que les chemins de fer qui travaillent à perte. Le chef de rayon qui achète de l'étoffe pour un million ne sait pas au juste comment il revendra ; mais il sait très bien ce qu'il gagne tout de suite ».

« D'après cela, lui dis-je, toute entreprise irait à la faillite, pour le profit des administrateurs. Cependant ce n'est pas si simple ».

« Non, dit Castor ; mais c'est par la complication même et par un immense cercle de règlements retardés que les entreprises continuent, et que le creux sonne plein. Il s'agit de faire croire, et les gens aiment croire ; et la publicité elle-même est un élément de faire croire ».

« Et, lui dis-je, on sait que l'acheteur, enivré lui-même de son traitement, de ses commissions ou de son salaire, ne recule pas devant les hauts prix et fournit l'argent courant. La commission paie la commission. L'emprunt fait le reste. Et l'emprunt n'est-il pas aussi une affaire de publicité et de commission ? »

« C'est un bien vieux procédé, dit Castor, de prendre sur le capital pour payer les intérêts. Tout nûment, sans façades, ni lumières, ni apparence d'industrie ou de commerce, c'est une escroquerie très méprisée. Mais si les étalages brillent, si les clients s'écrasent aux portes, si l'entreprise s'étend et se lie à d'autres entreprises, si le banquier enfin, dont c'est le métier, ne cesse de découvrir l'une pour couvrir l'autre, on se demande où seraient les mécontents ».

« Jusqu'au jour, lui dis-je, où tout le monde est mécontent. Les gens d'affaires se demandent pourquoi. Ils disent que si de nouveau on cherchait le gain et on achetait, au lieu de garder stupidement l'argent, la grande machine tournerait aussi bien qu'auparavant. Seulement qui expliquera la peur ? »

Castor réfléchissait ; son visage était nettoyé de ce fard des affaires, imprimé par des pensées extérieures. « je ne sais, dit-il, si c'est seulement peur. J'y vois de l'indifférence et du mépris. L'homme pense. L'homme est juge. Et naturellement en lui vendant une auto vous le forcez à remuer ; vous lui enlevez le haut de sa pensée. Toutefois il n'est pas content. Il se sent complice d'un tas de voleurs. Il voit s'élever l'injuste, et il se dit que cela n'est pas selon l'ordre. La religion est un fait étrange ».

Je l'interrompis : « Profondément humain. je ne m'inquiète pas de la part mythologique, si peu vraisemblable qu'on perd son temps à l'examiner. Mais la religion enferme un jugement tout humain. Le mépris des richesses est autre chose qu'un commandement de Dieu ».

« Autre chose, oui, dit Castor. C'est un jugement, je crois, sur le travail et sur le profit ; au fond sur ceci, que le travail est bon et sain, et que le profit pourrait bien n'être ni bon ni sain. Le système moderne repose sur ce principe que tous les hommes aiment premièrement l'argent. Faites attention à une chose, c'est que ce brillant des étalages et des affiches est une sorte d'injure à la partie noble de l'homme. Nul ne refuse la richesse ; mais chacun se méprise de jouer ce jeu imbécile. Il y a un peu de vengeance dans cette mauvaise volonté, qui au fond n'est pas si mauvaise. Nul homme ne se bouche les yeux pour toujours ».

« Noël, dis-je, Noël n'est pas une petite chose. Noël n'est pas tout de lumière et de jouets mécaniques. Il y a l'étable, l'âne, le bœuf, et l'homme qui naît et renaît en cette rustique compagnie. L'immortelle image signifie, entre autres choses, que l'or n'est pas dieu ».

LIX

Je me souviens du jour où un grand homme

2 janvier 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Je me souviens du jour où un grand homme de la laine me dit qu'il partait pour la Roumanie : « Ils ont trop de laine, ils manquent de drap et ils n'ont pas d'argent. je prends leur laine et je la paie en drap ». Par des inventions de ce genre, il rétablit sa maison, fort ébranlée par une crise de la laine. Ce lainier trouvait cela tout simple et assez ennuyeux ; il estimait à leur prix les choses véritablement rares et difficiles. Le père Grandet spéculait sur les tonneaux ou sur les monnaies, selon l'occasion ; mais, parce qu'il était borné aux affaires, personne ne dira qu'il avait une forte tête, ni qu'il faisait honneur à l'espèce. Thalès, qui passe pour avoir inventé la géométrie prouvée, et qui était curieux aussi des astres, s'amusa un jour à gagner sur les olives, d'après une prévision juste, et par un jeu d'accapareur, afin de faire voir que la richesse était une des choses qu'il avait le droit de mépriser. Il n'y a pas de plus grande folie que de donner le pouvoir politique à un homme simplement parce qu'il a su gagner beaucoup d'argent. La fonction de l'État n'est pas de gagner de l'argent, ou bien c'est par exception, comme pour les postes et le tabac, et c'est l'affaire d'un administrateur subalterne. Quant au pouvoir véritable, il doit notamment empêcher que les riches

gouvernent selon leur argent. Il faut alors un sage, qui ait la notion des valeurs, et pour qui liberté, justice, raison ne soient pas seulement des mots.

On dit que la plupart des hommes tombent en quelque sorte à genoux sur la seule mention de l'argent. je n'ai vu rien de tel. je vois bien que les hommes ont besoin d'argent et s'occupent premièrement à en gagner ; cela veut dire seulement que l'homme mange au moins deux fois par jour, et choses semblables. Mais un homme qui ne pense qu'à manger et à gagner, cela est rare ; c'est une sorte de monstre. Et pareillement, celui qui ne pense qu'à étendre ses affaires, et à ajouter des millions à des millions est une sorte de monstre. Quant aux opérations intellectuelles que suppose cette manie d'acquérir, elles sont tellement communes et faciles que personne ne les jugera au-dessus de soi. Où donc courent les hommes dès qu'ils sont assurés de leur pâtée ? Ils courent au stade, et ils acclament un homme fort, un homme agile, un homme courageux ; ce sont des valeurs qui ne s'achètent point, des valeurs estimées bien plus haut que l'argent. Ou bien ils vont au concert, et crient de tout leur cœur et casseraient les banquettes en l'honneur de quelque artiste ; et certes ils savent que le plus riche des hommes ne peut s'offrir cette gloire. Quant aux puissances de pur esprit, nul ne les méconnaît ; nul ne les mesure aux millions. Personne ne demande si Einstein est bien riche. On raconte que les Américains lui ont offert des millions contre une perte de son précieux temps ; il a refusé ; c'est dans l'ordre, et cette histoire est belle, belle d'universel consentement. Remarquez qu'il ne sera jamais question d'offrir des millions à un tel homme sous la condition qu'il changera un peu sa physique. Les hommes se sentent environnés de gardes d'esprit, inflexibles, incorruptibles ; ils n'ont point de doute là-dessus ; en cela ils sont hommes. Mais autant qu'ils pensent à gagner, ce qu'il faut bien, ils ne sont qu'animaux. Et ils le savent.

Maintenant, je conviens qu'il y a un étourdissant tapage de quelques riches, en vue de faire croire qu'un riche sait tout, comprend tout, prévoit tout. Si quelqu'un croit cela, qu'il se montre, qu'il le dise. C'est comme si un prêtre donnait comme argument qu'il est le mieux payé des prêtres, et que son église est la plus riche des églises. On rirait. Pauvreté fut toujours condition de vertu. Les saints étaient pauvres. Et je crois que ces modèles à ceinture de corde sont de très bons témoins du jugement commun. Car je ne pense pas du tout que c'est parce qu'on croyait que Dieu estimait les pauvres que l'on faisait confiance au prédicateur maigre. Au contraire, c'est parce qu'on a toujours refusé, dans le secret du cœur, d'honorer la richesse, que l'on a toujours supposé ce même jugement en Dieu. Par toutes ces raisons, et contre des déclamations faciles, je crois qu'un riche est très mal placé pour persuader, et qu'il aura toujours autour de lui comme un cercle de défiance. Pour dire vrai, les passions politiques sont si naturelles et si vives en chacun que je crois bien que la promesse d'argent n'y change jamais rien. Un riche ne peut autre chose que payer celui qui a des opinions utiles aux riches ; cela ne déplace peut-être pas une voix. Car enfin tout l'argent du monde ne peut changer ni le ventre, ni la poitrine, ni la forme du nez.

LX

Voici une autre fable du Savetier

16 janvier 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Voici une autre fable du Savetier et du Financier, qui montre comment l'espèce du producteur se multiplie dangereusement. Un petit fabricant de chaussures, qui était déjà maître d'une sorte d'atelier, considérait ses étalages à la manière du vendeur, qui est une étrange manière ; car l'œil marchand n'estime les choses que selon l'espoir qu'il a de ne plus les voir. Or ce marchand aperçut à travers ses vitrines un de ses bons clients qui, chose étonnante, jetait sur l'étalage un regard de marchand. Cet homme entra, mais ce n'était pas pour acheter des chaussures. « Au contraire, expliqua-t-il, je voudrais en vendre et d'abord en fabriquer. je vois que vous avez fait déjà de jolis profits ; cela me fait envie. je suis las d'acheter ; on ne gagne rien à acheter ». A quoi le marchand répondit qu'un métier est long à apprendre, et ne s'apprend point sans erreurs et pertes. « C'est pourquoi, dit le client, je n'ai pas l'intention d'apprendre votre métier ; vous le savez, c'est tout ce qu'il me faut. Bref, si vous aviez besoin d'argent en vue d'étendre votre industrie, je vous en apporterais et nous serions associés. Qu'en dites-vous ? » J'abrège, car les deux compères tournèrent longtemps autour de la question. Toutefois quand il s'agit d'une industrie nouvelle, et qui vend comme elle veut, que ce soit cycles, autos, phonos ou radios, les choses vont très vite, et le financier ne laisse pas dormir le savetier tant que le terrain n'est pas acheté, tant

que l'architecte n'est pas consulté, tant que l'usine n'est pas dessinée. Il est presque inévitable, dans les affaires, que l'on soit plus ambitieux qu'on ne voudrait.

Au second degré paraît le banquier, qui n'est autre qu'un courtier ou intermédiaire entre ceux qui voudraient bien être producteurs et ceux qui le sont. Et peut-être faut-il dire que le grand désordre consiste en ceci qu'il y a plus de capitaux qui s'offrent que d'industriels qui en cherchent. Alors le banquier, déjà connu par quelques bons placements qu'il a découverts, reçoit l'argent à caisse ouverte, et se met en campagne, visitant tous les genres de fabricants et de marchands, excitant, étendant, organisant la production d'après le désir d'innombrables rentiers en espérance. D'où une industrie supérieure et abstraite, qui indifféremment creuse, cultive, bâtit, transporte, lamine, ajuste, coud, peint, vernit, illumine, mordue qu'elle est aux mollets par les amateurs de coupons, et harcelant à son tour les paisibles inventeurs et les tranquilles fabricants, qui se trouvent menacés de périr s'ils ne s'étendent, et mis en demeure de gagner cinquante millions, s'ils ne veulent point perdre le petit million qu'ils ont gagné. Le savetier ne chante plus ; il a perdu le sommeil pour tout de bon.

Ce que je remarque ici, ce n'est pas seulement que la production s'étend par ses propres bénéfices, mais que le fabricant devient en quelque façon l'esclave de prêteurs indiscrets, qui l'accablent sous les crédits. On dit bien que l'amour des richesses n'a point de limite ; toutefois il faut comprendre que souvent un riche n'a pas le pouvoir d'être modérément riche. Car s'il *refuse les* immenses crédits qui lui sont offerts, c'est pauvre qu'il sera, par l'extension du voisin. La grande machine est bientôt folle, et ses conducteurs n'en sont plus maîtres. Le ressort, c'est la masse des prêteurs, aux yeux de qui l'intérêt de l'argent est comme un droit.

Au troisième degré se trouve placé l'État, banquier aveugle, qui ouvre ses caisses à l'argent prêté, sans exercer lui-même d'autre industrie que celle de lever impôts sur impôts. L'homme prudent confie son argent à la caisse d'épargne, et attend l'intérêt comme par une loi de la nature. Le fonctionnaire verse à une caisse de retraites entièrement fictive, qui calcule les pensions d'après les intérêts accumulés, sans pourtant fabriquer des chaussures, ni aucune autre chose. Et c'est l'impôt qui paye rentiers et pensionnés. C'est à peu près la manœuvre du banquier, qui, bien avant de savoir si les entreprises qu'il a excitées fructifient, paie d'abord les intérêts en prélevant sur les dépôts, ce qui revient à faire payer les prêteurs par les prêteurs. L'État de même reçoit d'une main et paye de l'autre. Et s'il est vrai qu'un banquier, par son métier même, perd la notion du travail et du profit, puisqu'il fabrique et vend de tout sans rien connaître, il est vrai aussi qu'un ministre des Finances perd la notion même d'argent et de crédit. Le père Grandet comptait son or et partageait avec son fermier le blé, les noix et les poulets. Dès que le marchand de chaussures ne pense plus cuir, couture et vernis, il est perdu.

LXI

On n'apercevra jamais la couture

1er février 1932.

[Retour à la table des matières](#)

On n'apercevra jamais la couture d'Hegel à Marx, tant que l'on prendra Hegel pour un logicien. Car la second de ces penseurs accroche fortement toutes nos pensées à la terre nourrice, au métier, en un mot à la nécessité inférieure. Ne cherchez point l'origine des superstitions paysannes ailleurs. que dans la culture, souvent déroutée par les effets, et donc fortement attachée aux traditions. Et, au contraire, l'irréligion prolétarienne s'explique assez par un genre d'action où les erreurs sont aussitôt redressées par la chose même. Il n'y a rien de secret dans un boulon ; si le rivet est mal serré, on sait pourquoi. Le fer ne trompe point l'attente ; la poutre de bois non plus ; c'est pourquoi l'ouvrier croit en son action, et ne croit en rien d'autre. L'usine non plus n'apprend guère la piété ; c'est qu'elle sépare les travaux du foyer familial, autel des dieux anciens, et, au fond, de tous les dieux. Dieu est le père, et cette métaphore explique beaucoup de choses. Qu'est le père, à côté du contre-maître ? Ainsi les anciens pouvoirs furent réellement attaqués, non point par les philosophes qui tirent des livres leurs idées, mais plutôt par la machine à vapeur commandant l'usine énorme. Et l'usine fat énorme par l'imperfection des transmissions. Si l'on

avait trouvé, en même temps que la machine à vapeur, l'électricité, cette longue et excellente courroie, peut-être eût-on vu l'usine divisée en mille ateliers familiaux. Le père alors était chef d'industrie et maître d'apprentissage, d'où d'autres mœurs et d'autres croyances. Et la religion est certainement plus puissante sur les esprits dans les régions où l'on tisse à la main, et où l'enfant enroule les bobines et rattache les fils dans l'atelier paternel. Une ferme est un atelier familial. L'enfant y apprend, ou plutôt y conserve, un genre d'obéissance qui est liée au sentiment, et qui développe le respect. Ces exemples sont encore bien pauvres. Il faudrait comparer le gain et le salaire, et comprendre comment l'homme reçoit, de l'un et de l'autre, des idées bien différentes de l'argent, de la richesse, et de l'économie. Quant aux idées que l'on trouve dans les livres, elles ne comptent guère. L'homme prend toutes ses idées réelles dans son expérience de chaque jour ; ou, pour mieux dire encore, il pense selon son action. Il croit, il juge, il respecte, il méprise selon la façon dont il gagne sa vie. Ainsi l'outil et la machine ont changé le monde politique. Telle est l'idée du matérialisme historique, dont le marxisme lui-même est un exemple ; car sans la révolution mécanique dans l'industrie, il n'y avait point de Marx.

Hegel semble bien loin, et même à l'opposé de cette idée, parce que *la Logique* de Hegel est une tête de Méduse pour beaucoup. Or Hegel nous invite certainement à comprendre, par sa logique même, que le développement réel des idées dans l'histoire ne se fait pas selon la logique. Non, mais selon la vie premièrement, selon la famille, selon les métiers, selon les contrats, les procès, les institutions, les monuments, les religions, les arts, enfin selon l'humanité à l'ouvrage, ce qui fait que l'histoire est une logique brisée, et une sorte de dialectique souterraine. Par exemple, *la justice* réelle c'est le droit, institution mêlée de terre, accumulation d'expériences et de nécessités, sorte d'outil de société pour le règlement des querelles et la sûreté des échanges. L'État réel n'est nullement une invention de législateur ; l'État s'est fait comme la charrue, l'arc, la poulie, le treuil ; c'est une machine à vivre. Et de même que l'archer a pris de son arc ses premières pensées, l'homme de société prend de l'État ses premières pensées de politique ; il pense métier, commerce ou fonction ; ces idées se traduisent dans l'art et dans la religion, qui sont encore d'autres puissants signes, tout près de terre, où nous cherchons de nouvelles pensées. Le reste, comme dit l'autre, est littérature, et ne remue rien. Ainsi la dialectique qui est à l'œuvre dans l'histoire, et qui assure, par d'humbles causes, la continuelle victoire de l'esclave sur le maître, n'est pas la pure logique ; l'esprit et la nécessité y sont aux prises, et toutes les pensées y sont des produits de l'action. Cela c'est l'Hegelianisme tel qu'il est, tel qu'on peut le lire ; et le Marxisme en est une suite, seulement réglée sur des changements dans le travail qu'Hegel ne pouvait pas prévoir. Et cela même, que l'histoire a toujours une suite, et imprévisible, s'accorde tout à fait à la doctrine hegelienne.

LXII

Castor parlait sur les machines

9 avril 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Castor parlait sur les machines. Un homme raisonnable qui se ruine voudrait bien savoir comment cela se fait. je lui dis : « Castor, vous battez le, % buissons, et il ne s'envole aucune idée qui soit digne de vous. J'ai grande envie de vous redescendre au niveau d'ignorance où je me trouve. Car souvent les connaissances empêchent le bon sens. Voulez-vous suivre mon pas d'enfant en bas âge ? »

« Certes, dit-il, je le veux. Interrogez, et je répondrai par oui ou non, comme autrefois le disciple ».

« Pensez-vous, lui demandai-je, qu'il y ait au monde d'autre salaire que le résultat du travail ? »

« Assurément, dit-il, je ne le pense point ».

« Bon, poursuivis-je. Et pensez-vous qu'une richesse quelconque soit autre chose qu'un prélèvement sur le salaire ? »

« Comment, répondit-il, en serait-il autrement ? »

« Bon, fis-je. Castor, ces champs ont besoin d'eau ».

« Ils en ont besoin », dit Castor.

Je pris alors mon élan : « Cette rivière coule inutilement vers la mer. J'y mets un barrage et des turbines. J'envoie l'eau, par de grandes pompes, le long d'immenses tuyaux, terminés ici et là par un arrosoir tournant sur un pylône, comme on en voit chez les maraîchers, mais vingt fois plus puissant. Je fais la pluie, et certainement j'augmente les récoltes, c'est-à-dire le résultat ».

« Je vous suis », dit Castor.

« Ce résultat, dis-je, est le salaire non plus seulement des journées agricoles employées à labourer et à moissonner, mais d'une quantité immense de journées d'ingénieur, de maçon, de mineur, de forgeron, d'ajusteur, de plombier et autres ouvriers de ce genre-là ».

« Comment le nier ? » répondit-il.

« En sorte que, poursuivis-je, et quoique le résultat soit meilleur par mon arrosage, il se pourrait bien que le salaire des coopérants fût pourtant diminué ».

« Il se pourrait », dit mon laconique ami.

« Ainsi, lui dis-je, notre entreprise travaillerait à perte, sous les regards émerveillés ? »

Il m'interrompit : « Je vous vois venir. Avions, Tehessef, Télévision, et le reste. Mais à qui ferez-vous croire que les hommes, directeurs et ouvriers, travailleront plus pour gagner moins ? »

« Vous voilà, lui dis-je, professeur à votre tour. Auriez-vous peur de l'idée qui se montre ? Et avez-vous juré de ne point réfléchir sur cette Compagnie Transatlantique qui travaille à perte depuis des années, et sur nos, chemins de fer qui perdent huit millions par jour à vous changer de place ? Accordez-moi seulement que la répartition des salaires, qui se fait par crédits et reports d'une entreprise à l'autre, est assez lente, et à peu près indéchiffrable ».

« Je l'accorde », répondit-il.

« Et convenez, ajoutai-je, que les actionnaires à qui on paie leurs dividendes par de nouveaux emprunts, que les ingénieurs, à qui on assure cent mille francs et plus, sans compter les commissions, et que les ouvriers, payés eux aussi en brillantes apparences, s'accordent pour dire que tout est bien, pendant que les règlements vont leur petit train ».

« J'en conviens », dit Castor.

« Jusqu'au jour, dis-je, où un certain frottement dans ces grands comptes, un malaise, une défiance, une charge croissante des impôts, une difficulté à vivre enfin,

font sentir à tous que l'arrosage n'est pas payé par la récolte, autrement dit que le salaire réel d'une journée se trouve diminué pour tous, quoique le rendement à l'hectare soit augmenté, je veux dire quoique nos paquebots, et nos wagons, et nos locomotives, et nos avions, et nos radiations, soient de plus en plus admirables. Toutefois, dans ce qui est brouillard pour moi, vous devriez voir clair, vous, Castor, par cette sagesse qui vous a jusqu'ici gardé de ruine ».

Il rêva un moment et se dit comme à lui-même : « J'y laisse bien quelques plumes. Pour votre idée, je crois que j'y touche. J'y touche, c'est-à-dire que je vois les effets. Mais la raison des effets ? »

« La raison, répondis-je, c'est qu'il n'est pas évident qu'une machine merveilleuse paie en résultats les journées de travail qu'elle coûte. Un avion fera bientôt le tour de la terre en un jour, en suivant le soleil ; et nous verrons sur l'écran, dans le moment même, les événements de la planète ; seulement ces miracles ne nourrissent point ».

Il leva les bras, s'écriant : « Mais on vous dit que le blé ne manque pas 1 »

« Sans doute, lui dis-je ; cependant les ouvriers qui font vos merveilleuses machines n'ont pas d'argent pour acheter le blé. Ici est le frottement et même le grincement dans les comptes, grincement qui avertit, mais sans instruire ». Il me quitta en hochant la tête. Les illusions de vieillesse, ou disons d'avarice, sont sans doute les plus aimées.

LXIII

On me demande si je suis

19 avril 1932.

[Retour à la table des matières](#)

On me demande si je suis avec le prolétariat. Réponse : je ne suis avec personne. Autrefois on me demandait, aux Universités Populaires : « Vous n'aimez donc pas le peuple ? » Réponse : « Non, je n'aime pas le peuple ». J'ai été amené, par des passions de résistance qui ne sont pas petites, à tout revoir, dans la philosophie, la politique et l'économie, par mes ressources, et sans m'occuper de l'approbation. Entreprise évidemment au-dessus de mes forces. Toutefois je me suis trouvé maître à penser comme d'autres se trouvent maîtres à danser ; je ne veux pas tromper ni me tromper. De quel côté courraient mes passions, si l'on se mettait à courir, ceux qui ne l'ont pas deviné ne sont pas dignes de le savoir. Mais je veux traiter présentement de la lutte de classes, en rapport avec la dialectique hegelienne.

Celui qui veut remonter à la source, je le renvoie à la *Phénoménologie*, où Hegel analyse et développe l'opposition entre Maître et Serviteur. Le combat, qui est un moment de l'orgueilleuse pensée, fait un vaincu, donc un esclave ; et l'opposition entre le maître et l'esclave se développe de façon que le maître perd toute pensée réelle, et que l'esclave, au contraire, forme toute pensée réelle. Pourquoi ? Parce que

toute pensée réelle se forme dans l'action contre la chose, action qui est travail ; au lieu que l'action contre l'homme, qui est le travail du maître, est nécessairement mythologique. Mon commentaire est ici tout à fait libre ; je ne crois pas déformer la pensée de Hegel, j'essaie seulement de la développer. Je veux dire qu'une pensée réelle n'est jamais la suite d'une pensée, mais toujours l'effet d'une nature vivante qui se développe contre l'obstacle propre, et qui gagne sa vie, comme on dit énergiquement. Ne tombons pas ici dans la rêverie. Un policier ne gagne pas sa vie, un militaire ne gagne pas sa vie, un professeur ne gagne pas sa vie ; ces espèces sont nourries, vêtues, abritées, chauffées par d'autres hommes. Observez cet étrange travail, qui consiste à épier, à forcer, à persuader l'homme ; vous comprendrez que ce travail ne nourrit pas ; je dis plus, je dis que ce travail n'instruit pas. Pourquoi ? Parce que l'objet antagoniste est ici le semblable, qui répond par des pensées. Et le monde humain, qui répond par des pensées, est l'antique trompeur et le père de toutes les religions. Par exemple l'enfant est magicien et mythologue tant qu'il obtient sa nourriture par des cris. Un professeur aussi obtient sa nourriture par des cris. Suivez l'idée avec patience ; elle mène loin.

Un exemple bien hégélien ; les procès tueraient le droit, par les apparences du droit, et par des victoires sur l'homme, toujours par des cris. Ce qui fait vivre le droit c'est le conflit de l'homme et de la terre, c'est telle servitude, concernant la source, le chemin, le mur, telle nécessité, concernant l'équipe, l'outil, la machine, tel marché, de bœufs, de moutons, de blé ; car ici il faut résoudre, et la nature n'attend pas ; c'est par cette irrésistible pression que la jurisprudence a fait peu à peu le droit, et continuellement le transforme. Par exemple la loi sur les accidents du travail a suivi les changements du machinisme ; l'accident n'est pas le même, aux yeux du juge, si un homme remue les tonneaux à la main, que s'il les enlève au moyen d'une grue électrique. Cet exemple est parmi les plus faciles ; il y en a bien d'autres, tout à fait neufs, et qui attendent l'analyse. Ce que je veux seulement faire apercevoir, c'est que c'est le travail réel, travail contre la chose, qui fait la loi et qui change la loi ; autrement dit que l'idée politique naît du travail, et non point de la pensée abstraite d'un réformateur. On devine ici les chemins de l'analyse politique, et que Marx, en montrant l'exemple, n'a pas épuisé la question. Où est donc à mes yeux la lutte de classes, sinon dans ce mouvement de pensée qui remonte du travail, et qui change continuellement les mœurs et les religions ? Mais cela ne signifie pas qu'un ouvrier pense juste en toutes choses ; cela signifie qu'il pense juste autant qu'il pense les conditions de son travail ; et cette remarque peut servir à distinguer le syndicalisme, chose neuve et créatrice, de tous les genres de socialisme et de communisme, qui sont, je le crains, des pensées bourgeoises, ou, si l'on veut, logiques, c'est-à-dire des pensées nées de pensées. Maintenant vous me demandez si je suis avec le prolétariat. Qu'est-ce que cela veut dire ? Essayons de sortir d'enfance,

LXIV

La vitesse n'est pas un produit

14 mai 1932.

[Retour à la table des matières](#)

La vitesse n'est pas un produit, mais bien plutôt une dépense ; ou, en d'autres termes, la vitesse coûte plus qu'elle ne rapporte. Chacun a remarqué la lenteur des maçons, et aussi de leurs machines ; une grosse pierre qui monte fait à peu près un mètre à la minute, comme au temps des Pyramides. La sagesse des entrepreneurs semble avoir compris, au moins par les effets, qu'à vouloir gagner du temps on perd de l'argent. Toutefois, ce principe sonne mal aux oreilles. On comprend que le directeur d'un grand port ait d'autres idées, quand il voit les navires serrés comme des harengs, perdant alors leur temps, et arrêtant le mouvement du commerce. C'est pourquoi il méprise la méthode, du maçon, et invente quelque appareil élévatoire qui multiplie la vitesse au lieu de la diviser. C'est ainsi qu'on invente un vigoureux piston qui actionne un moufle monté à l'envers ; et au bout d'un fil d'acier on voit voltiger les tonneaux, les ballots, les pierres. Ainsi un navire est déchargé trois fois plus vite que par le système des Pharaons ; les quais sont promptement dégagés ; les navires gagnent un jour ou deux sur le temps du voyage. Par le même raisonnement, on se moque des voiliers, qui font de grands détours pour chercher les vents et les courants. Non seulement on marche à la vapeur, mais on travaille à haute pression, on chauffe

au mazout, on gagne du temps. Toujours d'après la même idée, on aplanit les voies ferrées, on adoucit les courbes ; on gagne encore sur la mise en vitesse en remplaçant l'ancienne locomotive par une énorme machine fixe, qui, par des fils électriques, merveilleuses courroies, tire cent trains à la fois. Le charbon remonte de la mine à la même allure, par des engins du même genre. Ainsi tout voltige, et le trafic ronfle et tourbillonne. L'avion commence à mépriser toutes ces bêtes rampantes ; dix fois plus vite il emporte des robes, des fleurs, et le commerçant lui-même. Temps gagné.

Je dis: argent perdu. je vois bien les rivalités, et ce que chacun gagne à arriver le premier, s'il le peut, pour négocier, pour offrir avant les autres le produit impatientement attendu. D'où résultent des profits, c'est évident. Je veux appeler valeurs de guerre ces richesses que l'on conquiert sur le voisin par la vitesse même ; et aussi tous les équipements qui permettent de vaincre en gagnant sur le transport un jour ou une heure. Au fond, c'est la guerre proprement dite qui mène le jeu. L'avion ne paierait pas si la guerre n'avait pas besoin d'avions. Mais toute méthode qui cherche à vaincre par la vitesse est réellement une méthode de guerre. Le vainqueur ne compte pas les dégâts ; il espère bien s'enrichir sur des ruines. On commence à connaître la grande déception, celle qui est militaire. On pense moins à cette déception diffuse, qui vient de chercher la vitesse en presque tous les travaux ; toutefois, on commence à la sentir. Le crédit, l'escompte, la monnaie sont des signes terrifiants, et, à ce que je crois, indéchiffrables.

La vitesse n'est pas indéchiffrable. Quand vous déchargez des navires trois fois plus vite, vous avez trois fois plus de produits dans le même temps ; mais vous dépensez pour le moins neuf fois plus de travail ; et encore ce rapport, d'après lequel le travail dépensé s'accroît comme le carré de la vitesse, est théorique, c'est-à-dire bien au-dessous de ce qu'on doit attendre d'après la violence des chocs, des frottements, du freinage, qui usent et disloquent nos mécaniques. Raisonnons sur des vues théoriques que personne ne peut contester ; et, réduisant tout en journées de travail, disons que triple vitesse suppose neuf journées de travail pour une. Et heureusement nous exploitons, par nos machines, des choses comme charbon et pétrole qui ajoutent leur énergie accumulée au travail humain. Si nos machines couraient seulement à force de bras, il y a longtemps que nous serions ruinés. Mais toujours doit-on dire que cette énergie naturelle qui nous est donnée dans le charbon et le pétrole, nous la gaspillons à chercher la vitesse et encore la vitesse. Et comme il n'est point de vent, ni de torrent, ni de houille, qui travaille pour nous sans construction, extraction, surveillance, nous arriverons inévitablement à un moment où la vitesse ne paiera plus, en résultats, le travail humain qu'elle suppose. A ce moment-là, toute l'humanité se ruinera en travaillant, comme font déjà les avions, les paquebots et les trains rapides. Alors on verra s'écrouler les entreprises les plus admirables, et le très sage paysan, l'homme du treuil à main, et le tranquille maçon en recevront les débris sur la tête. N'est-ce pas commencé ?

LXV

Lénine et Trotsky

20 mai 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Lénine et Trotsky, en leur beau temps, et dans le tumulte des assemblées, faisaient sortir environ un décret à l'heure, et rédigé par l'un sur un carré de papier qu'il faisait passer à l'autre. Trotsky écrit : « Nous nous inspirâmes, en toutes ces décisions, de la dialectique matérialiste, et nous nous en trouvâmes bien ». Voilà un de ces beaux éclaircissements qui redoublent l'obscurité beaux, car c'est quelque chose de se savoir aveugle c'est quelque chose de tâtonner dans les choses politiques, où presque tous courent intrépidement d'erreur en erreur. Je me permets de tâtonner à ma manière ; il s'agit de ne pas manquer une idée neuve.

On peut appeler dialectique idéaliste le raisonnement qui nous porte de l'idée à la chose. J'ai lu qu'Edison, encore -jeune, inventa une machine à voter à l'usage des assemblées politiques, et découvrit que ces assemblées n'en voulaient point ; d'où il tira cette règle de n'inventer que des machines demandées, c'est-à-dire qui répondissent à un besoin évident. Et il me semble que le phonographe, par exemple, fut inventé contre la règle. Qui diable se souciait, il y a cent ans, d'enregistrer des sons ? Au contraire on s'est toujours soucié d'envoyer rapidement d'un point à l'autre les nouvelles ; et le télégraphe électrique remplaça le télégraphe optique, aussi ancien que les hommes. D'après cette remarque, on pourrait distinguer deux genres d'inventions, l'un qui répond à un besoin existant, et qui, tout compte fait, épargne notre

peine, l'autre qui, au contraire, crée un besoin, et par suite accroît nos travaux. Voler par-dessus les mers n'était pas un besoin ; c'était plutôt un rêve ; ce fut ensuite une idée, et la machine réalisa l'idée. La vie des hommes pouvait être tranquille, raisonnable, juste, et ornée, sans cette machine ; mais, maintenant qu'elle est inventée, on ne peut s'en passer ; la guerre le montre ; la concurrence des transports le montre. Besoin nouveau, travail nouveau, dépense autrefois inconnue, et qui pourrait très bien nous ruiner. Toutefois on peut bien dire que l'art du guetteur conduisait à vouloir élever un homme au moyen d'un cerf-volant ; il y a seulement disproportion entre le besoin réel et la puissance qui s'est développée à l'occasion du besoin. On dira là-dessus que toute puissance est belle, et que le jeu répond à un besoin illimité. Toujours est-il que le travail utile passe avant le jeu. Disons en bref qu'il y a un ordre des travaux et des jeux, que la nature nous rappelle sévèrement, lorsque nous l'oublions. Il faut d'abord manger, dormir, balayer l'ordure.

Ce qui est à remarquer dans nos civilisations, ce qui exerce la verve de Gandhi comme celle de Duhamel, c'est moins l'enrichissement monstrueux de quelques-uns que l'invention continuelle et intempérante d'une quantité de jeux forcés, qui correspondent à une masse de travaux forcés. J'aime le disque, qui met à ma disposition l'orchestre et le soliste ; mais il faudrait penser aux journées de travail qui sont ici dépensées. Toujours est-il que le problème premier, manger, dormir, balayer l'ordure, n'est pas résolu pour tous, alors qu'il est clair qu'il pourrait l'être, si les dépenses de travail suivaient l'ordre des besoins. Il y a donc un certain refus de civilisation, très raisonnable, et fondé sur la condition humaine telle qu'elle est et telle qu'elle sera toujours, c'est-à-dire soumise à d'humbles travaux, et très urgents. Ce refus s'exprime dans les célèbres pamphlets de Jean-Jacques, qui ont retenti sur toute la terre. Et ce n'est pas fini.

Me voilà, pensez-vous, bien loin de Lénine et de Trotsky. Savoir. Il y a un socialisme idéaliste qui occupe l'esprit, et qui se propose d'ouvrir à tous cette vie de société brillante et artificielle couronnée de cinéma, d'aviation et d'années-lumière ; entreprise absurde si, comme je le crois, ces jeux compliqués multiplient les travaux et aggravent la somme de misère. Et, par opposition, on peut nommer socialisme matérialiste un esprit de résistance à ces choses et de retour à l'ordre naturel, lequel esprit, s'il triomphait, ferait tomber promptement tous les abus du capitalisme, et peut-être le capitalisme lui-même, l'inégalité entre les hommes, provenant surtout des besoins imaginaires qu'on arrive à leur donner, comme Jean-Jacques a voulu le montrer. Et cet esprit de résistance, qui va si naturellement au plus pressé, est celui de tout homme d'action dans les crises. En ce sens le fascisme ressemble à l'esprit révolutionnaire ; tout homme de guerre est prolétarien, et certainement Napoléon l'était. Mais en cela le fascisme et l'impérialisme vont contre leur fin, qui est de soumettre le travail à la loi du jeu, au lieu que l'esprit révolutionnaire, quand il se simplifie et se dénuie par l'action, entrevoit par cela même l'ordre nouveau, et bien plus distinctement qu'il ne l'avait pu faire par la seule réflexion. Il se peut bien d'ailleurs que cet esprit réaliste soit plutôt de Trotsky que de Lénine, ce qui expliquerait les suites.

LXVI

La justice est une idée d'avare

1er juin 1932.

[Retour à la table des matières](#)

La justice est une idée d'avare. De même que l'ajusteur adapte le tourillon à l'axe, justement comme il faut, ne laissant ni trop d'espace, ni trop peu, de même l'avare est un ajusteur de travaux, de salaires, et de prix ; toujours au plus près ; assez est assez. S'il est marchand de transports, il vous fera rouler de vieux wagons sur de vieux rails, aussi longtemps qu'il pourra ; et, s'il met à neuf, vous reconnaîtrez les vieilles portières, la même dimension des fenêtres, les mêmes vis dans les mêmes trous ; car pourquoi changer ce qui peut encore servir ? Et si la concurrence obtient quelque chose de lui, ce sera une récupération encore plus attentive des vieilles ferrailles, permettant d'abaisser un peu les prix. Ce qu'il souhaite, c'est de n'avoir à transporter que des avares comme lui, ajusteurs comme lui, qui nommeront juste prix les plus bas prix. Ces hommes serrés et ennemis du trop ne nous feront jamais une crise des chemins de fer. Et au contraire l'ennemi de l'avare c'est le prodigue, celui qui paie sans compter, à la condition que tout soit neuf, brillant, rapide. Que faire contre ces hommes frivoles ? Il faut que l'avare devienne prodigue comme eux, prodigue de glaces, de tapis, de vernis, prodigue de fer neuf et de charbon ; il y gagne ; mais il gémit de cette manière de gagner, qui ne frotte pas juste sur l'axe. Il écoute la grande machine des travaux, des salaires, des transports, des prix ; il y sent un dérèglement.

Si la dépense, se dit-il, n'est pas au plus juste, au plus strict, alors c'est folie, car où sera la limite ?

Le commun langage est plein de très sages leçons, comme les divers sens du mot juste nous le font entendre. De même ce n'est pas par hasard que le mot économie, qui signifie administration des biens, incline toujours à conseiller une limitation de dépenses. Au fond, dépense c'est dépense de force musculaire, c'est travail ; et la sagesse veut qu'on règle le travail sur le résultat ; on ne soulève pas un marteau de forge pour casser une noix. Seulement il y a un excédent ; il y a l'emphase, la déclamation, les jurons, les gestes inutiles ; il y a le jeu de ballon. Un homme fort se dépense, et y trouve du plaisir. Le prodigue dépense la force des autres. Or l'avare, homme désagréable, mais précieux, est ainsi bâti que la dépense de soi lui est pénible ; il n'élève même pas la voix ; il règle son souffle ; il est vieillard avant le temps, C'est de cette pauvreté de nature qu'il tire une sagesse utile à lui et aux autres. La crainte de manquer lui est d'abord sensible dans sa peau. C'est là-dessus qu'il réfléchit.

Il aime l'or, qui est provision. On ne connaît bien que ce qu'on aime. Il interroge ce métal, et il le transperce par une réflexion obstinée. L'or n'est ni nourriture, ni vêtement, ni maison. L'or est un signe, qui représente un certain droit sur le travail d'autrui. Si les travaux s'arrêtaient ? L'avare écoute les pas des travailleurs et le bruit des métiers. Il est attentif à l'échange des travaux tout autour de la terre. Tout travail vain est un vol qu'on lui fait ; toute dépense vaine dissipe un peu de la valeur de cet or. D'où il vient à aimer l'ordre, non seulement chez lui, mais partout. C'est un trait remarquable de l'avare qu'il n'aime pas le prodigue, même quand il gagne sur le prodigue. Et il estime au contraire celui qui joue serré. Tel est l'esprit des marchés, et cet esprit a quelque chose de sacré, à juste titre. Tel dépense cent francs pour son hôte, à qui il vient de disputer vingt francs sur le blé ou la laine. C'est que l'idée-mère de toutes les affaires est que les affaires ne sont pas un jeu, et que la faute des fautes est de payer un centime de plus qu'il n'est nécessaire. C'est ainsi que les avares ont toujours sauvé et sauveront toujours la commune économie, toujours corrompue au contraire par les esprits vains, qui ne pensent pas le travail sous le signe. En nommant bourgeois ces esprits vains, on ne parlerait pas mal. Non plus en nommant prolétaire l'esprit qui pense travail sous richesse. Mais il n'est pas évident que tout travailleur aura l'esprit prolétaire, ni que tout chef d'entreprise aura l'esprit bourgeois. Le socialisme est peut-être le rêve d'un avare qui est parvenu enfin à savoir ce qu'il aime.

LXVII

Je veux bien qu'on dise

2 juillet 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Je veux bien qu'on dise que quelque chose a fait faillite. Mais quelles sont ces promesses trompées, quelles sont ces ambitions qui se sont trouvées ridicules, quelles sont les valeurs maintenant méprisées, voilà ce que je veux savoir exactement. Qu'y a-t-il de cassé? Comment sont les débris? Que reste-t-il de solide? Que reste-t-il de vivant? Il me semble que ce qui a trompé l'attente presque partout, c'est l'intelligence abstraite, celle qui remplace les choses par des signes.

Je viens aux exemples, afin d'échapper moi-même à la manie algébrique. Déjà longtemps avant la guerre, on se moquait des entreprises à l'ancienne mode, qui s'étendaient comme par un toucher aveugle, toujours se réglant sur la clientèle, ajoutant un bout de comptoir et un coin de maison, toujours réduisant les frais, craignant la dette et l'emprunt, et faisant leurs comptes sur le même vieux bureau. Peseurs d'or, ou presque. Cela c'était le passé; c'était mort. Des astres nouveaux se levaient, qui se nommaient crédit, publicité, rationalisation. Nous étions étourdis de projets abstraits. On célébrait ces nouveaux princes, dont les uns s'élevaient verticalement de la mine à l'usine, et les autres s'étendaient horizontalement du cuivre au caoutchouc. Le banquier faisait figure de ministre. Le virement remplaçait le paiement. Le carnet de chèques étonnait le peseur d'or. Les soupers d'esprit, comme on en

voit dans Balzac, faisaient place à des conversations de machines à écrire. Les lieux communs étaient uniformes et rapides comme des machines ; l'intelligence s'apprenait comme l'art de manier le couteau et la fourchette. J'ai remarqué, vers le même temps, un nouveau genre de récit dans le roman, un amincissement des personnages, une sorte d'algèbre aussi, de l'aventure, des passions, du crime. On ne peut parler ici de style, car le style semble -plutôt dépendre de la nature massive que de l'idée. Les ombres du cinéma couraient. Les prétendus grands hommes imitaient le héros sans épaisseur. Tout marchait téléphoniquement.

L'homme des cavernes, aux lentes pensées, s'accommoda de ces choses, rabattit sa barbe et ses cheveux, devint plus simple et plus propre. La bachelière aux cheveux coupés entra en scène. Il restera quelque chose et même beaucoup de ce mouvement frénétique. C'est ainsi que de nos grands budgets, les écoles, les bibliothèques, les hôpitaux tirèrent un petit profit. Les ateliers aussi ; les maisons aussi. Mais, de la même manière que l'on voit quelquefois s'affaïsser le ciment armé, il y a dans les créations modernes quelque chose qui s'écroule tout seul. Quoi donc ? Ce qui est d'abord en idée ; ce qui est construit à partir du ciel ; ce qui réalise un plan abstrait.

Qu'avons-nous retenu ? Proust, qui se loge dans sa phrase et qui la prolonge selon sa propre forme. Cet art se greffe sur lui-même et va comme il peut. Le plan est effacé par l'exécution. On se souvient du temps où les Américains ne pouvaient mettre en batterie leurs canons à tracteurs ; on amenait les douze chevaux qui tiraient nos grosses pièces. L'épaule de l'homme et l'épaule du cheval ont toujours la même forme. Je sens partout de ces mouvements d'épaule, et l'esprit non séparé a permission de rire. Voyez notre politique, comme elle se moque des plans et des prophètes. Que de systèmes mécaniques furent proposés pourtant ! Et combien raisonnables ! Mais nous nous en tenons à la manœuvre du bras et de l'épaule ; la masse se remue à petits coups. Chacun vote sans connaître la question. Scandale. Ici encore on devine que les comptes abstraits s'embrouillent d'eux-mêmes, et que l'effort obstiné, tâtonnant, presque aveugle, contre tous les genres de tyrannie, met au jour finalement quelque chose qui est de nature, qui est organique, qui a forme humaine. Par quels moyens ? On ne peut le dire. Qu'est-ce qui fait la force de l'opinion ? Toujours est-il qu'elle bouge de temps en temps, et que les ingénieux tyrans s'en aperçoivent. Dans le fait, chacun pousse là où il se trouve ; et cette rustique méthode nous sauvera des doctrines, si évidemment inférieurs à leur tâche. Et, dans cette permanente révolution, j'aime à reconnaître ce que la doctrine abstraite, pour une fois se niant elle-même, a nommé la dialectique matérialiste. Ce n'est autre chose que l'idée travaillant dans la masse vivante, par les bras et les épaules, selon la forme humaine, et toujours au contact des plus pressants besoins. L'idée n'est pas au ciel des abstractions ; mais plutôt elle monte de la terre et des travaux. Ainsi se firent les belles choses, et ainsi les bonnes se feront.

LXVIII

Le plan quinquennal semble

22 octobre 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Le plan quinquennal semble une manœuvre de guerre, résultant de la lutte économique entre les nations. Il s'agit de vaincre ; il s'agit de dépasser. Cette raison agit fortement. Elle permet, comme on voit en tout pays, dès que l'honneur national est dans le jeu, une certaine tyrannie, un mépris des besoins réels, un surmenage, un fanatisme. On se demande si les Russes, équipés comme ils sont, ne sont pas déjà au delà du bonheur, et si l'existence paysanne, avec encore un ornement de pensées, n'est pas possible dès maintenant pour ces millions d'hommes. Dans le fait on remarque une sorte de fuite des ouvriers, principalement de mineurs et de fondeurs, et un retour à la terre, dont la raison est assez facile à deviner. Le travail de la terre est le seul qui, même dans des conditions médiocres de production et de vente, assure premièrement la nourriture du travailleur, par ceci que le produit immédiat est nourriture. Ainsi il y a des déserteurs de l'industrie comme il y en a de toute guerre, et surtout une pensée de désertion, bien naturelle ; car la rivalité entre nations n'intéresse que les chefs. Seulement les chefs, soit de guerre, soit d'industrie, sont des joueurs, pour qui la paix des champs ne compte guère. Ainsi nos frères russes seraient des fantassins comme nous, des pions d'échiquier comme nous. La révolution prolétarienne est bien oubliée.

Telle est l'apparence ; tel est le prétexte. En réalité le régime que nous voyons se développer là-bas, par la prédication et par la contrainte, par le spectacle plus ou

moins grossi de l'équipement sans mesure, par les gigantesques barrages, par les villes neuves, par l'immense usine qui tend à abolir ce que nous appelons la campagne et le paysan, ce régime de fer, à proprement parler, tombe dans la commune règle, à savoir que la politique extérieure n'est qu'un moyen d'assurer une certaine politique intérieure. Comme on voit que les terreurs qu'on voudrait bien nous donner ont pour fin de rétablir une caste dirigeante ; et comme on voit en Allemagne que les mêmes peurs et le même honneur vont à restaurer le pouvoir des barons industriels et agricoles. Au pays des Soviets je soupçonne que l'ivresse d'industrie a pour fin de garder à la révolution son caractère prolétarien, sans lequel elle ne peut manquer de revenir à l'antique gouvernement des millionnaires et des chevaliers.

Le prolétaire est un ouvrier d'usine ; c'est par l'usine qu'il forme ses pensées, ses coalitions, ses mœurs, et même son irréligion caractéristique. Ce qui résulte non seulement d'un certain mode de travail divisé, d'habitation, de ravitaillement, de rassemblement, mais encore et surtout d'un travail direct contre la chose résistante, d'un travail dont les moyens sont à la pointe de l'outil, sans mystère aucun, et dont les résultats sont aussitôt saisis, mesurés, expliqués. Ce genre de vie explique un genre de révolution, un sévère idéal de justice, une critique des maîtres, une simplification des sentiments, et enfin, un esprit strictement positif, qu'on ne dupe point.

Le paysan n'est nullement un prolétaire. Le paysan n'est pas entassé autour d'une usine ; le paysan ne travaille pas à la cloche et à heure comptée ; le paysan ne peut comprendre le contrat de travail, la quotidienne délibération, la foule toujours assemblée et toujours menaçante. Le paysan vit en famille et selon la loi de famille, toujours patriarcale. Et le travail aussi du paysan est très différent du coup de lime ou de ciseau dont l'effet se voit tout de suite. Le résultat dépend de longues préparations, sans compter le soleil, le vent et le nuage. L'espérance et la patience y font plus que l'esprit d'audace. L'aïeul y garde toute l'autorité du conseil, fondée sur une longue expérience ; d'où il résulte que les sentiments de famille se trouvent fortifiés par le travail même. De toute façon le paysan apprend un genre de respect, de soumission, et de résignation dont l'ouvrier d'usine n'a seulement pas l'idée. La religion revient inévitablement telle qu'elle fut toujours, c'est-à-dire paysanne, fondée sur les saisons, et où les fêtes sort étroitement réglées par les travaux. Il y aura toujours une sorte de Pâque aux champs, et une sorte de prêtre. Sans compter que le sentiment de la propriété, source peut-être de tous les maux politiques, y est fondé directement sur le travail et sur les signes du travail ; labourer et semer donne un droit évident sur la moisson. Je conclus que l'esprit prolétarien, l'œil fixé sur des victoires politiques étonnantes, mais toujours menacées, doit regarder avec soupçon l'existence paysanne, isolée, indépendante, et, par cela même, destinée, si on l'abandonne à son heureuse routine, à restaurer sans le vouloir l'immémoriale tyrannie.

LXIX

L'idée de tricher sur le travail

31 décembre 1932.

[Retour à la table des matières](#)

L'idée de tricher sur le travail est naturelle ; et elle vient de ceci, que nous inventons des machines et en usons, bien avant de les comprendre tout à fait. Quand je tire sur la corde d'une poulie simple pour faire monter un sac de blé jusqu'au grenier, je ne gagne rien, si ce n'est que mes bras et mon corps travaillent plus commodément à tirer de haut en bas qu'à tirer de bas en haut. Représentez-vous l'homme penché hors de la lucarne, mal équilibré, toujours menacé de chute, et gagnant main sur main. Si au contraire je tire d'en bas, il me semble que le poids même de mon corps travaille pour moi ; toutefois, il n'en est rien ; mon corps n'enlève le sac que si j'élève mon corps le long de la corde ; je ne cesse de grimper, et c'est le sac qui grimpe. Tous mes muscles me disent qu'ainsi je travaille moins pour un même résultat. Mais le calculateur secoue la tête et dit non, car il cherche ce qui pourrait bien travailler pour l'homme ; et certes ce n'est pas le sac, ni la poulie. Le travail nécessaire pour élever le sac se compte à la fois en kilogrammes et en mètres ; on n'en peut rien rabattre. Et, dans le moment qu'il pense que c'est quelque chose d'avoir gagné sur la crampe et le vertige, et que c'est tout gagné, le calculateur aperçoit la poulie, qui certes ne s'est pas faite toute seule ; il y a ici, se dit-il, un forgeron invisible qui tire aussi sur la corde.

Le moufle est, comme on sait, une poulie montée à l'envers ; un bout de la corde est fixe ; je tire sur l'autre bout, et je fais monter la poulie, à l'axe de laquelle le sac est maintenant accroché. Cette autre machine remplit d'aise celui qui tire ; car, par la loi des leviers, qui trouve ici son application, tout se passe comme si j'élevais un sac à moitié moins lourd. Avouons que je gagne sur le travail ? Mais point du tout, car si je tire un mètre de corde, le sac n'a monté que d'un demi-mètre. Tout compte fait, j'élève un poids moitié moindre sur une longueur double ; je gagne sur les kilogrammes, je perds sur les mètres. Toutefois le muscle ne cesse de dire le contraire, et le muscle est bien éloquent. Aussi s'est-il toujours trouvé des inventeurs mal instruits, ou bien soumis à la riante imagination plutôt qu'au sévère entendement, et qui ont cherché quelque combinaison de leviers, poulies, engrenages qui donnerait, au résultat, plus de travail que l'homme ne lui en fournit. Par exemple, me disait l'un d'eux, si on élevait tout doucement une grande masse d'eau et si on la laissait tomber tout d'un coup, on aurait plus de travail au choc qu'au levier de la pompe. Et en effet l'imagination, qui voit qu'une pierre tombant de dix mètres écrase un homme, n'arrive pas à reconnaître dans cette violence si supérieure à l'homme, la somme des longs efforts exercés sur une manivelle, pour élever cette pierre au niveau d'où elle est tombée. Comptez pourtant les kilogrammes et les mètres, vous retrouverez votre équation. Et d'où viendrait un supplément d'énergie ? La pierre est inerte ; elle rend ce qu'on lui donne. Et même elle rend moins ; car il faut compter les frottements, et encore une fois le travail du forgeron qui a fait la manivelle et les engrenages.

Ce qui m'intéresse, dans ces exemples si simples et si bien connus, ce n'est pas tant la belle loi d'équivalence qu'une sorte de loi d'illusion qui a trompé tant de chercheurs naïfs. Jules Verne faisait marcher son Nautilus par des piles, et, ajoutait-il, grâce à un système de leviers qui multipliait la force sans diminuer la vitesse. Cela plaît. Le miracle plaît. D'où je soupçonne qu'en notre machinisme compliqué nous n'aimons pas à faire les comptes du travail. Tout est brouillé par le charbon et le pétrole, qui sont comme des ressorts que nous trouvons tout tendus ; l'ouvrier n'a plus qu'un petit geste à faire ; la locomotive démarre, l'avion bondit. Toutefois il est évident que ces mécaniques ne se font point seules ; il est évident que charbon et pétrole ne sont pas sous notre main. Le muscle ouvrier tire sur l'avion. J'admets qu'on gagne sur le travail par l'explosif, qui n'est pas tout fabriqué. Toutefois, par cette illusion que je disais, nous arrivons bien aisément à ne plus compter le travail du muscle ouvrier ; et c'est par là que nous arrivons à chercher la vitesse comme une victoire qui ne coûte rien. Or, ici, le calculateur a encore son mot à dire ; car il sait, et il peut prouver, qu'un même transport, à vitesse double, coûte quatre fois plus de travail ; et ce supplément de travail est perdu dans le résultat. La pierre suspendue ne développera pas plus d'énergie à la chute si elle a été élevée à toute vitesse. Et puisque le muscle y prend toujours part, ne perd-il pas sur son salaire, qui est le résultat, dès que la vitesse est prise pour fin ? je comprends que celui qui est dans l'auto ne pense pas à ces choses. Mais celui qui pousse l'auto ?

LXX

Quelqu'un me disait que les ajusteurs

14 janvier 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Quelqu'un me disait que les ajusteurs sont plus bourgeois que ceux qui mettent le minerai, la fonte et l'acier en première forme. Je le crois bien. Ajuster est plus près d'un jeu d'esprit ; la matière est déjà apprivoisée ; au lieu que ceux qui travaillent à hausser la terre au niveau du métal savent ce qu'ils remuent, et retrouvent l'usure de leurs muscles dans cette énergie suspendue qui, dès lors, travaillera pour nous. C'est une erreur de croire que celui qui monte une pile électrique et l'essaie de mille façons approche par là de connaître la sévère loi des choses. Car tout est fait quand les minéraux inertes sont transformés en zinc et en acide ; il n'y a plus qu'à jouer avec ces choses. C'est pourquoi le physicien risque toujours de manquer l'idée même de loi, et de ne saisir que l'arrangement. C'est par ce tour d'esprit que l'on nous annonce des machines qui marcheront toutes seules. C'est assez dire que les expériences de physique, celles dont on voit dans les livres les images immuables, une main qui tient l'éprouvette ou qui soulève le plateau électrisé, c'est assez dire qu'elles n'apprennent rien de vrai, et que les enfants y perdent leur temps, admirant des effets qui sont, en quelque sorte, coupés de l'univers. Ce n'est que miracle. Et la plus grosse bobine d'induction du monde est aussi la plus trompeuse ; car je vois bien la plus longue étincelle du monde des laboratoires ; mais comment cette bobine a été faite, fondue,

forgée, cuite et recuite à partir des minéraux terreux, voilà ce que *je* ne vois point. Les durs travaux, les résistants travaux sont faits, très convenablement vernis et brillants ; l'esprit ne s'y instruit pas plus qu'à faire la lumière en tournant le commutateur. On s'instruirait mieux à creuser quelques mètres de la profonde tranchée où les fils sont couchés ; mais aussi, ce n'est plus miracle et ce n'est plus spectacle ; il s'agit de lancer à la pelle cette terre sur laquelle la masse terrestre ne cesse de tirer. On saurait alors ce qu'est le travail et ce qu'il coûte.

Je suppose que le bon physicien vaincra la physique ; mais je ne jetterai pas l'enfant dans ce combat inégal contre des apparences bien plus trompeuses que celles de la nature. Si j'étais roi d'enseignement, je gagnerais allégrement un bon nombre d'heures du temps scolaire, en barrant d'un trait de plume toute la physique expérimentale, et premièrement ce qu'ils osent nommer travaux pratiques, où l'on ne fait jamais que jouer avec le travail d'autrui. Ainsi j'aurais du temps de reste pour les précieuses sciences des liaisons, comme géométrie et mécanique ; car celles-là nous préparent à saisir, non pas les qualités occultes dont chaque chose semble chargée, mais les dépendances toujours extérieures qui sont l'objet du déplacement, seul travail réel. Après quelques années de cette virile discipline, on trouverait peut-être un étudiant qui déchirerait avec indignation le journal où l'on imprime que la propulsion par fusée se fera aussi bien dans le vide. O d'Alembert !

On remarquera que c'est exactement la même faute de ne pas se demander d'où vient le zinc de la pile, et combien d'heures de travail humain représente cette énergie dressée, et de ne pas se demander d'où vient l'argent quand on touche le miraculeux chèque. Un bohème, après avoir réfléchi à sa manière sur la puissance du chèque, de lui jusqu'alors inconnue, disait à son éditeur : « Puisqu'il vous suffit de signer pour avoir autant d'argent que vous en voulez, signez dix mille francs pour mon compte ; je vous assure que j'en ai grand besoin ». Voilà comment raisonnent les enfants, qui ne croient jamais qu'on ne peut pas, et qui croient toujours qu'on ne veut pas. Oustric était à peu près de cette force, et assuré que la richesse s'obtenait par persuasion. Et remarquons que le pur bourgeois, qui a obtenu de l'argent par persuasion, en dirigeant, plaidant ou enseignant, obtient l'électricité aussi par persuasion. D'où il vient à s'étonner que l'on n'ait pas encore persuadé l'électricité de vouloir bien faire tous les travaux. « On n'aura plus qu'à tourner le commutateur ». Belle physique ! Non. Si vous tenez aux expériences, faites-les contre cette pesanteur qui ne nous lâche jamais, et avec laquelle on ne peut tricher. Montez des leviers, des treuils, des poulies, des moufles ; comparez l'effort et le produit ; alors vous éveillerez l'esprit juste ; et admirez le double sens de ce mot.

LXXI

Au temps où l'on brûlait follement 28 janvier 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Au temps où l'on brûlait follement la poudre, à dépasser de bien loin le tonnerre de Dieu, plus d'un paysan contemplait les champs abandonnés, les ponts détruits, les canaux crevés, les villages en poudre, et en même temps calculait le prix d'un coup de canon, le prix d'une heure de guerre, d'un jour de guerre, d'une année de guerre. Chacun savait bien qu'il faudrait payer quelque jour, payer, c'est-à-dire se priver. Le guerrier boueux se représentait volontiers trente ans de misère ; il acceptait cette punition ; il la trouvait juste, sentant bien qu'elle frapperait tout le monde. Louis XIV lui-même connut la misère, et avoua sur la fin qu'il avait trop aimé la guerre. L'homme de troupe était bien mieux placé pour savoir qu'on ne triche pas avec les choses, et que la nécessité extérieure est un inflexible créancier ; ce qu'on lui emprunte, il faut le rendre. Et chacun avait même l'idée que cette aveugle justice, aveugle et infailible, atteindrait enfin les pouvoirs et les rendrait sages.

Nous avons vu autre chose. Rien n'a manqué. Tout au contraire, le volant des travaux et des richesses s'est mis à ronfler. Ponts, maisons, routes, usines, tout a été refait à miracle ; la monnaie a circulé ; le crédit a fait merveille ; ceux qui pensaient surtout à l'argent en ont gagné ; les insoucients eux-mêmes en ont eu assez pour être

en état de perdre. Cette situation était impénétrable. On ne voulait point croire que la guerre pût être une bonne affaire ; une triste affaire assurément, mais non point mauvaise pour les bourses, voilà où on en était conduit malgré soi, par la commodité du billet de dix francs. Mauvaise monnaie, on le disait, on le savait, mais on n'arrivait pas à le croire. L'homme moyen a connu une sorte de richesse.

Les grands comptes sont obscurs. Personne n'y a rien vu. La victoire expliquait beaucoup de choses. La baisse du franc rendait compte d'une marche allègre des affaires. Le touriste payait bien. J'ai lu dans quelque traité d'économie que les dépenses de guerre devaient être compensées bien plus vite qu'on ne disait ; je l'ai cru. La présente crise s'est montrée d'abord outre-mer, en un pays où il semblait que les dépenses de guerre avaient été aisément supportées. La soudaine misère s'expliquait assez par la prospérité même, par une production dérégulée, par un crédit fou, par un jeu entraînant. Même le vaincu, à ce qu'on disait, était plutôt ruiné par un équipement d'industrie démesuré, que par les sommes qu'il avait payées. C'est ainsi que la guerre se trouva liquidée dans les esprits. Elle n'était qu'une petite cause ; elle était à peine une cause ; mais plutôt il fallait considérer les marchés bouchés, la colonisation arrivant au point de résistance, et surtout une défiance générale qui réduisait à rien une énorme masse de richesse en espoir. C'est ainsi que la guerre fut deux fois recouverte, une fois par la richesse, une fois par la misère. Le grand compte ne sera jamais fait.

Je crois pourtant qu'il se fait. Il se fait comme dans les machines à compter, qui en un sens oublient tout, mais en un sens n'oublient rien. Tout est mêlé ; rien n'est perdu. Louis XIV savait qu'il s'était ruiné à faire la guerre. Nous ne savons plus rien de notre argent. Plus nous y regardons, moins nous comprenons. Ne dit-on pas qu'il faut être prudent à réduire les dépenses de guerre et de marine, qui font vivre tant de gens ? Beau remède à la misère, si l'on jette encore à la rue ceux qui font des canons, des mitrailleuses, des avions, des torpilleurs ! Ici l'homme moyen est arrêté tout net ; il bute contre sa propre pensée. Toutes les avenues de l'économie sont ainsi fermées à l'esprit. Les plus pénétrants, à ce que je soupçonne, vont buter seulement un peu plus loin. D'où un total abandon des affaires publiques, chacun revenant à son métier, et assez content de faire sa caisse tous les soirs. Il faudrait, à ce que je crois, pour administrer nos immenses caisses, quelques avars d'instinct, de ceux qui n'aiment pas dépenser, même si personnellement ils y gagnent. Car ici la raison dit blanc et noir. Payons-nous maintenant la guerre, comme les symboliques dettes à l'Amérique semblent le dire ? Payons-nous maintenant enfin ces destructions et ces machines à détruire, cette longue oisiveté des producteurs, cette prodigalité sacrée qui ne comptait jamais ? Ou bien sommes-nous victimes d'un système que la guerre n'a ni créé ni changé, et dont les chemins de fer nous offrent une image raccourcie ? Car ce n'est pas la guerre qui explique que ce système si bien défini se ruine en travaillant. Nous ne savons rien ; l'eau économique est merveilleusement savonnée. Si nos comptes de caisse nous instruisaient de nos devoirs, ce serait aussi trop facile, et même assez laid.

LXXII

Un paysan en sabots

11 février 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Un paysan en sabots, roi dans son domaine, s'il remplace six chevaux par un tracteur, c'est qu'il y gagne. Un intendant payé au mois verra les choses autrement. C'est que le marchand de tracteurs lui fera quelque petit avantage. De même le marchand d'engrais ou de tourteaux. Ce n'est pas d'hier que les intendants volent sur tout, sur les ventes, sur les achats, sur les travaux. Mais ce qui est remarquable en ce temps-ci, où règne la commission, c'est qu'en effet l'acheteur se trouve naturellement au nombre de ceux qui font vendre, et ainsi payé pour acheter non moins naturellement et non moins ouvertement que l'agent de publicité qui ne fait qu'annoncer. Certes, l'œil du maître, si justement célébré, saura bien faire le compte, et se méfier d'une machine élégante, commode, mais ruineuse, quelque remise qu'on lui fasse sur le prix marqué. L'administrateur louche naturellement, regardant à la fois deux choses, qui sont sa propre bourse et l'entreprise. Encore plus aisément et ingénûment si l'entreprise est immense, si elle est divisée en provinces, si les comptes en sont impénétrables. Que dire si l'administrateur participe en quelque manière à l'entreprise qui vend ? Si son frère, son beau-père et sa propre femme sont marchands de ce qu'il achète ? Ce qui ne peut manquer d'arriver par la composition des portefeuilles et les mariages d'intérêts. L'intendant n'est plus voleur ; il est seulement participant à beaucoup de commerces ; et comme le banquier gagne indifféremment sur les opérations bonnes ou mauvaises, ainsi l'administrateur gagne sur tous les échanges et les

multiplie, heureux du mouvement des affaires, et assuré que ce mouvement est par lui-même richesse ; car pour lui c'est vrai. C'est d'après ces vues qu'il faut comprendre comment tant de grandes entreprises, publiques et privées, travaillent à perte sous l'œil satisfait de ceux qui les dirigent. Et je suis assuré qu'il est né depuis tantôt cinquante ans une nouvelle science économique et une nouvelle conception des profits, proprement métaphysique, en ce qu'elle prend pour matière les signes mêmes et proprement le langage de l'argent. Selon cette moderne scolastique, il ne peut y avoir jamais qu'une catastrophe, qui est l'arrêt des comptes. C'est par ces causes que le budget des États, où tout est compté chaque année, est naturellement déficitaire. Reportons, ajournons ; on le dit presque, et bientôt on l'enseignera.

Tel est le monde, par la frivolité de ceux qui ne se demandent jamais d'où vient l'argent. je crois que l'honnête homme est pire, j'entends celui qui ne gagne pas personnellement à toutes les merveilles qu'il invente. Car celui-là est une sorte de poète, ou bien de dieu, qui contemple la plus puissante locomotive, le plus rapide et le plus somptueux paquebot, et qui trouve son oeuvre belle ; non pas assez belle, car il rêve d'y ajouter encore quelque chose. Ou bien imaginez un peintre qui a d'immenses cloisons à décorer ; c'est folie de croire qu'il comptera seulement en argent. Michel-Ange était assez heureux de ne pas se ruiner tout à fait au tombeau du Pape. Et combien de Michel-Ange, des nouveaux temps, qui rêvent à mille machines ingénieuses dont on se passerait bien, et qui, au vrai, représentent une dépense nue ! Les Américains ont des ascenseurs express qui tourmentent les estomacs, ce qui n'est point seulement pour enrichir les marchands d'ascenseurs, mais pour faire marcher quelque système nouveau et étonnant. Par les mêmes causes, nous voyons les marchands qui illuminent à la saison des jouets, non pas pour vendre plus, mais pour faire grand, neuf, inouï. Ce qu'ils font n'est pas beau, et heureusement ; si c'était beau, nos vrais Michel-Ange s'y mettraient de tout leur cœur, mangeant quelque mauvaise croûte sur leur échafaudage, comme faisait l'ancien. Chacun sait que les architectes dépassent les crédits ; ce qui est d'abord une manière de gagner, puisqu'ils gagnent sur tout. Mais l'artiste, celui qui travaille pour rien, ou presque, est encore plus redoutable. Car l'homme est ainsi bâti que le plus sobre, l'homme à la croûte, est aussi le plus généreux en ses projets, celui qui ornera follement le bateau, la banque, ou l'étalage.

Le Pape payait mal ; le Pape faisait le sourd ; le Pape aurait voulu de belles choses pour peu d'argent. Il fallait que le sculpteur aimât ses statues plus que son propre être pour qu'il entreprît sur le trésor de l'avare. Il y eut donc un équilibre entre le payeur et le dépensier, chacun armé de son génie propre. Mais où est l'homme maintenant qui s'oppose à quelque dépense de prestige ? Et, au rebours, devant cette facilité à payer, qui vient de ce que le payeur s'enrichit à payer, où est l'artiste, où est l'homme à la croûte ? L'invention est trop facile sans doute. Il y manque la résistance de la matière, précieux obstacle. Et ce n'est pas assez que l'artiste soit sobre et pauvre ; s'il est riche de moyens. Lorsqu'un bloc de marbre se trouvait rompu à la descente, Michel-Ange s'en arrangeait ; c'est que l'argent manquait toujours. En nos travaux, l'argent ne manque jamais, ce qui fait peut-être qu'étant toujours ruinés par le guichet anonyme, nous n'avons avec cela rien de beau.

LXXIII

J'ai vu de joyeux athlètes

15 février 1933.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai vu de joyeux athlètes qui creusaient une profonde tranchée au milieu de la route. Leurs yeux brillaient au niveau du sol. A l'heure du casse-croûte, ils allongeaient la main vers un litre de rouge posé sur le bord de leur trou. Cela m'a rappelé les temps difficiles où je creusais la terre, moins artiste qu'eux certes, mais éprouvant tout de même la puissance de cette pioche pointue, de si beau métal, et si bien mesurée sur l'homme. Le vin rouge, la sardine et le gruyère composaient un festin digne des dieux. Au-dessus de nous parlait la guerre, qui est moquerie et tricherie ; mais le rapport de l'homme à l'outil et à la terre est juste et sain. Il est impossible de penser de travers dans une telle situation. Au lieu que dans l'autre situation, devant cartes et téléphone, en ces parfaits bureaux d'où partaient les ordres, il était impossible de penser juste. Je me moque des preuves, car on prouve tout. Je considère l'homme nu, comme il est né, comme il est, comme il sera toujours ; nu, misérable, et roi. Roi tant qu'il mène les choses à coups de pioche. Mais l'autre roi, qui est servi, qui fait tout faire et ne fait rien, ses idées sont toutes fausses, parce que sa situation est elle-même fausse. Un peuple de bureaux mourrait de faim sur l'heure. Celui qui ne gagne pas et ne sauve pas sa vie d'heure en heure ne peut connaître ni les choses ni soi. Par ce désordre, qui fut toujours, et où c'est le plus mal adapté qui commande, on

voit que les civilisations n'ont jamais cessé de se retourner, l'homme terreux remon-
tant au poste le plus haut, par deux ou trois idées qu'il a, toutes filles d'un geste qui
convient aux choses et à l'homme.

Considérez un paysan ou un entrepreneur. Ils sont terreux l'un et l'autre. Ce qu'ils
ordonnent ils peuvent le faire, ils le font ; ils savent tenir la fourche et la pelle. Tel est
leur sceptre ; et tel est le point d'équilibre. Dès que vous voyez la pensée se séparer de
l'outil, il n'y a plus d'espérance pour une République vraie. Il faut faire basculer les
pouvoirs. Et la révolution est cruelle si elle n'est permanente. Cette coupure entre
ceux qui savent et ceux qui font est le vrai mal. Et la guerre éclaire seulement d'un
jour plus cru cette vérité politique. Le jugement est en bas, la scolastique en haut.
L'incapacité des pouvoirs est éclatante et reconnue. L'esprit de mutinerie est élé-
mentaire dans ce monde renversé. La seule vertu du chef est de prévoir la mutinerie
et de l'empêcher. Situation impossible. Mais ceux qui se mettent en habit pour dîner
ne peuvent comprendre ces choses-là. Au rebours, concevez un régiment de cavalerie
à l'ancienne mode. L'antique travail du dompteur de chevaux est alors le principal
travail ; seulement le chef sait le faire et le fait. Il n'y a plus alors de mutinerie que
celle du cheval, qui évidemment n'est pas bâti pour profiter de la situation de
l'esclave, ni pour s'élever à celle du maître. Aussi cette république des chevaliers est
celle qui a le plus de chance de durer. L'instructeur galope en tête et le premier saute
l'obstacle. Si le commandant du secteur savait prendre la pioche et montrer à l'homme
comment il faut faire, tout irait bien. Qui en doute ? Et si le chef, en n'importe quel
genre de travaux, avait sa musette et son litre de rouge sur le bord du fossé, tout irait
bien. Qui en doute ?

L'idée que tous pourraient être élégants et riches est ridicule. Car les travaux ne se
feront pas seuls. Et, si les machines les font, il faut faire les machines. L'homme est
nu, tisse son vêtement, et creuse son abri ; tel est le rapport de l'homme à la nature, à
la nature qui n'est pas tendre, et qui n'attend pas. Que faudrait-il donc ? Un partage des
travaux, et un partage du savoir. Un passage continu du commandement à
l'exécution, de l'état de chef à l'état d'ouvrier. Utopie sang aucun doute, car ce qui va
trop bien ne va plus du tout. Mais l'idée de donner à tous ce genre de connaissance et
de culture qui fait le chef est une idée qui, même en grossière esquisse, labourerait
profondément le sol politique. Et parce que l'art de parler et d'écrire est une partie
importante du commandement, je voudrais que mes terrassiers aient des lettres, sans
cesser pour cela d'être terrassiers ce qui serait par nécessité si tous avaient des lettres
car il serait évident que tous ne peuvent être bureaucrates. Alors la relève du
commandement par le travailleur serait continue et diffuse. Cette menace semble
être assez bien comprise par nos Messieurs, très soucieux d'instruire sans élever. Qui
donc supporterait de voir la *République* de Platon dans des mains calleuses ? Non. La
République est réservée à l'élite, qui du reste ne la lit point. J'ai fait quelques essais
dans ce genre, et qui ont réussi au delà de mes espérances ; mais alors je surveille le
litre de rouge j'y tiens beaucoup.

LXXIV

L'État périt de centralisation

18 février 1933.

[Retour à la table des matières](#)

L'État périt de centralisation, comme on dit en mauvais langage ; mais disons mieux que l'État périt de pensée, comme les banques, comme les usines, comme tout. Comme la pensée même, qui mourra de préméditation. Quand on lit Descartes, on admire une imperfection sublime, une audace de se mesurer à Dieu et à tout du fond d'une petite chambre. « Je ne traite pas maintenant de cela », disait le soldat. Il apercevait un bout du fil, et tirait dessus, faisant de hasard pensée. Car en effet, comme il aimait à dire, je ne dois pas oublier que je suis un homme. Il se prit donc comme il était, et gouverna ses pensées pour tout homme à suivre, sans du tout y prétendre. Je vous raconte, dit-il, l'histoire de mon esprit ; vous en ferez ce que vous voudrez. Il y a de la hauteur dans cette position, et du cavalier, et du style Louis XIII, non gouvernable. Nos docteurs y voient de l'insolence, sans oser le dire, eux qui commencent par apprendre tout et par tout réfuter avant d'écrire un mot. Leurs pensées ressemblent à l'administration militaire, qui est admirable, par la précaution et par la précision ; seulement tout y est faux. J'ai vu des comptes d'obus renvoyés à grand bruit, pour une erreur d'un ; mais chaque batterie traînait une ou deux centaines de coups que le chef ignorait, et qu'on brûlait selon le besoin et l'occasion. L'ordre est beau et bon, mais devant les yeux et sous les mains ; l'ordre est beau autant que les choses sont comptées ou rangées. Mais l'ordre abstrait ne saisit rien et ne range rien que ses propres symboles. C'est ainsi que l'administration conduit ses folies raisonnables.

Tous ceux qui se sont tirés de misère connaissent le système des petites caisses, une pour le chauffage, une pour le vêtement ; et souvent l'on puisait dans l'une pour nourrir l'autre ; mais on le savait. Les pièces de cent sous pesaient aux doigts. Un seul compte en banque et un seul carnet de chèques, cela est bien plus raisonnable ; mais je suppose que c'est trop raisonnable. Plus d'un penseur s'est perdu à vouloir gouverner et ranger des idées ; cette sagesse est divine, non -humaine. Le plus grand esprit, à ce que je vois, se bute aux exemples, et forme une idée d'après la chose particulière, et sans jamais la quitter de l'œil. Par cette prudente méthode, le tout ne cesse de gouverner les parties. Mais supposez que l'on se mette à plusieurs pour penser ; telle est la méthode d'administrer. Le tout n'est plus que dans les dossiers empilés ; pendant qu'on en lit un, on oublie les autres. Et le total n'est jamais fait que par machine à compter. Le total est mort. Il n'a aucun pouvoir. C'est ainsi que nos effrayants totaux du budget n'ont aucun pouvoir. Tant que l'argent foisonne, on ajourne de penser au total ; quand l'argent manque on se jette aux comptes abstraits ; mais c'est trop pour une tête. Et il faut pourtant bien qu'une seule tête forme le total et juge. Comment faire ? Je voudrais ici les confidences d'un homme qui aurait fait sa fortune, mais dans un commerce difficile, et non soutenu par la dépense publique, car alors on gagne trop. Je suppose que le gagne-petit faisait son total tous les soirs, et même plusieurs fois par jour, toujours soupçonnant de faux ce qui lui plaisait, et annulant ce qui était douteux. Tout homme qui s'enrichit se croit ruiné ; d'où les cris de l'avare. Avouez que les cris de l'avare nous auraient été bien utiles dans les temps de prospérité.

Le mal d'une administration divisée entre mille cerveaux est qu'elle se croit riche ; et le mal de se croire riche est que l'on entreprend tout ce qui est raisonnable. On s'étonne quelquefois de trouver au centre d'une affaire qui marche bien quelque noir escalier et quelque crasseuse cellule, mal éclairée, mal chauffée ; c'est là que le maître pense ; c'est de là qu'il expédie les brillantes soieries, le luxe, la parure, et toutes les commodités. Le très sage maître a gardé autour de lui, comme un vêtement, l'image des difficultés ; c'est le conseil de misère. De quoi s'étonne le marchand d'escaliers, d'ascenseurs, l'organisateur de bureaux modernes ; et il prouvera à l'autre marchand qu'une pièce claire vaut mieux qu'un nid à poussière. Qui en doute ? La liste des choses utiles et qu'on ne peut refuser est assez longue pour ruiner l'homme le plus riche. Mais il y a plus à dire. Il y a des inventions inutiles qui plaisent par le miraculeux. Un ennuyeux discours est mieux écouté au radio, car cette magie amuse. Ainsi l'homme qui ignore le total, et qui fait couler la dépense d'un geste facile, comme il allume la lampe électrique, est sollicité par des inventions dont chacune mérite d'être essayée ; il ne peut refuser ; le bien publie l'enivre ; et le jour où il inaugure une machinerie toute neuve, tous le louent, et le total est muet. Ainsi, de même qu'une compagnie de chemins de fer se trouve finalement trop bien équipée, et condamnée à perdre en travaillant par un genre de sagesse folle, dont les effets hébètent l'esprit, de même nos politiques se trouvent à la tête d'une machine sans reproche, mais qui fabrique du déficit par la perfection même des rouages. Il faudrait gouverner en paysan, les pieds dans des sabots, et les sabots dans le fumier, par principe. Regardez l'homme, la terre et le ciel ; prenez une bonne fois ces mesures, tapissier.

LXXV

Tout homme invente et organise

25 février 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Tout homme invente et organise, et bientôt ne pense plus qu'à une seule chose. « Il faut ce qu'il faut », dit le génie dans son petit coin. Et il tombe sous le sens que c'est le médecin qui est juge de médecine, et le mécanicien, de mécanique, et le statisticien, de statistique. Dès que le payeur s'inspire de ce principe évident, il n'a plus qu'à faire ses paquets pour la Maison des Pauvres, à supposer que la Maison des Pauvres ne soit pas elle-même vendue par huissier, ayant obéi elle-même aux règles de la perfection, qui sont mortelles. Mais je veux suivre en ses conséquences absurdes un exemple qui n'est pas tout à fait imaginaire.

Supposons un réseau de voies ferrées qui ait permission de dépenser, au nom du bien public. je laisse rouler les monstrueuses locomotives, et les wagons qui sont comme des maisons ; et je veux que l'équipe de nuit, à prix doubles, remplace les aiguilles très promptement arrachées. Mais voici qu'un grand médecin, fatigué de ventres, et épris d'organisation, propose que le service de santé du réseau ait un commencement d'existence, et que le médecin soit écouté. Le voilà directeur, et naturellement bien payé ; son gendre sera sous-directeur, ses cousins seront inspecteurs des pansements et des brancards ; cela va de soi. je les suppose tous compétents et actifs, et c'est le pire de tout. Car premièrement il y aura des postes de secours très bien pourvus, des infirmiers et sous-infirmiers. Qui peut refuser cela ? La mons-

trueuse locomotive peut enlever les rails comme des pailles ; cela s'est vu. Sommes-nous prêts ? Cette petite question, qui fait prospérer les avions et les canons, peut bien faire vivre aussi un bureau des catastrophes ferroviaires et, dans ce même bureau, un sous-bureau des statistiques, où l'on saura quels os sont le plus souvent rompus, combien de têtes, de poitrines et de ventres on trouvera en moyenne sur le ballast, et autres savoirs de précaution. C'est toujours raison et sagesse.

C'est encore mieux raison et sagesse si l'on pense à l'ordinaire santé des agents, laquelle coûte beaucoup par l'imprévoyance. D'où l'on invente les visites médicales obligatoires, et une fiche pour chacun, où l'on notera s'il est rond ou long, gras ou maigre, abdominal ou thoracique, musculaire ou nerveux, syphilitique ou arthritique, myope ou prédisposé à l'ongle incarné. Fiches triples pour le moins, et l'une d'elles est portée par l'intéressé, sous pli cacheté, comme on pense bien, et c'est le médecin qui l'ouvrira. Que coûte une enveloppe ? Et n'oublions pas ici encore le bureau des statistiques, très convenable à des gendres médecins, à des cousins médecins, ou même à des littérateurs protégés. On comprend bien que si les hommes d'équipe éternuent plus souvent à Versailles-Chantiers qu'à Epône-Mézières, il faut qu'on le sache ; et à quelles heures du jour et de la nuit. Et si on arrive à connaître quelque relation précise entre la température et les rhumes, pourquoi regarder à la dépense ? Le Bureau International du Travail est le modèle de ces institutions qui ont pour fin la recherche méthodique et désintéressée du vrai. Vous vous faites une idée de ce service préventif et récapitulatif qui prend sous sa protection la précieuse santé des cheminots, oui, Messieurs, plus précieuse que l'or. Et la graine de cheminot est plus précieuse elle-même que le diamant ; d'où les maisons d'accouchement et d'allaitement, les fiches des nourrissons, les tests, l'orientation professionnelle, et de nouveau les gendres médecins, les cousins médecins, sans compter deux ou trois littérateurs protégés, car l'organisation a souci des Muses. Concevez ces admirables locaux, où, dans des tubes pneumatiques, circulent en tous sens les fiches de nourrisson, de père, de mère, groupées et regroupées par tempéraments, par vocations, par métiers, comme en un cerveau mécanique. Et cependant le prix de transport des navets augmente en proportion. Qui troublera la fête ? Au ; nom de quoi ?

Platon semble dire en se jouant qu'au-dessus des choses vraies, et même des bonnes, règne une déesse abstraite, transparente, à peine visible, qu'il nomme convenue ou proportion. Cette déesse n'est point toute du ciel. Elle pourrait bien signifier au contraire que la raison, à moins d'être folle, doit s'appliquer aux nécessités. Et il est clair que l'homme, puisqu'il n'est point tête seulement, mais encore poitrine et ventre, peut quelquefois être trop sage, et que la vraie justice compte d'abord l'urgence des besoins, les ressources, et les diverses parties de l'ensemble. Et compter ainsi c'est gouverner. D'où je comprends que la tâche d'un ministre n'est pas du tout de porter à sa perfection le service dont il a charge, mais tout au contraire de résister à des ambitions en elles-mêmes raisonnables d'après un regard continu sur l'ensemble des besoins et sur l'ensemble des moyens. L'utile peut nuire.

LXXVI

L'on se fatigue et l'on se casse le nez

11 mars 1933.

[Retour à la table des matières](#)

L'on se fatigue et l'on se casse le nez devant cette confusion de l'Économie. Mais je veux en rabattre beaucoup et simplifier hardiment le problème. Je pense qu'au sujet de la richesse nous sommes en train de commettre la même erreur où l'on est tombé ordinairement au sujet de toutes les qualités et propriétés, lesquelles consistent véritablement en des rapports, différences, et dénivellations. C'est ainsi que l'on croit d'abord que l'électricité est cachée dans le corps électrisé et lui communique des propriétés comme attirer, repousser, etc. Et d'après cela on trouverait naturel de verser autant d'électricité dans les corps voisins de façon que les mêmes pouvoirs appartenissent à tous ; on croirait alors avoir augmenté la somme d'électricité accumulée en tous ces corps. Mais ce sont des rêveries. Augmenter le potentiel de tous les corps ensemble est une opération nulle. L'électricité ne consiste qu'en des différences de niveau. De même nous avons formé, au cours d'une période de prospérité, l'idée que tout le monde pourrait bien être riche, idée folle. Tel est le sommaire et la première vue sur quoi je veux réfléchir, mais en considérant de très près la différence de niveau dont il s'agit.

Je laisse ce qui est vanité. Par un nivellement seulement esquissé des fortunes, on effacerait les plaisirs qui tiennent aux différences d'aspect, de peau, de costume ; cela ferait des mécontents, des indignés, des ennuyés ; petits maux. Je veux regarder aux prérogatives réelles de la richesse. Et qu'est-ce que je trouve ? La prérogative de la richesse consiste en ceci que, par la possession de certains signes, j'ai le pouvoir de transformer mes semblables en serviteurs. Par exemple si je suis pauvre je vais à pied ; si je suis riche je hèle un chauffeur qui me mène non pas où il veut, mais où je veux aller. Si je suis encore plus riche j'ai le chauffeur et l'auto à m'attendre partout où je suis, jour et nuit. Pauvre je vais chercher de l'eau ; riche je fais monter le porteur d'eau. Plus riche je fais monter le tuyau, les robinets, sans compter les pompes, réservoirs et tout le reste qui sont à mes ordres jour et nuit ; entendez plombiers, maçons, égoutiers, pompiers, architectes, ingénieurs, inventeurs. D'après cette vue, qui est sans finesse et que je veux telle, j'essaie de me représenter une société où tous, leurs billets à la main, attendent que l'eau, le gaz, l'électricité, les taxis viennent prendre leurs ordres. Il me semble que si les richesses sont égales l'effet sera nul.

Les richesses ne seront jamais égales, c'est bien entendu. Mais je veux examiner ce qui arrivera si on atténue l'inégalité. J'imagine un petit nombre de fortunes énormes et tout le reste pauvre, j'entends réduit à travailler pour vivre. L'énormité des fortunes signifie que tout l'excédent du travail est consacré au service des riches, directement ou indirectement. Le petit nombre des riches signifie que l'excédent du travail de tant de pauvres suffit à assurer le service des riches.

Maintenant divisons les fortunes, c'est-à-dire multiplions le nombre de riches. Il y aura au total moins de travaux et plus de demandes de services. Par exemple quelles que soient les fortunes, il coûte plus de travail pour nourrir cent riches que pour en nourrir un. Les pauvres seront un peu plus pauvres et les riches un peu moins riches. Si je fais maintenant descendre les richesses dans les régions moyennes en multipliant les dirigeants, calculateurs, organisateurs, conseillers, prêteurs, fonctionnaires, actionnaires et gens de même espèce, qui ne produisent point à proprement parler, j'arriverai à un état assez prospère d'apparence, mais où la multitude des riches parviendra péniblement à se faire servir, tandis que la multitude des pauvres travaillera à toute vitesse et à longues journées. Dans cette espèce d'état où abonderont les ambitieux et les mécontents, on s'étonnera de la quantité des choses produites par le travail et d'une sorte de pauvreté diffuse. On se trouvera dans la position limite qui, simplifiée, devient ceci : un travailleur ayant à nourrir un oisif, ou plutôt une famille de travailleurs ayant à nourrir une famille oisive ; et à ce propos je voudrais que l'on fit une statistique qui compterait ensemble tous ceux qui produisent réellement quelque chose, par exemple laboureurs, chaudronniers, charpentiers, et ensemble tous ceux qui administrent, comme propriétaires, directeurs, inspecteurs, comptables, policiers, veilleurs ; car il existe certainement entre ces deux masses une proportion naturelle, c'est-à-dire dictée par les nécessités. Au reste si beaucoup d'hommes se trouvaient pour une part travailleurs réels et pour une part rentiers, cela n'empêcherait pas qu'un total exagéré de rentiers ne rendît tout le monde pauvre, ou, autrement dit, que l'idée de faire participer le plus grand nombre à la richesse ne se traduisît par une misère générale. On trouvera dans ces remarques à peine une petite lueur ; mais c'est de quoi réfléchir.

LXXVII

Comme on parlait d'une élite

18 mai 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Comme on parlait d'une élite, et comme on la cherchait (c'est la question du jour), Castor dit : « La grande affaire est de savoir que le monde existe. Et nous ne manquons pas d'entrepreneurs qui le savent, je veux dire qui ont connu la résistance, le frottement et le poids des choses, le prix des outils et du temps, enfin la réelle misère de l'homme. Le malheur, c'est que ces praticiens n'ont guère d'idées, ni de culture. Ils ne feront point figure de gouvernants ni de diplomates ; ils ne sauront point prendre de la hauteur et voir l'ensemble. Et c'est bien dommage. Car notre élite a l'aisance et l'élégance de l'esprit ; mais en revanche elle ne s'est jamais frottée aux choses ; elle n'a jamais connu que le travail d'école, qui n'est pas tout à fait le travail. Elle connaît des difficultés de calcul et d'interprétation. Au mieux ce sont des liquidateurs, admirables à disposer de mille manières, en long et en large, le bilan d'une entreprise qui n'a pas marché. Ils voient clair quand il n'est plus temps.

« Or selon mon opinion les affaires réelles se heurtent à des obstacles d'un tout autre genre. J'ai vu des succès et des faillites, et je crois que l'organisation, comme vous dites, y importait moins que l'événement brut, l'accident, l'imprévu, comme est pour les fourmis un coup de pied dans la fourmilière. C'est au bord de l'événement

que je connais l'homme. Et l'homme qui compte, si j'ai bien compris, c'est l'homme qui change promptement ses projets, qui suit de tout près les changements du monde, qui toujours les attend et toujours les guette, et qui est soucieux quand tout va bien, parce qu'il sait qu'il n'est jamais vrai que tout va bien. J'ajoute que de tels hommes sont tristes et ennuyeux, parce qu'ils ne sont jamais contents de rien. Mais en revanche ils sont utiles et précieux parce que jamais ils ne sont absolument mécontents. Ils vivent dans le péril ; ils soupçonnent ils secouent la tête devant les comptes rassurants ils pensent noir. Ce sont d'étranges hommes, capables de penser à l'inondation quand la Seine est au plus bas, et aux vaches maigres dans le temps des vaches grasses. Je ne les vois jamais poser le pied au milieu du barreau de l'échelle ; toujours près du montant, et encore ils essaient. Ils savent dire et penser, comme les marins d'autrefois : « Une main pour la manœuvre et l'autre pour ta gouverne ». Et voilà ce que c'est que savoir que le monde existe.

« Au contraire votre élite polytechnicienne a fait voir à la guerre, où l'homme de bon sens pouvait la juger, qu'elle ignorait tout à fait le monde. Ces hommes à idées, que je voudrais nommer idéalistes, étaient persuadés qu'une entreprise où tout était prévu devait réussir ; les effets les ont étonnés sans les instruire. Ils ont su très bien reconnaître qu'il manquait quelque chose à leur beau projet ; et en conséquence ils ont mis sur pied quelque nouveau projet auquel, cette fois, il ne manquait rien ; en effet il n'y manquait rien de ce que l'intelligence peut prévoir. Mais l'événement réel, tel que le monde nous le propose, est fait d'une poussière de détails que nul ne peut prévoir. Il me suffit de la météorologie comme exemple. La pluie, la grêle, le cyclone sont des choses que le polytechnicien comprend très bien, et qu'il prévoit très mal. Et les bulletins météorologiques me représentent très bien toutes ces affaires admirablement conçues, et qui n'ont point réussi. Présentement un bon nombre de réalistes refont des fortunes, en naviguant tout près du vent. Mais ce sont des hommes sans éloquence et sans politesse. Le jour où vous élèverez au pouvoir quelqu'un d'entre eux, où vous le défendrez contre les petits journaux et contre les raisonnables d'administration, vous saurez ce que c'est qu'un budget et qu'une maison bien tenue, peut-être même ce que c'est que l'intelligence, et comment il faut tenir cet admirable outil ».

LXXVIII

Quand une industrie s'étend

13 mai 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Quand une industrie s'étend par ses propres bénéfices, je reconnais le précieux accord du progrès avec l'évolution ; les bénéfices sont plutôt des effets que des projets. Simplement la pêche est bonne, d'où l'idée d'agrandir un peu les filets ; car que faire de l'argent ? Le prospérité n'est pas ici un futur d'imagination. C'est un organisme qui prolifère. La nouvelle table de vente existait déjà ; on donne seulement un peu d'air et de passage à la foule des acheteurs. Tout le monde a connu de ces bicoques pleines d'avenir. Et heureux le restaurateur qui ne sait où asseoir les gens ! Le bénéfice signifie alors que le milieu est favorable, et qu'on pourrait gagner plus. C'est alors qu'on loue la boutique voisine et qu'on perce les murs. D'où résultent de nouveaux bénéfices et de nouvelles ambitions. Toutefois cela n'est pas sans fin, car le milieu s'épuise ; et sans doute faut-il compter encore avec cette loi géométrique, que la surface extérieure, qui est la partie utile, et qu'on pourrait nommer surface de vente, ne s'accroît pas aussi vite que le volume. Enfin la vanité s'en mêle toujours, et les dépenses de gloire vont toujours à diminuer le profit. Il reste que le bénéfice réel est un indice suffisant, et qui règle assez les projets. je ne crois pas que la folle croissance des entreprises résulte de la transformation des bénéfices en capital productif. Le mal commence avec l'emprunt facile.

L'emprunt facile c'est l'emprunt offert par le prêteur ; et la prospérité générale conduit là. Car les gens non fastueux ont alors un petit trésor et cherchent la rente ; et ce genre de prêteur ne craint même pas le risque ; mais plutôt son imagination n'est ébranlée que par de brillantes rêveries. De plus, ce prêteur ne connaît pas les affaires. Le banquier et le démarcheur en sont donc à chercher les affaires. Aussi un négociant en bonne marche trouve-t-il aisément des capitaux. L'enthousiasme est alors ce qui règle la croissance ; le milieu ne compte plus ; on l'invente ; on ira le chercher ; on le créera. C'est alors que l'idée l'emporte sur l'expérience ; c'est alors que l'idée est aménagée d'abord sur le papier, d'après les ressources de la raison. Le souci de la perfection règle les moindres détails ; tout est calculé ; mais rien n'est adapté. Progrès, certes, si l'on considère ce qui devrait être ; mais l'évolution n'y est pas, l'évolution, d'après laquelle l'organe est développé et changé par l'action du milieu. Ainsi la grande et parfaite machine risque de tourner dans le vide. L'administration est sans rapport avec la réelle situation. L'expérience répond durement, mais sans instruire, car on veut méditer un système encore plus grand et plus parfait ; or il est trop grand déjà et trop parfait. Cela par l'abondance des capitaux étrangers à l'affaire, lesquels fournissent des moyens démesurés.

Telle est la cause principale de ces grandes ruines que l'on voit partout. J'aperçois un autre défaut, dans ces participants anonymes, et surtout dans les petits. Ce sont des prêteurs nerveux ; ils passent aisément de la folle espérance à la folle crainte, par leur inexpérience des affaires. Et ainsi, fort souvent, ils font d'un simple embarras une catastrophe de l'ordre moral. Il est bien étrange que la petite épargne, si sage quand elle se prive, soit en même temps un abîme d'incertitude. Ajoutons à cela que les banquiers, pilotes sur cette mer changeante, apprennent l'audace en même temps que le péril, et, par ne plus pouvoir compter sur rien, arrivent à tout risquer. En sorte qu'à côté du creux de l'épargne il y a souvent le creux de l'affaire, c'est-à-dire un simple projet et un jeu d'espérances et de promesses. A force de bien savoir qu'on ne peut rien sans la confiance, on vient à croire qu'on peut tout par la confiance, ce qui développe déraisonnablement une monnaie fiduciaire dans le plein sens du mot, mais sans garantie. La société anonyme a fait briller, il y a trois quarts de siècle, une sorte de paradis ; il en est résulté des maux que nul n'avait prévus. La pensée par concepts, séparée de l'expérience tâtonnante, se trompe à tous les coups. Il y a une métaphysique de l'économie, comme des passions, comme de la politique, comme de tout.

LXXIX

J'ai connu un homme d'âge

3 juin 1933.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai connu un homme d'âge, et grand ami de la nature, qui avait juré qu'on ne toucherait pas à un seul arbre de son parc. Or j'ai vu un tronc de platane qui repoussait le mur de clôture, dessinant une sorte de tour fendillée. D'autres arbres attaquèrent le toit de la maison et firent voler les tuiles. Firent voler, c'est une façon de parler, car le végétal procède imperceptiblement. Un brin d'herbe commence la ruine d'un mur. L'homme passe autant de journées à élaguer qu'à planter, autant à sarcler qu'à semer. Les plantes ne cessent de mener leur assaut tranquille. Comme chacun a pu voir dans les champs délaissés par la guerre ; après les coquelicots, ce fut le tour des marguerites ; l'herbe effaçait déjà ces ornements éphémères, et, parmi l'herbe, on apercevait le petit plant des charmes, des hêtres, des chênes, des pins ; la forêt revenait. Darwin eut l'idée d'enclorre quelques mètres d'un, pâturage ; il y vit pousser des arbres. Si l'on disait donc que la nature végétale travaille pour nous, on parlerait mal ; elle travaille selon elle, non selon nous. Nous avons à conquérir et à reconquérir le blé, le chou et le haricot. La terre végétale est elle-même une chose fabriquée. Le paysan sait très bien ces choses-là. Il compte en travail. Il obéit pour commander. Il se fait l'attentif serviteur de sa servante la vache.

J'ai plus appris à la queue des vaches qu'en roulant dans le train express. Sur mes dix ans, au temps des vacances, je menais souvent une précieuse vache laitière. La bête aux pieds tournants, comme dit Homère, allait son train ; dès que je la poussais de ma baguette, elle montrait les cornes. On peut tout inventer, excepté de faire aller une vache plus vite qu'elle ne veut. A l'autre extrême on peut tout inventer, excepté de faire *La Jeune Parque* en un mois. Un opéra veut deux ou trois ans ; et, même à ce régime, il ne s'en trouve pas un de bon sur cent. La civilisation est au pas de vache.

L'auto roule ; l'avion bourdonne. L'obus va encore plus vite ; et la tape de la mélinite, même à travers l'air, fait sentir une prodigieuse puissance en un moment, non gouvernable. La vapeur non plus n'est pas gouvernable, ni le torrent. Une mine de charbon qui brûle, souvent on la laisse, car il faut des heures et des heures de menu travail si on veut l'éteindre. Que de transports et que de précautions si on a juré de faire brûler le charbon où il faut et comme il faut ! La vapeur d'eau lance des débris volcaniques, et souffle même toute une ville en un instant. Si l'on veut dresser ce terrible serviteur, il faut lui forger des chaînes, qui sont chaudières, tuyaux, cylindres, pistons, bielles. L'ajustage se fait au pas de vache. L'explosif est fabriqué au pas de vache, si l'on compte tout. Seulement nous voyons en un instant l'effet du travail humain, concentré et retardé. La somme d'un million de coups de marteau est volcanique. Un enfant, en posant le doigt sur un bouton, fait partir une torpille, et dresse en l'air une tour d'eau de cent mètres ; mais si vous mesurez par cet effet la puissance d'un enfant, vous mesurez mal. Cette puissance n'est pas physique, elle est politique. Vous avez obtenu d'un millier d'hommes, par persuasion, qu'ils travaillent longtemps sans voir l'effet. Vous donnez à l'enfant le commandement de cette armée de travailleurs à retardement. Il n'en est pas moins vrai que l'homme est nu et réduit à ses propres muscles et à son propre courage, comme Hercule.

L'idée d'obtenir un résultat sans travail est séduisante. Celui qui roule en auto se plaint à ces forces obéissantes ; mais le travail des mines, que ce soit fer, pétrole ou charbon, n'a rien du travail de prince. Aux travaux de base, tout homme est paysan ; tout homme mène une lutte difficile contre des forces qui n'ont point égard à lui ; et ce monde n'est point tendre. Dire que Dieu donne la pâture aux petits des ciseaux, c'est une idée d'enfant. L'oiseau ne cesse de travailler, à grande dépense de vitesse ; et par chance il récupère quelquefois en nourriture l'énorme dépense du vol ; en fait les couvées périssent presque toutes. Et que les lis ne travaillent ni ne filent, c'est une autre idée d'enfant ; car le lis, comme toutes les plantes, travaille chimiquement à conserver et à reproduire son être, et il est borné là ; il ne fait que lis et encore lis. Tisser une chemise est de l'homme ; et c'est bien autre chose que de tisser sa propre chair. Une chemise signifie un excédent ; et évidemment les travaux humains, ingénieux et divisés, produisent un excédent. Mais brûler l'excédent à toute vitesse, ce n'est que montrer une puissance politique, et exactement dissiper le travail d'autrui. Le muscle reste muscle. Et c'est bien une idée d'enfant de vouloir forcer le pas de la vache. La vache montre les cornes. Attention !

LXXX

Toutes les grandes entreprises 20 juin 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Toutes les grandes entreprises de transport travaillent à perte. Cela est remarquable, et cela n'a pas manqué d'être remarqué. L'analyse a conduit à découvrir deux causes en une de ce régime paradoxal. Les uns remontent jusqu'à ces entreprises que l'on nomme filiales, et qui fabriquent pour le transport soit des rails, soit des machines, soit des véhicules. On pouvait deviner, et d'ailleurs on sait, que les directeurs et principaux bénéficiaires des filiales sont les mêmes qui dirigent et exploitent la Compagnie principale. On comprend aisément le jeu. Moi, qui fais marcher, supposons-le, soit les trains, soit les paquebots, moi qui règle le confort, la vitesse et les prix, je me ruine à bien servir le public, ainsi que je me plais à dire. Mais moi le même, qui vends à moi le matériel neuf, le luxe et la vitesse, et au prix fort, je m'enrichis de ces folles dépenses que je fais. Considérez comme exemple, seulement l'immense paquebot qui n'en est encore qu'à la quille, et qui coûtera un milliard à ce qu'on dit ; ou bien la Grise, cette locomotive énorme, et ruineuse de toutes façons, sous laquelle les aiguilles se dérèglent, sous laquelle tremblent les ouvrages d'art, et qui d'ailleurs est un beau monstre. Le fait est que les citoyens admirent ces grandes choses, qu'ils paient finalement. Les détails vont du même train. Je vois bien que, sur la voie ferrée que je surveille sans le vouloir, on change les rails très souvent ; sans doute le marchand de rails y trouve son compte.

Cette idée, qui est nouvelle, nous ouvre une sorte de coupe dans la masse des affaires, si naturellement impénétrable. On y voit à l'œuvre, et sous un aspect nou-

veau, cet appétit du gain si ingénieux, et qui fait tout marcher. Je me garde bien de blâmer cette industrie de l'industrie, si ingénieuse, et ingénieuse si naturellement, par l'occasion qui s'offre, par la complication même de l'immense appareil où tout se tient. On gagne comme on peut, non comme on voudrait. Je tiens compte aussi de l'ivresse d'inventer, qui est une poésie propre à celui qui fait les plans et qui les amène au bord de l'exécution. Le symbolique Palissy brûlait ses meubles. Ainsi d'autres poètes brûlent leurs propres paquebots, ou bien brûlent la route ferrée, ce qui, par les masses et les vitesses, est mieux qu'une métaphore ; tout cela par le bonheur de faire grand et de faire merveilleux. Plus tard, et mieux assis dans quelque mariage du boulon avec le coussin, ils apprendront à gagner sur les folies de leurs gendres.

Cette idée court ; laissons-la aller. Mais voici un autre aspect de la question. Le peuple des actionnaires est un bon peuple, mais mal défendu. Les dirigeants, je dis techniciens, en n'importe quelle affaire, sont non point payeurs, mais payés, et très bien payés, par des raisons évidentes ; et en effet ils travaillent. Mais ils s'établissent par cela même dans un régime d'existence où les besoins croissent plus vite que les ressources. D'où la recherche de ces profits sur les commandes mêmes, profits qui sont dans les mœurs, et sans doute y furent toujours. On comprend alors que le goût d'inventer et de changer, qui a tant de nobles raisons, en trouve aussi de moins belles. Et, quand l'affaire est soutenue par l'État, comme il arrive pour tous les équipements d'intérêt public, il se peut que l'affaire ruine les actionnaires sans ruiner le moins du monde les dirigeants, qui alors gagnent à perdre. Et ici encore il s'agit moins de blâmer que de régler. Mais comprendre est le premier moment. L'analyse des affaires, j'entends l'analyse publique, et pour ceux qui paient, est encore loin d'être faite.

Bien loin d'être faite. Car ces raisons que je viens de dire valent pour toutes les affaires. Et toutes ont grand besoin d'un véritable avaro à leur tête, c'est-à-dire d'un homme qui n'aime point la dépense, ni le neuf, ni les dorures, ni les inventeurs. Mais quoi des transports ? Une erreur, je suppose, qui leur est propre, et qui consiste à vouloir aller vite. Que la vitesse ruine le concurrent et enivre l'usager, c'est ce qui est évident. Ce qui est moins aisément vu, c'est que la vitesse est par elle-même ruineuse, parce qu'elle exige des travaux, disons des journées de travail, qui croissent comme son carré ; à vitesse double, travail quadruple. Et encore faut-il dire que ce rapport est théorique, et que, par les chocs, les frottements, les freins, l'usure de toutes les pièces, la vitesse coûte certainement bien plus cher que je ne dis. Or deux voyages dans le temps d'un, cela ne fait jamais que double résultat ; et, tout compte fait, c'est le résultat qui paie le travail. L'avion est remarquable par ceci, que la vitesse est le moyen même du transport. Aussi est-il évident qu'ici le résultat ne paie pas le travail. Mais l'avion est admirable, et les foules ont le nez en l'air, et ne pensent guère à leurs poches, qui paient pourtant finalement cette vitesse ronflante. Et il n'est pas de voyageur qui ne soit fier d'arracher le ballast. Par quoi le précieux travail se dissipe pour une bonne part en chocs et frottements. Aller vite c'est souvent, comme on dit, brûler une ville pour cuire un œuf. Ce que je dis là, c'est le procès des machines, chose peu agréable à suivre, et qui n'est point du tout dans le mouvement des esprits. N'a-t-on pas pour rien, disent-ils, l'énergie du charbon, du pétrole, des chutes d'eau ? Il est pourtant clair qu'on ne les a pas sans redoublement des machines et des heures de travail. Et qui regardera par là embrassera toute l'industrie, qui n'est que transport, ou change. ment de place, car nous ne savons faire que cela. Oh ! le sage crie, qui ne va point vite ! Et plus sage encore le bœuf !

LXXXI

Le monde n'est pas un spectacle 20 juillet 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Le monde n'est pas un spectacle. A mesure qu'on veut le réduire au spectacle, la réalité se retire de lui et la pensée se retire de nous. Maine de Biran, qui était sous-préfet de Bergerac, tira plus d'être de son bureau que vous n'en tirerez d'un voyage aux Indes ; c'est qu'il s'appuyait sur son bureau, et qu'il vint à provoquer de sa main la résistance de cette chose familière. Mais pour les yeux du visiteur, son bureau n'était qu'un bureau, comme on dit un tableau, un château, un paysage. Ce n'est pas grand'chose que le travail d'un homme qui appuie sur son bureau ; pourtant ce point de résistance fut un des centres de pensée pour tout le siècle. Et ce n'était qu'un commencement. Quand l'outil mord, obéit à la chose, et change la chose, alors le monde existe assidûment. Et, au rebours, les pensées qui ne sont que des pensées ne butent point. Ce sont des batailles de mots.

On dira que le monde existe fortement quand il nous tombe sur la tête. Oui, mais ce n'est pas le moment de penser. L'existence attaque ; nous nous défendons ; c'est une mêlée de chiens. Le travail offre bien plus de discernement. C'est quand on fait ce qu'on veut qu'on découvre qu'on ne fait pas ce qu'on veut, ce qui est sentir l'existence sur l'outil et dans le bras. Autre présence du monde ; présence qui n'est plus spectacle.

On se la donne ; on se la dose ; on éprouve la limite de l'homme. Ce n'est pas à dire que l'outil instruit ; il n'en est rien. Je dirais plutôt que le travail efficace est comme un sel qui se mêle à toutes nos pensées. Un jardin n'instruit pas le promeneur ; mais il instruit le jardinier. Si les pensées du jardinier s'envolaient de son râteau assez loin pour encercler tous les mondes, le jardinier serait un grand philosophe. J'avais lancé un jour, et à l'étourdie, comme le veut mon métier, cette image : « La justice enchaînée et tournant la meule ». Un jardinier m'écrivit là-dessus un rêve qu'il avait formé, dans lequel il détachait les chaînes de la justice ; ces chaînes, disait-il, étaient d'or, et il les employa à atteler son âne à sa charrette. C'était partir pour un grand et beau voyage.

Platon, que je reconnus aussitôt dans cette lettre de l'homme à l'homme, avait ses ruses, et bêchait à sa manière, de façon à buter toujours contre quelque obstacle, tel un conte de bonne femme. Et son art était, ainsi que chacun peut voir, de raconter tout au long ce qu'on racontait, y mettant tout le détail, comme d'une chose. Ainsi il retardait le dangereux moment où la pensée s'élance à comprendre. On comprend trop vite, et cela fait des esprits maigres. Toujours est-il qu'en Platon le monde y est, l'homme y est ; mais, chose digne de remarque, la politique n'y est point. Les Lois de Platon ne peuvent se comparer aux lois de Lycurgue ou de Solon. C'est que Platon refusa d'être roi, ou avoué, ou huissier ; ainsi il ne sentit pas assez la résistance des affaires, et la nécessité d'obéir si l'on veut changer. Rousseau fut par aventure secrétaire d'ambassade, c'est-à-dire qu'il écrivait des passeports et recevait des sous. Je ne puis mesurer ce qu'il tira de cette expérience. Et Platon a bien eu cette idée que le contemplateur devrait être tiré de contemplation après un an ou deux, et ainsi dans tout le cours de sa vie, étant sommé de commander une escadre, de dire le droit aux marchandes de poisson, et choses de ce genre. Toutefois ce n'est encore que travail indirect, et expérience seconde. Le vrai de la politique, c'est l'univers résistant. Tout vient buter là, et la terre est raboteuse.

Un physicien comprendrait quelque chose de nos embarras, même de monnaies, s'il faisait attention à la loi qu'il connaît bien, à savoir qu'une vitesse double exige un quadruple travail, je dis au moins, et dans les circonstances les plus favorables. En sorte qu'en allant deux fois plus vite, vous doublez le résultat, vous le doublez seulement, ce qui ne peut payer la dépense quadruple. Vous perdez en travaillant. Très bien. Toutefois le physicien connaît cette loi sans y croire assez, par sa situation propre, qui est de concevoir d'énormes vitesses qui ne lui coûtent rien. Il refait le monde ; mais ce spectacle n'arrive pas à l'existence. J'ai lu avec satisfaction que les avions allaient bientôt buter sur la vitesse du son, et même avant, comme sur une limite. Mais il faudrait savoir qu'ils butaient déjà, et ce qu'il en coûte de déchirer l'air. Tous les travaux, par exemple de coller très exactement, en contrariant le fil, de petits morceaux de bois, et de tailler l'hélice dans ce bloc, sont des travaux de déchireurs d'air à grande vitesse. Je n'énumère point les métaux et la mine, les toiles et la culture du chanvre ; et j'ai tort ; mais quand j'énumérerais, cela ne me coûte qu'un peu d'encre. Cette somme de travaux ne me parle pas encore assez. L'aviateur est porté à bout de bras ; mais mon bras n'en est pas averti. Spectacle. Et l'aviateur a bien d'autres choses à penser. La vitesse nous ruine, et encore, nous aveugle. L'aviateur dissipe le travail d'autrui ; il ne sent pas la résistance comme il faudrait. Et celui qui signe un chèque ne sent aucune résistance. Mille francs ou un million c'est la même chose au bout de la plume.

LXXXII

Dès qu'il faut un guetteur

19 août 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Dès qu'il faut un guetteur quelque part, on lui porte la soupe ; exemple qui fait voir que la valeur d'échange vient du temps dépensé, non de la chose produite ; car, dans ce cas remarquable, le produit est nul. On dira que la sécurité est un produit ; toujours est-il que la sécurité ne se pèse point et ne se mesure point, sinon par la durée du guet. On entrevoit alors cette grande vérité, que toute heure d'homme vaut une 'heure d'homme, et que ce qui fait qu'un certain poids de blé vaut un certain poids de café, ce sont les heures de travail, et rien d'autre. Une heure est échangée contre une heure, et voilà la justice ; ou bien, en langage d'or ou de papier, toutes les heures de travail méritent le même salaire.

Ici le grand guetteur, qu'on nomme roi, dresse les oreilles ; et autour de lui se pressent les moyens et petits guetteurs, qui sont des ouvriers d'attention, ce qui fait que tous ensemble ils règnent naturellement. Pensez seulement à la crainte qui vient des songes et présages, et vous comprendrez que le guetteur de songes, que l'on nomme prêtre, usurpe tout le pouvoir qu'il veut, même sur le roi, et se paie lui-même très généreusement. Contre quoi on a inventé cette idée admirable qu'une heure vaut

une heure ; par exemple une heure en prière pour empêcher les morts de revenir, les morts qui sont remords, vaut une heure de charpentier, ni plus, ni moins. Ainsi s'est élevée l'antique guerre entre guetteurs et nourrisseurs.

Chacun travaille une journée, disent les nourrisseurs, et il a sa part des produits de la journée. Quoi de plus simple et de plus naturel ? Et en effet des naufragés sur une île ne vivraient pas autrement ; c'est que la nécessité les tient serrés. Dès qu'il y a un excédent, et des témoins de métal jaune, et des billets, et des trésors, et des coffres, on remarque qu'il y a abondance de guetteurs, et bien payés, qui se soutiennent les uns les autres, l'astronome tenant pour le roi, et le roi pour l'astronome, l'un et l'autre, prêtres en cela, faisant apparaître des dangers imaginaires. Tout l'art politique des guetteurs est à effrayer les nourrisseurs, lesquels versent alors le pain et le vin dans ces bouches effrayantes avec le vain espoir de les faire taire. Elles parlent en mangeant ; cela use les courages.

Pourquoi je remonte ainsi vers les temps pharaoniques, et même plus loin ? C'est que je vois naître un étrange socialisme, que je nommerai socialisme des guetteurs. Je me suis établi guetteur d'idées, et j'enseigne, comme tout vrai guetteur, que mon métier est le plus important de tous. Mais très justement, par mon métier, je veux que les idées soient bien rangées et vêtues de blanc et de rouge ; qu'on change les uniformes, et je suis perdu. Si je ne me trompe, l'idée de justice commutative, aboutissant à l'équivalence des heures de travail, c'est l'idée socialiste, ou, pour abrégé, l'idée rouge. Et l'idée, au contraire, d'une justice distributive qui prétend mesurer l'importance des services, c'est l'idée royale, c'est l'idée blanche. Roi, patron, chef ou prêtre, il n'importe guère. Dès qu'un homme prélève mille, ou dix mille ou cinquante mille journées par an, pour trois cent soixante-cinq journées d'un travail qu'il juge important, et qui l'est peut-être, c'est l'idée blanche. Et dès qu'on prétend au contraire égaliser tous les salaires, d'après cette remarque évidente que les travaux les moins éminents sont aussi les plus nécessaires, c'est l'idée rouge. Ces idées ne sont que des idées. On ne verra jamais un régime purement commutatif ; encore moins un régime purement distributif, où il n'y aurait que des dignitaires, ou, comme je dis, des guetteurs ; car il faut manger. Il s'agit seulement de tirer vers l'une ou l'autre idée ; et c'est l'idée rouge qui est socialiste. On la dit aussi matérialiste, parce qu'elle rappelle les guetteurs de lune à la condition de manger, qui est basse. Mais convenons que par cette rude justice elle retrouve toute la justice, selon laquelle un homme vaut un homme. Au lieu que l'autre idée, rongée par les valeurs imaginaires, descend au plus bas, c'est-à-dire à la force assassine, qui est son contraire. Le résultat c'est qu'il n'y a de vil que l'idéalisme, et de noble que le matérialisme. Voilà ce qu'a le guetteur d'idées annonce quelquefois aux grands guetteurs, ses patrons. Convenons qu'il gagne bien mal son argent.

LXXXIII

L'inégalité qui résulte de la loterie

16 décembre 1933

[Retour à la table des matières](#)

L'inégalité qui résulte de la loterie est évidemment la plus étrangère à la justice, et c'est pourtant la mieux supportée. C'est peut-être que l'injustice ne s'y trouve pas non plus, car toutes les chances sont égales ; et le public se plaît à suivre les démarches de cette Fortune, cette fois parfaitement aveugle. Tout est clair, tout est mécanique. Tout est poussé et secoué comme les choses poussent et secouent ; rien n'est voulu, si ce n'est cette totale impuissance d'une volonté quelconque. L'homme est alors délivré de mérite ou de démérite, notions qui font fermenter une discussion sans fin. Ce qui rend insupportable les fortunes prétendues bien gagnées, c'est qu'on doute toujours du mérite. Et communément on appelle vol l'art de gagner sur les marchés, Par exemple les opérations d'un avaré sont méprisées ; on juge odieuses des pensées qui ont toutes pour objet de dépouiller le voisin on y trouve une ruse continuée qui exclut l'amitié on compose une fortune d'une masse d'infortunes on compare la sortie des ateliers à la sortie d'un bal de riches ; on se dit : « Ceci nourrit cela ». On s'irrite de voir que les travaux les plus nécessaires et les plus pénibles sont, très injustement, les plus mal payés. On dénonce cet autre travail, le mieux payé de tous, et qui consiste à exploiter le travail d'autrui. On essaie de concevoir un système de répartition qui égalise tout ; ce système on le nomme socialisme, mais ce n'est qu'un système d'assurances mutuelles ; et c'est tout le contraire de la loterie.

Par la loterie, on change l'égalité en inégalité. On fait une ou deux montagnes exprès dans une grande plaine. Tous contribuent à élever une fortune ou deux. Qui sera millionnaire ? Le hasard en décidera. C'est dire qu'on provoque un ou deux accidents, tout à fait indépendants des mérites, et qui feront un ou deux riches aux acclamations de tous. Par l'assurance, on fait exactement le contraire ; on élimine l'accident ; l'accident malheureux est supporté par tous quoiqu'il ne tombe que sur un. Ma maison brûle ; c'est comme si toutes les maisons brûlaient un peu. L'accident Peureux profite à tous. je m'enrichis. Aussitôt de mille manières on tire sur moi ; on me charge des dépenses communes. Ou bien, plus simplement, il n'y a plus que la communauté qui puisse s'enrichir ; tous les citoyens sont des fonctionnaires qui reçoivent un même traitement par tête, quel que soit leur travail. Ainsi ils n'ont plus rien à craindre ni à espérer, quant à la pauvreté ou à la richesse. Ces mots n'ont plus de sens. Chacun se trouve assuré contre la chance, bonne ou mauvaise. Ce système mérite bien d'être approuvé par la partie sage de chacun ; mais il n'est pas aimé ; il ne peut l'être.

Le système que l'on nomme capitaliste, grands patrons, grands conseils, coordination, et le reste, aurait dû amener à maturité un socialisme dont les prolétaires éminents n'auraient qu'à saisir les commandes ; car rien n'est plus raisonnable que l'intérêt, et rien n'est plus prudent qu'un avaré. En réalité cette admirable organisation est devenue folle par le jeu, Personne, ou presque, dans les grands patrons et dans les grands banquiers, n'a cherché la sécurité, l'adaptation aux besoins, l'assurance réelle. Tout au contraire ils ont changé cet immense magasin en un bureau de loterie. On finit maintenant par apercevoir que ce qui a démolé le capitalisme ce n'est pas un vice inhérent au système, mais seulement la fureur de Jouer, l'emportement de risquer pour gagner une grosse partie, c'est-à-dire une méthode très peu raisonnable, et au surplus contraire aux lois et à la probité ; mais tout le monde jouait, par un accord tacite. D'où les sociétés creuses, les valeurs gonflées, les richesses imaginaires, la production démesurée, enfin tout ce qu'il fallait pour transformer en une immense loterie le très sage mécanisme du commerce, de l'industrie et de la banque. Et c'est pourquoi l'état actuel ressemble si peu à ce qu'un socialiste pourrait souhaiter. Chacun sent que, chose étrange, il faudrait revenir à la propriété individuelle, mesurée à la dimension de l'homme, pour restaurer la production, l'échange, et même la monnaie. C'est que la fièvre du jeu saisit presque tous ceux qui ont l'occasion de jouer. Le jeu, quelle qu'en soit la nature, roulette, spéculation boursière, ou loterie, a toujours pour effet d'ôter de la richesse le poids réel, fait de travaux et de produits, et de la réduire à des signes de convention, comme sont les jetons. Peut-être est-ce une loi de nature que des richesses ainsi gagnées représentent seulement un pouvoir de dépenser, qui se dissipe en s'exerçant ; au lieu que la véritable idée d'une richesse est représentée par un champ défriché qui est un pouvoir de produire inépuisable ; chose de tout temps respectée et désirée, non pas comme le moyen de vivre sans travailler, mais comme moyen de travail au contraire. Par ces rustiques conditions, l'échange garde tout son sens, car il pèse et frotte contre terre. Peut-être le gain à la loterie est-il l'impossible enrichissement, de même que le paiement sans contre-partie est l'impossible paiement. Mais les signes donnent de fortes et agréables illusions.

LXXXIV

Lauro de Bosis est ce jeune

1er janvier 1934

[Retour à la table des matières](#)

Lauro de Bosis est ce jeune poète italien qui, il y a un peu plus de deux ans, défia le tyran et s'en alla voler sur Rome, y jetant par milliers les appels à la liberté. Les oiseaux de Balbo se lancèrent à sa poursuite ; on ne sait s'ils le mitraillèrent, ou s'il tomba à la mer par épuisement de son moteur. On n'a rien retrouvé, de lui ; mais il laisse une sorte de testament qu'il écrivit avant de prendre son vol ; c'est le poème le plus simple, et le plus pur sublime. Romain Rolland a célébré ce héros dans la préface d'un livre où l'on trouve, sans compter les détails de la grande aventure, un Icare dans la forme des tragédies grecques, et qui, même traduit de l'italien, m'a paru parfaitement beau. Le poète, nouvel Icare, a réalisé le presque impossible, et a péri de la plus belle mort. Tous les symboles ici s'entrecourent, et l'invincible audace du vainqueur des nuées représente l'esprit libre, notre ami, notre espoir, notre dieu. Sur quelque autel, dressé sur une falaise, et composé des plus belles pierres, à la manière antique, je veux brûler, en l'honneur du héros, quelque chose qui me soit précieux, une idée.

Quelle idée? A peine formée, toute terreuse, sans avenir, sans beauté, non pas sans amitié. Car j'ai grand chagrin quand je pense à tous ceux qui sont morts en leur

fleur, pour délivrer leurs frères, et qui nous laissent plus esclaves que jamais. je remarque que le tyran gagne toujours, et cette fois encore. J'espérais des vainqueurs qui sauraient ne pas mourir. j'attendais un genre d'audace, peut-être étrangère à celle qui fait la garde du tyran. Car enfin si c'est être héros qu'escalader le ciel, il est hors de doute que le plus grand nombre des -héros, et de loin, est pour le tyran. Il est clair que toute puissance nouvelle, conquise sur la terre, au fond des mers ou dans le haut des airs, fait corps aussitôt avec la suprême puissance par une naturelle affinité. Tout ce que l'indomptable a osé a toujours serré le carcan. La Grande Armée ne craignait rien au monde, que de perdre un chef digne d'elle, et qui ne permettait rien. Toute puissance se paie de liberté, et à coup sûr toute puissance se paie d'esprit ; voilà ce que j'entrevois. On peut bien brûler ces tristes et confus papiers.

Dans la fumée, je vois encore autre chose. Icare n'a fait que souhaiter et rêver. Il n'a point volé en agitant ses grandes ailes, faites de plumes d'aigle. Dédale n'y pouvait rien. La force musculaire d'un homme ne pouvait pas et ne peut pas l'enlever de terre comme s'enlèvent les oiseaux. Ce rêve d'Icare montant vers le soleil, la cire fondue, le héros précipité, tout cela me paraît faux comme il me parut faux un jour, à mon grand regret, que la Victoire de Samothrace pût avoir des ailes. Des ailes ? Par quels muscles ? Sur quels os, quand la statue a déjà des bras ? N'a-t-on pas observé comment sont faits les oiseaux, leurs os creux, leur bréchet, et les énormes muscles de leur poitrail ? Mais sacrifions le vrai au beau. Brûlons même cette fumée.

Me voilà toujours le nez en l'air. Un avion passe, Le bruit inhumain suffit à m'avertir que l'homme qui est là-haut ne vole pas par sa propre force. Laissant même le pétrole, que nous trouvons tout chargé d'énergie, je dois compter les creuseurs de puits, l'atroce vie des mineurs, et les forgerons et les chaudronniers ; et les limeurs, tourneurs et ajusteurs, empoisonnés de poussière, et le travail même des tisseurs et des menuisiers, qui serait propre et gai, s'il n'était gâté par la hâte. Et je ne dois pas considérer seulement le héros qui attend son avion, comme Achille attendait ses armes ; un autre moteur accélère ces travaux enchaînés et cette concentration d'énergie. L'avare et ses coupons attendent aussi qu'on escalade le ciel. Car l'ivresse de puissance ne mesurera pas le profit. Le triomphe d'Icare est une bonne affaire, non pas pour Icare, qui somme toute ne vieillit guère, mais pour le tyran le plus caché, pour le prêteur, pour l'usurier, pour le tyran des tyrans. Il faudrait savoir si l'avion, qui livre des centaines de journées de travail pour être dissipées par une seule main, n'est pas un plus exact symbole de l'esclavage où nous allons, que le conte d'Icare ne l'est de la liberté de l'esprit. Mais bah ! Que vas-tu chercher là, contrariant esprit ! L'avion joue dans les nuages et le peuple des esclaves applaudit.

Ce n'est pas d'hier que le peuple des esclaves acclame le tyran. Au reste le tyran est esclave aussi. Il faudrait comprendre ce piège, où l'esprit va toujours tomber. Il faudrait comprendre que l'homme est toujours asservi par ce qu'il conquiert. Le ciel est clair maintenant, et sans fumées. D'un regard peut-être on pourrait déposer Jupiter. Car puissance et esprit ce sont deux dieux ; qui sert l'un nécessairement méprise l'autre. Ainsi il faudrait choisir. Et ne pas dire que toute puissance conquise affranchit l'esprit ; mais dire au contraire que tout miracle de puissance suppose premièrement et ensuite confirme un ordre de tyrannie qui s'élève en même temps que nos tours, et qui tient l'esprit au cachot. Ici plus de fumée, plus de paperasses, plus rien à brûler. Pourquoi Icare est tombé et tombera, et par qui, et pour qui, je le sais de triste savoir.

LXXXV

Il faut un peu d'argent frais

20 janvier 1934.

[Retour à la table des matières](#)

Il faut un peu d'argent frais, dit Monsieur Ratibois, il en faut un peu qui aille et vienne, dans toute affaire. On ne peut payer un portier, un scribe, ou un, petit assuré au moyen d'une écriture de banque. Ainsi, dans l'assurance, qui est mon métier, on touche les primes en argent frais, les petites primes tout au moins, et là-dessus on paie les sinistres, comme nous disons, et les petits employés. Le reste est une affaire d'imagination. Quand je prends des bons, des titres, ou n'importe quel papier gravé, pour un million, vous ne pensez pas que je donne en échange des billets d'État ou des pièces d'argent. Pourquoi pas de l'or? Vous ne voudriez pas. Non. Il s'agit d'un échange de papiers, et bien malin qui volera l'autre. Seulement, il faut toujours de l'argent frais, pour payer le laitier et l'épicier et le marchand de charbon. C'est bien regrettable. je ne sais jusqu'à quelle hauteur vertigineuse pourrait s'élever la fortune publique si la confiance répondait à la confiance, et si l'on renvoyait toujours le fournisseur à un banquier. Par exemple, au lieu de payer mon portier, je lui écris son mois à son crédit ; le portier fait un transfert au laitier, au boucher, au blanchisseur ; ils sont tous contents, pourvu qu'ils puissent aussi payer de même monnaie. Finalement, le paysan trouve à son compte de banque de quoi acheter la terre qu'il convoite. Un virement paye le vendeur ; un autre virement paye l'enregistrement. On ne voit plus jamais d'argent frais. La confiance tient lieu de tout ».

« Et, lui dis-je, il n'y a plus de voleurs ».

« Mais non, dit Monsieur Ratibois, il n'y a plus de voleurs ; il n'y a plus que des diffamateurs. J'appelle diffamateurs les voleurs de confiance, qui font naître des doutes sur la solidité des crédits et sur l'avenir des papiers gravés. Et encore pourrait-on résister aux diffamateurs par une sorte d'assurance contre eux, tous répondant d'un même mouvement pour un seul qui serait soupçonné. Tous répondent, comprenez-vous ? Et par cette unanimité, ils n'ont rien du tout à payer, je dis en argent frais. Ils ont seulement à offrir, en garantie de valeurs devenues suspectes, d'autres valeurs qui ne le sont pas encore. Ils offrent, et cela suffit. Les valeurs ainsi garanties reprennent leur vol ; et, je le répète, je ne vois point de limites à la prospérité publique et privée. Car enfin qu'est-ce que cela peut faire au maçon d'être payé par une inscription en banque ? Il paiera de même son litre de rouge. Il suffit que l'admirable cercle des échanges ne soit rompu en aucun point ».

« Je cherche, lui dis-je, le défaut. On dit qu'il se trouve aux frontières, et que finalement les nations doivent régler entre elles en argent frais ; mais j'avoue que je ne vois pas pourquoi ».

« Je ne le vois pas non plus, dit Monsieur Ratibois. Pour que je puisse acheter de tout seulement par des crédits, il suffit que tous les producteurs acceptent d'être payés par un virement de crédits. Cela n'a point de fin, si ce n'est que, comme les gens ont quelquefois la bourse vide, de même ils se trouvent avoir épuisé leur crédit, et n'avoir pu le renouveler. La pauvreté suit nécessairement la paresse, le chômage ou la maladie. Mais encore est-il que le secours aux chômeurs, par exemple, dépend seulement d'un jeu d'écritures, et n'a d'autres limites que l'élasticité naturelle du système. Il y a une proportion raisonnable de chômeurs, comme il y en a une d'affaires creuses ; tout à fait comme il y a une proportion d'accidents, de sinistres, et choses de ce genre ».

« Avec cette différence, lui dis-je, que les statistiques d'accidents traduisent une loi des choses, au lieu que le chômage et l'escroquerie dépendent des occasions et des facilités ».

« Croyez-vous ? dit M. Ratibois. je suppose plus volontiers que nous n'avons pas encore la connaissance des variations naturelles qui gonflent ou exténuent par périodes, plus ou moins, toutes les affaires ; variations qui, dans l'état actuel, donnent lieu à bien des discours, mais, remarquez-le, n'empêchent pas le monde d'aller cahin-caha. Pour mon compte, et je parle ici en assureur, j'ai remarqué une proportion d'honnêtes gens, disons laborieux, sobres, patients, prudents, beaucoup moins variable qu'on ne croirait, et en regard de laquelle les escrocs et mauvais payeurs sont comme des pailles dans le courant d'un fleuve. Bref, je voudrais que l'humanité sorte enfin d'ébahissement. On ne peut voler deux cents millions parce que deux cents millions n'existent pas ».

« Vous me rappelez, lui dis-je, cet ancien peuple où la monnaie, par la prudence du législateur, était si lourde, qu'il fallait un cheval pour tirer la semaine d'un jardinier. Trop de poids ici, et trop peu chez nous ».

« Au fond, même résultat », dit Monsieur Ratibois.

LXXXVI

Très évidemment c'est la crédulité

10 février 1934.

[Retour à la table des matières](#)

Très évidemment c'est la crédulité qui rend facile le métier de voleur de bonne compagnie. Et les inventeurs de valeurs imaginaires ont toujours à dire que tout aurait bien marché si le détestable esprit de doute et de contrôle ne s'était emparé de la masse des participants. Cette idée étonnante définit la politique des temps passés, politique qui n'est point morte, qui voudrait bien revivre triomphalement, mais qui ne le peut qu'en engourdissant l'esprit d'examen, moitié par contrainte, moitié par éloquence. Et telle est la situation de nos manieurs d'affaires et de nos manieurs d'hommes. Car, vivant selon l'impérialisme strict, qui n'est autre que le matérialisme strict, ils étalent par cela même l'enseigne idéaliste, qu'on peut bien dire aussi religieuse, ou sociologique, car il y a plus d'une manière de dire ce qui rend les hommes faciles à gouverner. Celui donc qui vit selon les forces, qui fort attentivement les mesure, et qui nomme justice son propre triomphe de force, celui-là doit prêcher ou faire prêcher qu'il n'y a rien de plus vil, pour un citoyen, que de penser à son propre triomphe, et que de se rendre fort et riche par tout moyen ; qu'au contraire toute la noblesse de l'homme est à se dévouer à quelque chose de plus grand et de plus haut que lui, à quelque puissance adorée qu'il sert avec bonheur. Et ce qui est admirable c'est qu'un tel discours, qu'il soit pour Dieu, pour le chef ou pour la patrie, remue

aussitôt dans tout homme un grand amour sans objet et sans emploi, et lui donne d'abord le bonheur par l'enthousiasme. La guerre fait voir en caractères grossis les effets sublimes de la politique la plus cynique. Et dans le moment où je deviendrais misanthrope par le spectacle des dupeurs, je suis guéri de l'être par le spectacle des admirables dupes, qui donnent tout et disent encore merci.

Là-dessus Doublefigue remue ses très gourmandes joues, et me dit : « Puisque vous discernez si bien et décrivez si bien la vertu de courage, et la grandeur de croire, pourquoi contrariez-vous en chacune de vos paroles ces vertus qui ne demandent qu'à grandir ? Un peuple qui croit en ses chefs, c'est la même chose qu'un peuple qui croit en lui-même. Et c'est alors que les individus, enfin délivrés de penser à eux et de se défier, sont comme enchantés du commun bonheur et de la commune puissance. Ils vivent selon l'épopée. Ils acclament un pouvoir qui les fait grands. Or la richesse est aussi une puissance concentrée. Le petit épargnant est le fantassin de nos affaires. Si le fantassin s'enfuit, l'empereur n'est plus rien. Or vous rompez ce pacte sacré. je ne vois plus que des fuyards misérables. Et que demandent-ils ? Ils demandent qu'on leur rende la confiance qu'ils ont perdue, la confiance, qui communiquait le mouvement et la vie à tout le corps social. Bref avez-vous jamais vu ou entendu quelque chose d'une grande affaire où l'on ait rendu des comptes au peuple des souscripteurs ? Avez-vous jamais entendu parler d'une grande armée où les chefs aient plaidé cartes sur table devant le peuple des combattants ? »

« Mais, lui dis-je, avez-vous entendu parler d'une société puissante où la confiance n'ait pas été imposée par les plus infâmes moyens de police ; et où, en même temps, la confiance n'ait pas été effrontément trompée dans le haut des pouvoirs ? »

« Cœur sec, dit Doublefigue, cœur sec qui dessèche tout ! Vous imaginez-vous que c'est par calcul que l'on devient riche ; mais non, c'est un hasard qui tombe comme aux loteries. Et pourquoi troubler cette grande loterie de bonne amitié, où j'ai gagné mes trente petits millions ? De bonne amitié, vous dis-je ; et ne séparez pas les cœurs. Comme j'admirais, du poste d'État-Major, les fantassins qui se faisaient tuer (et j'en avais la larme à l'œil, et je les aimais), croyez-vous que je n'admire point et que je n'aime point tous ces petits portefeuilles qui se font tuer, et tous ces autres petits portefeuilles en deuxième et troisième ligne, qui n'attendent que l'occasion d'une mort glorieuse ? Eh bien oui, je les aime ; ce courage et cette confiance, inépuisables, je les remercie, je m'attends ; je ne fais qu'un avec ces petits porteurs, qui se lèvent de si bon matin ». Le fait est qu'une larme de Doublefigue descendait vers le foie gras. je pus la détourner, la capter, la porter au laboratoire d'analyse ; et l'on m'assura que c'était une vraie larme.

LXXXVII

Je n'ameute point contre les riches

17 février 1934.

[Retour à la table des matières](#)

Je n'ameute point contre les riches. L'idée d'un partage entre tous n'a pas de signification pour moi. C'est à peu près comme si l'on tirait scandale de ceci que les amis de la loterie font, chaque quinzaine, des millionnaires de hasard, et par une sorte d'acclamation. En, réalité ceux qui n'ont pas gagné savent bien qu'ils n'ont pas perdu grand'chose. Il faudrait de bonne foi comparer le petit nombre des gagnants à la masse de ceux qui jouent, et de là en venir à comparer le petit groupe des riches à la masse des pauvres. Or nul n'oserait dire que l'actuelle misère de ceux qui jouent à la loterie vient de quelques millionnaires qu'ils ont faits. Par le même raisonnement, ce qui manque aux pauvres n'est pas principalement ce que les riches ont prélevé. Ce qui manque ? C'est un ordre des travaux, un frein à la folie de produire, à la folie de gagner, à la folie de jouer ; car c'est par des perturbations de ce genre que les riches troublent l'économie. C'est le pouvoir des riches qui fait désordre.

Or ce pouvoir fait scandale aussi. Dès que le suffrage est universel et secret, il est absurde de penser que le peuple donnera encore le pouvoir à ceux qui ont déjà la richesse. Dans le fait l'empire des riches est indirect et caché ; il s'exerce par le prestige de la société dite polie, et par l'intermédiaire d'un bon nombre d'élus, qui se

laissent prendre aux diamants et perles. Mais cette trahison même, on peut la voir ; je dirais même qu'il faut se boucher les yeux pour ne pas la voir. Les traîtres se dénoncent, qu'ils soient radicaux ou socialistes, par leur manière de vivre, et tout simplement par leur budget. Si vous voulez savoir ce que vaut un représentant du peuple, demandez-lui ce qu'il lui faut par an. Il vous le dira, car ce genre d'homme est naïf. Donc prévoir la trahison, punir les traîtres, ce n'est pas difficile dès qu'on le veut. Et pourquoi ne le voudrait-on pas ? Ma plume répond d'elle-même ; on ne le voudra pas et on ne le veut pas si l'on désire conserver ou acquérir pour soi-même un certain degré de luxe. Ici le bât nous blesse cruellement. Tant que nous n'aurons pas pris parti, tant que nous n'appuierons pas dans le sens de l'égalité des salaires entre le balayeur et le professeur, par exemple, nous ferons partie de cette escorte qui entoure l'agréable traître ; et ces escortes réunies feront une armée de volontaires, une triste armée qui livre aux riches le pouvoir politique.

Or c'est là que commence l'injustice. Un homme qui a deux cents millions, cela ne me fait guère. Non pas même si je vois des pauvres en leur taudis ou une ouvrière en chambre presque morte de fatigue. Outre que ces millions sont en grande partie imaginaires, disons donc, ayons le courage de dire, puisque nous le savons bien, qu'une distribution de l'argent n'enrichit personne. Ce qui est réellement distribué, chaque jour distribué, échangé, mesuré, sous le nom de richesse, c'est le travail de ceux qui travaillent, et ce n'est rien d'autre. Et si le travail est mal ordonné, c'est de là que vient l'injustice. Or qui trouble le travail sinon le pouvoir des riches, toujours si bien servis par leurs courtisans ? Attaquez résolument ce pouvoir par une armée de députés pauvres et nus comme étaient Socrate et Diogène, aussitôt vous ferez un pas vers la justice, qui d'elle-même s'établit de travail à travail. Remarquez, pour notre honte, que nous n'en sommes seulement pas à demander que les riches paient réellement d'après leur revenu. Vous dites là-dessus que les riches peuvent tout, et qu'on en a ici la preuve. Mais où donc est ce pouvoir, où donc serait-il si la masse des élus restait indifférente aux diamants et perles ?

Il ne s'agit donc, à mes yeux, de rien autre chose que de bien diriger l'effort politique selon l'esprit du petit radicalisme, du radicalisme provincial, tant moqué. Le fameux petit père Combes n'était pas à vendre, ni Pelletan non plus. Ces hommes-là étaient, comme les fameux Sages de la Grèce, pauvres d'argent et riches de jugement. Et ici je crois qu'il faut choisir, et que les arguments tirés des partis, des systèmes, de l'utopie, sont absolument à côté. Tout le socialisme du monde se réalisera si la masse de ceux qui travaillent gouverne contre le petit nombre des riches, non pas pour les supprimer et exproprier, mais pour les écarter de la politique. Seulement sachez bien que les riches ne seront pas contents, et que vous serez injuriés et méprisés par les valets de lettres, méprisés comme de simples radicaux. Évidemment cette perspective n'a rien d'agréable. Non plus la perspective que j'ai à montrer au travailleur. Tous pauvres, tel est l'avenir républicain ; et une distribution égale des fortunes n'y changera rien. Il est plus agréable d'avoir son auto et d'espérer son avion. Tel est le brillant chiffon avec lequel on prend les grenouilles.

LXXXVIII

Ma grande objection à l'argent

1er mars 1934.

[Retour à la table des matières](#)

Ma grande objection à l'argent, c'est que l'argent est bête. Ne regardez point par là, ou bien vous perdrez l'esprit. La jeunesse, telle que je la vois et telle que je l'entends, a certainement juré de n'être pas bête ; et sachez bien que n'être pas bête est une affaire de volonté. Je ne sais qui a sur ce sujet brouillé les cartes, distinguant dans les hommes ceux qui sont doués et ceux qui ne le sont pas. Dans le fait il s'agit de choisir entre l'esprit et la puissance ; et toute puissance ayant besoin d'argent, il s'agit de choisir entre l'esprit et l'argent. Un homme de coupons et d'affaires se condamne à n'avoir que des opinions sur lesquelles il gagne ; c'est dire qu'il attelle son esprit à sa fortune. Honneur, au contraire, en tous pays, à n'importe quel artisan ou artiste ou joueur qui jamais n'hésitera entre le profit d'argent et le travail bien fait. Il y a assez grand nombre de ceux-là pour que l'esprit de pauvreté soit enfin roi.

Un vieil ami à moi, qui m'a beaucoup appris, que l'ai admiré, que je n'ai pas imité, était royaliste, bonapartiste, boulangiste, selon l'occasion, me montrant toujours, au sommet des choses humaines, la frivolité, le luxe, le brillant, comme les seules choses qui méritent qu'on les loue et qu'on les serve. Il savait bien ce qu'il voulait, et il le disait ; mais il avait eu aussi la précieuse chance de ne pas réussir, ce qui lit qu'il resta

grand liseur et bon raisonneur. Depuis, dans nos générations et dans celles qui suivirent, j'en ai vu un bon nombre qui ont pris à un moment le chemin du foie gras et de -la salle de bains; les uns volontairement, les autres par un hasard qu'ils n'ont pas repoussé. De toute façon je les ai vus décapités, parlant du ventre, et disant et écrivant alors ce qu'on pouvait attendre d'un ventre. Or, regardant ces vivantes terrines cachetées, et l'esprit qu'elles promènent dans le monde où l'on mange, je les ai trouvées trop punies. Aucun homme n'est heureux de soi que par pauvreté et liberté, qui vont ensemble. Et, parce que chacun souhaite que la politique autour de lui ressemble à sa propre et intime politique, l'homme libre ne jugera pas mal d'un ministère d'après une suffisante proportion d'étranges pardessus et de pantalons aux genoux gonflés. Cette négligence est déjà noblesse à nos yeux.

Cette sorte de jugement illumine en éclair la bataille qui se livre entre l'esprit et l'argent. Cette bataille est plus belle qu'on ne dit. Car il semble quelquefois que l'esprit soit tout simplement battu ; mais c'est bien autre chose ; l'esprit n'a jamais cessé d'asséner son mépris sur des sacs d'écus qui, au contraire, seraient volontiers polis et protecteurs des lettres. Et je n'ai point remarqué que l'argent demande jamais respect ; bien plutôt il demande indulgence, et bien vainement. Si donc quelqu'un se sent gouverné par l'argent, qu'il ne cherche pas loin de lui-même ; il remarquera que c'est lui qui, de ses propres mains, tient le bout de la chaîne ; c'est qu'il aime l'argent. Alors, oui, tout est perdu pour la liberté, pour la justice, pour la paix ; non pas que Monseigneur l'Argent soit plus qu'un autre injuste ou méchant ; mais c'est que Monseigneur l'Argent est bête. Laissez-le faire, il se détrône lui-même.

Corrompre, ce n'est qu'enrichir. Aucune maladie, à mon sens, n'a été et n'est encore grave, que cet enrichissement des serviteurs de l'État, qui a marché de pair avec la multiplication des ingénieurs de plus de cent mille. Cette simple invasion de prospérité a déporté le jugement humain de Solon à Crésus. Nous revenons de là. Et j'avoue que je ne crains pas de nous voir un peu nus. Toute pensée et toute justice vient de pauvreté générale, et non point de richesse générale. Et le premier article d'un socialisme quelconque devrait être : « Tout le monde pauvre », et non pas « Tout le monde riche », comme a fini par dire la Timbale de foie gras, toujours fidèle au Socialisme autant qu'elle pouvait, et ce n'était guère.

LXXXIX

Les millions de l'économiste

2 mars 1934.

[Retour à la table des matières](#)

Les millions de l'économiste ressemblent aux années-lumière du physicien. Qu'est-ce alors que la durée de notre vie ? Qu'est-ce alors qu'une pièce de cent sous ? J'ai idée que le jugement court grand risque à ce changement d'unités. Et pourtant quoi de plus simple ? Il n'est pas plus difficile de calculer sur des millions que sur des sous. Et j'ai admiré souvent cette grandeur de l'esprit, d'avance si supérieure à n'importe quel immense objet. Ce mouvement d'orgueil est sain. Mais il faut le suivre jusqu'à la modestie. L'esprit est le même, avouons-le, l'esprit est entier lorsqu'il compte des sous et des heures de travail. C'est une raison de ne point rougir des humbles commencements, et d'y revenir toujours ; et c'est alors que l'esprit adhère à la chose.

Il y a des richesses imaginaires et des richesses réelles. Si je roule en auto pour mon plaisir, j'use l'essence, l'huile, les pneus, les écrous, qui sont des richesses réelles. Mais si j'allume ma pipe avec deux millions de Stavisky, est-ce que j'ai usé quelque richesse réelle ? Maintenant, où se trouve la séparation entre le réel et l'imaginaire ? Le juge la recherche, et finalement me la montre. C'est l'escroc puni qui marque la séparation. Mais avant que l'escroc fût puni ? Avant qu'il fût même soupçonné ? Au temps où le signe était bon ? Y eut-il un temps où le signe était bon ? Suffit-il qu'on y croie ? Un litre d'essence ne demande point qu'on y croie. Il se

transforme en travail, et même en une certaine quantité de travail, dont le résultat est que vous êtes maintenant dans les bois et sur la montagne. Et si vous n'en tirez que plaisir, sans autre résultat, ce travail est dépensé. Il y a irréparablement un litre d'essence de moins sur la terre, et un peu de fumée de plus. En de tels exemples, je tiens la richesse dans mes mains, je la pèse, je la vois couler. Il ne -me viendra pas à l'idée que ce travail dont j'ai profité est quelque chose qui ne coûte rien. Supposez que le pétrole nous soit donné indéfiniment ; il n'en est pas moins vrai que toutes les fois que je brûle un bidon d'essence, je consomme un certain travail d'extraction, de raffinage, de transport. Si ce travail s'arrête, le ravitaillement s'arrête, ma voiture s'arrête ; il faut que je joue des jambes ; et dans ce cas-là, le travail me parle énergiquement. Les autres ne se fatiguent plus pour moi ; je me fatigue. Pour moi-même ; je me sers moi-même.

Ici apparaît l'échange. Ici apparaît le prix, l'injuste prix, le juste prix. Injuste prix si celui qui monte l'essence jusqu'à moi, par son travail, ne reçoit pas en échange un travail équivalent. juste prix si les métiers échangent leurs produits de façon qu'une heure d'homme vaille une heure d'homme. C'est alors que les comptes de l'esprit viennent buter sur quelque chose. Monnaie ou non, il faut que le travail que l'un fait pour l'autre lui soit rendu. Il faut que les métiers forment un cercle d'échanges où tout s'engrène. Et c'est alors que l'on découvre de nouveau les axiomes premiers : « Qui ne travaille point ne doit pas manger », et choses de ce genre. Ces axiomes ne plaisent pas à celui qui roule pour son plaisir. Car où est la contre-partie ?

L'argent dissimule tout. On paye ce qui est demandé. La machine économique résout le problème ; non sans mal ; mais le mal se trouve séparé de l'injustice. Il est clair que le papier porte à son comble une illusion agréable. Car on forme alors aisément l'idée que la richesse n'est pas strictement du travail ; que la chance et la rencontre peuvent donner la richesse à l'un ou à l'autre ; que chacun accepte cette convention, où l'on trouve au moins des espérances infinies ; que le succès de la loterie sert à prouver que ceux qui travaillent acceptent très bien que la richesse soit donnée, et non gagnée. D'où l'on tire que le pouvoir de fabriquer des richesses en trichant sur la loi du travail n'a de limites que la commune confiance, qui est de plus une heureuse confiance. Sur ces axiomes, qui sont plutôt de politique que d'économique, s'appuie un art étrange de compter, où, en effet, l'unité peut bien être le million ou le milliard, sans la moindre goutte de sueur pour l'habile homme qui manie ces choses. Car un million en travail, c'est long, c'est lourd, c'est encombrant ; cela mange, cela dort, cela réclame. Au lieu qu'un million en papier est léger comme une plume. On le décrète, on le signe ; on le prête, on le donne. C'est une aimable circulation ; au lieu que la circulation des travaux grince et crie. D'où nous nous habituons à cette folle idée qu'on peut se procurer de l'argent, et valable, sans un service équivalent, sans un travail équivalent. C'est rêver. Et de temps en temps le porteur de fardeau nous heurte sans façon et nous réveille. Ce n'est que justice.

XC

L'Économique moderne ressemble

3 mars 1934.

[Retour à la table des matières](#)

L'Économique moderne ressemble à la Physique. Dans l'une et dans l'autre on trouve des expériences bien claires et des lois qui assainissent l'esprit ; et avec cela, dans les deux, une algèbre transcendante, où les mots ordinaires ne trouvent plus leur sens. Je m'en tiens à l'Économique. Quand le couvreur répare le toit du paysan, je comprends très bien l'échange des services et la signification du salaire. Chacun des deux travaille de son métier ; et si le couvreur passe une partie de son temps à protéger le paysan contre la pluie, le vent et le froid, il va de soi que le paysan consacre une partie de son temps à nourrir le couvreur. On ne voit pas d'abord qu'ils échangent heure contre heure, parce que le rapport du travail au produit est obscurci par mille causes. *Le* paysan défriche un terrain de broussaille ; le blé n'y pousse qu'en espérance. Le couvreur achète la tuile ou l'ardoise ; c'est dire que le carrier et le briquetier ont aussi une créance sur le paysan. L'argent et le marchandage règlent pratiquement tous ces comptes. Et, quant à la théorie, il me semble que l'on peut dire ceci, à savoir que les prix et salaires sont justes, entre ces hommes de différents métiers, tant que, travaillant tous à peu près pendant le même temps, célébrant tous les mêmes fêtes par

le repos, ils ont aussi tous à peu près les mêmes vêtements, les mêmes abris, la même nourriture. Tout se passe comme si tous mettaient en commun le produit de leur travail, et recevaient, chacun, part égale de tout. C'est en considérant les choses ainsi que l'on perçoit qu'une heure de travail vaut une heure de travail et est échangée contre une heure de travail.

J'avoue que cette idée ressemble aux haches de silex. Ce n'est ni élégant ni comode, et je trouverai mieux au bazar, j'entends au bazar des idées. Il y a longtemps que les Robinsonades, comme on les appelle, sont un objet de moquerie. L'île déserte, et les naufragés pour lesquels l'argent n'est rien, cela est trop loin de nos chèques et de nos comptes en banque. Toutefois, je voudrais bien saisir le moment où se fait le miracle de la multiplication des pains. Car je vois bien qu'avec un faible travail on peut multiplier les signes, billets, bons, obligations et choses de ce genre ; mais je ne vois pas que la relation des biens réels aux travaux réels ait changé beaucoup. Un paysan, un charpentier, un pêcheur, un tailleur d'habits ont les mêmes journées qu'autrefois, et les mêmes fêtes. Journée de travail arrachant la nourriture et l'abri pour une journée de vie, c'est toujours la loi de ceux qui travaillent. Et quant à l'armée des gardiens, guetteurs, augures, prêcheurs, et charlatans de toute espèce, je ne crois pas qu'elle ait augmenté ni diminué. Le tableau de la vie humaine serait incomplet sans les mendiants, moines, thaumaturges, et matamores. On les a toujours nourris ; et qu'en voulez-vous faire ?

Toutefois il me semble que c'est dans ce monde de la persuasion que l'on produit ces richesses imaginaires dont le million est l'unité, et que l'on échange comme des balles de tennis. Il y a du fantastique dans ce luxe. Car, lorsque le millionnaire a bu et mangé, il a rempli son sac d'homme. Si après cela il s'assied à une table de jeu et risque cent mille francs à chaque coup, comme on le raconte de nos merveilleux escrocs, ce n'est jamais qu'un mouvement de signes, et un repas de vanité. Comme ces autres fous, qui allument leurs cigares avec des billets de banque, on ne peut pas dire qu'ils détruisent des biens ; tout au contraire ils semblent annuler un droit qu'ils avaient sur le travail d'autrui. Toujours est-il que si la masse des signes qui est aux mains des conseillers et annonceurs était jetée soudainement et partagée au peuple qui travaille, la vie de chacun, n'en serait pas plus facile à gagner. Il faudrait toujours six bœufs pour retourner un terrain lourd, et un pin de trente ans pour faire un mât de barque.

Le point d'injustice et de crise, où donc se trouve-t-il placé ? Peut-être dans le sentiment d'envie que finissent par inspirer les millions imaginaires, ce qui porte d'un même mouvement entrepreneurs et salariés à produire en série et à toute vitesse, oui même le café, le maïs, le coton, le blé ; ce n'est que corrompre le monde du travail par l'appât d'un profit sans règle ni mesure. Même la sage agriculture prend alors le galop. On s'étonnera si seulement on soupçonne que cette folie de vitesse ne peut augmenter le rendement du travail, c'est-à-dire le salaire véritable, mais au contraire le diminue, et n'augmente que ce que l'on devrait nommer le profit de razzia, qui n'est que d'un moment, et de jeu. Et l'idée qui me paraît à considérer ici, c'est que la vitesse de production diminue le salaire réel, puisque la dépense de travail augmente alors plus vite que les produits. Mais qui fouette l'attelage ? Toujours l'homme des millions imaginaires. Toujours l'étrange travailleur qui a de l'argent à placer et qui ne fait rien d'autre. Je conseille une monnaie de plomb et une existence rustique.

Fin.